This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

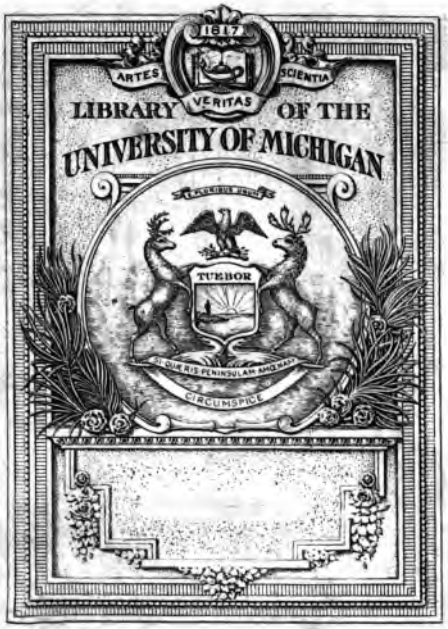
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

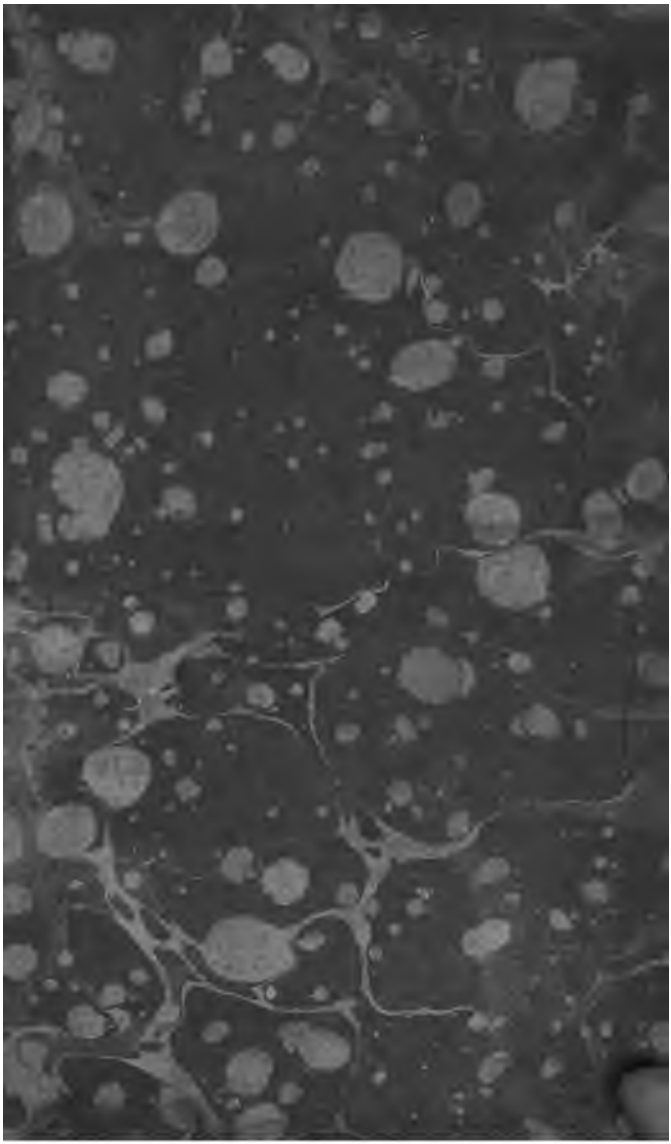
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 472546


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



892.78
A65
tC5

# CONTINUATION
## DES
# MILLE ET UNE NUITS.

---

*TOME PREMIER.*

*CE VOLUME CONTIENT*

LE TOME PREMIER

De la SUITE des MILLE ET UNE NUITS, Contes Arabes, traduits par Dom CHAVIS & M. CAZOTTE; faiſant le XXXVIIIe. du Cabinet des Fées.

Arabian nights

# CONTINUATION

*DES*

# MILLE ET UNE NUITS,

## CONTES ARABES;

*Traduits littéralement en François par Dom Denis* CHAVIS, *Arabe de nation, Prêtre de la Congrégation de St. Bazile, & rédigés par* M. CAZOTTE, *Membre de l'Académie de Dijon, &c.*

---

TOME PREMIER.

---

A GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs - Libraires.
*Et se trouve à PARIS,*
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVIII.

Librarian
manuscript
12-1-32
28999
4 vols.

# AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

IL y a peu d'ouvrages d'imagination qui aient été mieux accueillis du Public, & plus généralement lûs que les cinq premiers volumes (1) des Mille & une nuits, traduits de l'Arabe par M. GALLAND; mais cet écrivain avoue dans sa préface que sa version est incomplète, & qu'il n'a traduit que le quart (2) de

(1) De l'édition du Cabinet des Fées en 37 vol. in-8°. & in-12. La plupart des éditions séparées des mille & une Nuits sont en 8 volumes.

(2) Cependant par une inconséquence assez ordinaire aux Traducteurs en général, M. GALLAND dit à la dernière page de sa traduction: " *Mille & une Nuits s'étoient écoulées*, &c. " Cette assertion gratuite n'est placée là que pour donner une forme finale à l'ouvrage, & ne signifie point qu'il ait donné les mille & une Nuits complètes, puisque dès la 236me. nuit qui consti-

l'original, le reſte des manuſcrits arabes qui devoient terminer l'ouvrage ne ſe trouvant point dans la bibliothéque du Roi de France, d'où il avoit tiré la première partie. Ils viennent d'y être apportés par Dom DENIS CHAVIS, Arabe de nation, prêtre de la congrégation de St. Bazile, appelé à Paris par le Gouvernement, & ſous les auſpices d'un Miniſtre éclairé (1) & protecteur zélé des ſciences & des arts : ce ſavant

tue déjà les deux tiers de ſa traduction, (& ſelon pluſieurs éditions dès la 197me.) il abandonne ce plan de diviſion, & ne coupe plus ſes contes. Rien n'eſt plus conſtant ni plus facile à vérifier qu'au temps où vivoit M. GALLAND, l'original Arabe n'exiſtoit en France qu'incomplètement ; d'ailleurs l'authenticité de la découverte du reſte de ce manuſcrit précieux & du dépôt qui vient d'en être fait à la bibliothéque du Roi, eſt auſſi aiſée à prouver que l'exiſtence du Savant à qui nous en ſommes redevables, & de l'homme-de-lettres qu'il s'eſt aſſocié pour enrichir notre littérature de ſa traduction.

(1) M. le Baron de BRETEUIL.

Arabe a entrepris d'enrichir notre littérature amuſante, de cette charmante Suite qu'il a apportée en France. Il a aſſocié à ſon travail, pour rédiger l'ouvrage ſur la verſion la plus exacte, M. CAZOTTE, auteur connu du poëme d'*Ollivier*, du *Diable amoureux*, du *Lord Impromptu* & de beaucoup d'autres productions goûtées du public.

On peut préſumer que les beautés des originaux arabes, tranſmiſes littéralement par un Traducteur auſſi éclairé qu'intéreſſé à la gloire de ſa nation, n'ont rien perdu dans les mains d'un Rédacteur qui a répandu autant de fraîcheur, de grâces, d'enjouement & de ſel que l'a fait M. CAZOTTE dans ſes propres ouvrages.

C'eſt donc avec une entière confiance que nous préſentons au public cette Suite des *mille & une Nuits*, qui n'eſt pas inférieure aux premiers

volumes traduits par M. GALLAND. On y retrouvera la même imagination, le même intérêt, la même variété; c'eſt un voyage de plus dans de vaſtes contrées de l'Orient, en général fort peu connues parmi nous. Outre le mérite de fournir une lecture attachante & récréative, ce recueil offre encore une ſource d'inſtructions ſur les mœurs & la religion d'une grande partie de l'Aſie, ſur les uſages de ſes peuples, ſur leur caractère & leurs paſſions; en un mot ſur la philoſophie qui gouverne leurs eſprits. Cet ouvrage eſt le précurſeur d'un autre, d'un genre plus ſérieux & plus important, ſur l'Arabie & la Perſe, que nous nous propoſons de mettre au jour auſſitôt que les circonſtances nous le permettront.

# LA SUITE
## DES
# MILLE ET UNE NUITS,
## CONTES ARABES.

L'HISTOIRE du ſultan de Perſe & des deux ſœurs Jalouſes paroiſſoit avoir fait beaucoup de plaiſir au ſultan Schahriar, dont il s'agiſſoit de piquer ſans ceſſe la curioſité, en lui faiſant déſirer d'entendre de nouveaux contes.

Ma ſœur, dit Dinarzade à Scheherazade, ce mariage de Khosrouschah, fait après une ronde de nuit, dont les ſuites ont donné lieu à des événemens ſi remplis d'intérêt, me rappelle à la mémoire ceux que contracta le calife Haroun-Alraſchid avec la princeſſe de Perſe & la belle Zutulbé, au retour de ces promenades qu'il ſe plaiſoit à faire ſi ſouvent dans Bagdad à l'abri d'un déguiſement; je vous les ai oui raconter avec beaucoup de plaiſir, & ſi vous pou-

viez vous en rappeler les circonſtances, je ne doute pas que le récit n'en fût amuſant. Ma ſœur, répondit la belle ſultane, le goût que j'ai toujours eu pour les actions du calife Haroun, ne m'a pas permis d'oublier aucune de celles dont la connoiſſance nous a été tranſmiſe, & je ſuis en fonds pour ne pas tarir ſitôt ſur ſon compte; mais puiſque vous le déſirez, ſi le ſultan, mon ſeigneur, veut bien me faire la grâce de me prêter attention, je commencerai par le récit des aventures dont vous venez de me parler. Le ſultan ſourit en ſigne d'approbation, & Scheherazade commença en ces termes:

# LE CALIFE VOLEUR,

## OU

# AVENTURES

### *d'Haroun-Alraschid avec la Princeſſe de Perſe & la belle Zutulbé.*

LA fête de (1) l'Haraphat raſſembloit à Bagdad autour d'Haroun-Alraſchid, les viſirs, les grands, la nobleſſe, & même une partie des potentats ſoumis au ſceptre de ce calife puiſſant & renommé, pour concourir avec lui à la célébration de cette auguſte ſolemnité. Tout étoit prodigué, en obſervant religieuſement le rit, pour en augmenter la magnificence, la décoration & la pompe. Les voix ſonores des hatibs faiſoient harmonieuſement retentir la voute de la grande moſquée; les parfums embaumoient l'air; le ſang des geniſſes ruiſſeloit ſur l'autel que deſſervoient & entouroient les différens ordres conſacrés à ſon ſervice:

(1) La fête de l'Haraphat. Solemnité muſulmane dans laquelle on fait des ſacrifices d'animaux.

enfin rien ne manquoit de tout ce qui pouvoit atteſter au ciel & à la terre la piété du prince des fidelles, du commandeur des croyans, & du plus grand des ſouverains de la terre : mais la cérémonie étoit longue ; Haroun, fatigué d'ailleurs par la multitude des hommages qu'il avoit particulièrement reçus, & par la néceſſité de s'y montrer attentif, étoit excédé de laſſitude & même d'ennui ; il s'adreſſe au chef des Barmecides, à ſon grand-viſir.

« Giafar, lui dit-il, la fête de notre grand prophête devroit inſpirer de la joie, & malgré moi la mélancolie me gagne. Au milieu de la pompe & du brillant de cette nombreuſe aſſemblée, je me ſens tourmenté par des inquiétudes involontaires. J'ai beſoin d'objets de diſſipation ; mais dans un jour comme celui-ci, je ne puis me livrer qu'à ceux dont le peuple pourra tirer quelqu'utilité. Nous nous déguiſerons tous deux : nous deſcendrons à Bagdad : nous diſtribuerons des aumônes aux pauvres, & chercherons à procurer du ſoulagement aux malheureux. Je veux d'ailleurs voir par moi-même ſi le peuple eſt heureux ſous mon gouvernement, ſi mes officiers de

juſtice & ceux qui ſont chargés de la police de la ville s'acquittent exactement de leur devoir ».

Giafar ſe montra complaiſant & ſoumis aux volontés du calife. Tous deux entrent dans un appartement ſecret; s'y traveſtiſſent; prennent chacun mille pièces d'or; ſortent du palais; traverſent les rues & les places de la ville en répandant l'aumône à droite & à gauche à tous les néceſſiteux qui ſe trouvoient ſur leur chemin. En traverſant un quartier de la ville, ils rencontrèrent une femme aſſiſe ſur le pavé, au milieu de la rue: elle tend la main au calife, en lui demandant la charité pour l'amour de Dieu. Ce ſouverain fut frappé de la beauté du bras qui s'étendoit vers lui; il étoit d'une forme parfaite & plus blanc que l'albâtre; il donne une pièce d'or à Giafar pour la remettre à cette femme: le viſir remplit l'intention de ſon maître.

La femme, en recevant le don, ſerre la main, & croit s'appercevoir au volume & au poids, que ce qu'elle tient n'eſt pas une monnoie ordinaire, telle qu'on a coutume d'en diſtribuer pour une aumône.

Elle écarte les doigts & apperçoit une pièce d'or : alors elle appelle à grands cris Giafar.

« Oh ! beau jeune homme, lui dit-elle, dès qu'il fut à portée de l'entendre, la pièce que vous m'avez donnée eſt d'or, prétendiez-vous m'en faire l'aumône, ou aviez-vous quelqu'autre intention » ? — « Ce n'eſt pas moi, Madame, lui répondit Giafar, à qui vous êtes redevable de cette généroſité ; mais au jeune homme qui eſt avec moi ». — « Ayez, je vous en prie, lui repartit la femme, la complaiſance de l'engager à s'expliquer ſur le motif du don qu'il m'a fait ». Giafar rapporte au calife cette nouvelle inſtance de la femme, & reçoit ordre de lui dire de ſe tranquilliſer ſur l'intention qu'on a eue en lui faiſant du bien, puiſque la charité & la vue de l'amour de Dieu en étoient la baſe. — « En ce cas, vous direz à mon bienfaiteur, reprit la femme, que je le remercie, & vais me mettre en prières pour la prolongation de ſes jours.

Le calife, inſtruit par Giafar de la manière dont la femme avoit accepté le don, & des vœux qu'elle formoit pour

la main par laquelle elle s'en voyoit gratifiée, le renvoie ſur le champ vers elle. « Demandez-lui, dit Haroun, ſi elle eſt fille ou mariée; dans le cas où ſa main ſeroit libre, vous lui direz, que je lui propoſe de l'épouſer.

Giafar s'acquitte de ce nouveau meſſage; la femme répond qu'elle eſt fille, & prête à ſe marier avec le jeune homme rempli d'auſſi bonnes intentions pour elle, dans le cas où il ſeroit aſſez riche pour lui donner une dot convenable. « Quelle eſt donc cette femme, diſoit Giafar, en rapportant la réponſe, doute-t-elle que le commandeur des fidelles puiſſe fournir à une dot? »

« Mon déguiſement l'excuſe, répond le calife; ſachez d'elle à quelle ſomme elle feroit monter ſa dot ». Le grand-viſir obéit à l'ordre qu'il a reçu, & voici la réponſe de la femme : « Ma dot doit équivaloir aux tributs de la ville d'Iſpahan, & de celle de Karaſſin pendant une année entière ».

Cette réponſe fit faire un petit mouvement de tête à Giafar. Le calife avoit pris les devants pour ſe rendre en ſon palais. Le grand-viſir lui rendit compte du pour-

parler qu'il venoit d'avoir avec la fille à marier, & le calife en parut ſatisfait. « Rejoignez-la, lui dit-il, elle va être bien étonnée, car j'accepte ſa propoſition ».

Le grand-viſir retourne ſur le champ à l'inconnue, & s'acquitte de ſa commiſſion auprès d'elle. « Quel peut être l'homme, reprit-elle, en état de donner une dot de cette conſéquence ? quelles ſont ſes qualités, ſa puiſſance ?

L'inconnu dont je vous parle, répond Giafar, ſe nomme Haroun-Alraſchid ; en un mot, c'eſt le commandeur des croyans.

Au nom du calife, à une ſemblable propoſition venant de ſa part, la femme ſe lève, ſe couvrant de ſes habits, pour paroître avec plus de décence & de modeſtie aux yeux du grand-viſir ; elle rend grâces à Dieu & dit : « Si l'époux qui ſe propoſe pour moi eſt le calife, je ſerai contente de lui appartenir, & vous pouvez l'aſſurer de mon conſentement ». Giafar rend compte de la dernière converſation qu'il vient d'avoir, & peint en deux mots le maintien, le ton, l'attitude ; & le calife ſur le champ ordonne qu'une des femmes de ſon palais, de l'extérieur le plus véné-

rable, accompagnée de quantité d'eſclavés, aille chercher la fille inconnue & la conduiſe aux bains du palais.

Au ſortir du bain on l'habilla richement: les diamans, les joyaux, aucune eſpèce de bijoux ne fut ménagée pour aſſortir ſa parure: on la conduit dans un appartement des plus riches du palais deſtiné pour elle; & dès qu'elle y eſt inſtallée, le chef des eunuques vient rendre compte à Haroun de l'exécution de ſes ordres: alors le commandeur des fidelles ordonne à Giafar de faire venir le cadi pour paſſer le contrat de mariage.

Dès que le ſoir fut venu, Haroun entra dans l'appartement de ſon épouſe: elle, en l'appercevant, ſe proſterne en ſigne d'hommage, & lui témoigne en termes pleins de ſentiment ſa reconnoiſſance. Le calife s'aſſied & la fait aſſeoir à côté de lui: quel eſt votre père? Madame, lui dit-il, & d'où tirez-vous votre origine, pour m'avoir fait demander une dot auſſi conſidérable?

« Prince des fidelles, lui répondit-elle les yeux modeſtement baiſſés, je tire mon origine des Kaſſera-Abocheroan; vous en

voyez une deſcendante : les revers de la fortune, la fatalité du deſtin m'ont réduite dans l'état où vous m'avez trouvée.

« Princeſſe, repliqua le calife, vous êtes petite-fille de Kaſſera, ſi malheureuſement renommé par les actes de tyrannie dont ſon règne fut ſouillé ; il exerça de grandes cruautés ſur ſon peuple ».

« C'eſt cette même tyrannie, répondit la princeſſe, qui a conduit ſes enfans à la triſte condition de demander l'aumône dans les rues ».

« Mais, reprit le calife, on m'a aſſuré que revenu de ſes erreurs & de ſes emportemens, il avoit gouverné ſur la fin de ſon règne avec une grande modération, & rendu la juſtice avec tant d'exactitude, que les animaux de la terre & les oiſeaux du ciel participoient à ſa bienfaiſance ».

« C'eſt pour cela même, ô calife ! répondit la princeſſe, que Dieu veut bien récompenſer aujourd'hui ſes deſcendans, en prenant au milieu des rues une de ſes filles pour la faire monter au titre éminent d'épouſe du commandeur des fidelles ».

La ſage réponſe de la nouvelle épouſe

émut Haroun-Alraſchid juſqu'à l'attendriſſement ; il la ſerre dans ſes bras, & lui témoigne par les embraſſemens les plus affectueux combien il faiſoit cas de ſa conquête, dont il étoit redevable à la bonté du ciel. Mais le charme auquel il ſe livra fut bientôt interrompu par une réflexion fâcheuſe.

« Pardonnez-moi, princeſſe, s'écria-t-il, ſi je ſuis forcé, par un vœu, de m'arracher à la douce ſéduction dont je viens d'éprouver l'attrait. Je ſuis, dans ce moment-ci, le plus malheureux des hommes. Ce matin emporté par le zèle, n'ayant nulle idée du tréſor que ma fortune devoit me faire rencontrer aujourd'hui, j'ai fait, en l'honneur du grand prophête, le ſerment irrévocable, & en même temps le plus ſolemnel, de ne point habiter d'un an entier avec la première femme que je pourrois épouſer par la ſuite : on ne peut ſentir plus vivement que je le fais tout le poids de mon imprudence ; mais je ne pouvois pas deviner de quelle ſatisfaction elle devoit me priver, & vous, dont la religion paroit auſſi épurée, devez ſentir combien le vœu qui m'eſt échappé eſt ſacré, & vous concerter avec

le calife pût complaire à ſes déſirs. « Je n'ai beſoin de rien, répondit l'aimable deſcendante de Kaſſera, dès que j'aurai le bonheur de voir la perſonne du calife, tous mes vœux ſeront remplis ».

Haroun fut très-ſatisfait de la ſageſſe de cette réponſe; mais déſirant beaucoup de faire quelque choſe d'agréable à ſa nouvelle épouſe, il ordonne à Meſrour d'inſiſter auprès d'elle pour qu'elle imagine une choſe dans laquelle il puiſſe lui être agréable.

« Puiſque le calife, répondit-elle à l'eunuque, veut abſolument m'obliger, vous lui direz que je voudrois avoir mille pièces d'or & une femme de confiance qui m'accompagne dans les rues de Bagdad, où je ſouhaite deſcendre déguiſée, pour y répandre des aumônes parmi les pauvres, dont j'augmentois le nombre il y a un an.

Le calife ſourit à la demande, ordonne que l'objet en ſoit rempli ſur le champ. La princeſſe & la femme qui l'accompagne traverſent les rues de Bagdad, en répandant l'aumône de tous côtés, juſqu'à ce qu'elles euſſent épuiſé les mille pièces d'or.

Il faiſoit ce jour-là une chaleur exceſſive: la princeſſe, en retournant au palais, ſe

ſent brûler d'une ſoif très-ardente; elle témoigne ſon beſoin de boire à la femme dont elle eſt accompagnée : celle-ci apperçoit un vendeur d'eau & propoſe de l'appeler. « Je ne voudrois point, dit la Dame, boire dans le même vaſe où tout le public ſe déſaltère; je m'y ſens de la répugnance ».

Elles approchoient alors d'un grand hôtel : la femme ſuivante, dès qu'elle fût ſur le ſeuil de la porte, qui étoit de bois de Sandal, apperçoit à travers une fenêtre ouverte un luſtre d'or ſuſpendu au milieu du veſtibule par un cordon treſſé du même métal; un pan de rideau richement brodé & ſervant de portière dépaſſoit des deux côtés, & deux ſophas du plus beau marbre, l'un à droite, l'autre à gauche de la porte, achevoient de compléter l'ameublement de cette pièce.

Après avoir fait cette petite revue, la ſuivante frappe à la porte, elle s'ouvre; un jeune homme bien fait, richement vêtu, ſe préſente & lui demande en quoi il pourroit lui rendre ſervice. « Vous voyez, Seigneur, lui répond-elle, ma fille. Elle a une ſoif ardente : elle répugne à la ſatisfaire dans le vaſe d'un vendeur d'eau : donnez-lui en

un verre, & nous vous en aurons une ſenſible obligation ».

Vous ſerez ſatisfaite dans le moment, Madame, répond le jeune homme. Il diſparoit, & revient un moment après, avec une coupe d'or pleine d'eau & la donne à la femme; celle-ci la remet à la princeſſe, qui l'ayant en main ſe tourne du côté de la muraille pour boire ſans être apperçue. Le vaſe eſt remis entre les mains du jeune homme : la femme lui témoigne la reconnoiſſance de ſa prétendue fille & la ſienne; toutes deux ſe retirent & rentrent bientôt dans le palais.

Quand le commandeur des fidelles eut arrangé, comme nous l'avons dit, le plat de cataifs, il avoit recommandé en même temps de dire à la princeſſe ſon épouſe qu'il lui envoyoit un gage & un ſigne de paix. Le chef des eunuques, porteur du cadeau, ne ſachant pas de quelle manière le calife l'avoit aſſaiſonné en ſecret, & l'importance qu'on devoit y attacher; ne le regardant en un mot que comme une galanterie très-ordinaire, ne rendit pas à la rigueur les paroles qu'il venoit d'entendre : il crut enfin qu'en préſentant le plat de cataifs, l'eſſentiel

tiel de ſon compliment étoit d'annoncer la viſite du calife, & la princeſſe s'occupant également de ce point, fit poſer la pâtiſſerie ſur une tablette de ſon appartement, & négligea entièrement de s'en occuper.

Rentrée chez elle à la ſuite de ſa diſtribution d'aumône, elle apperçoit le plat de pâtiſſerie, & croit y voir l'équivalent du verre d'eau qu'elle a reçu : elle adreſſe la parole à la femme qui l'a accompagnée. » Portez ſur le champ, lui dit-elle, mais de votre part, ce plat de cataifs au jeune homme à qui je viens d'être redevable & de l'eau & de la manière honnête dont il l'a donnée.

La femme s'acquitte du meſſage : elle trouve le jeune homme aſſis ſur un des deux ſophas de ſon veſtibule. « Ma fille & moi, lui dit-elle, ſommes très-reconnoiſſantes de votre bonté & de votre politeſſe : agréez de nous en retour cette pâtiſſerie, comme une preuve de notre ſenſibilité à votre procédé ».

Puiſque vous voulez, Madame, reconnoître un auſſi mince ſervice, répondit le jeune homme, je craindrois de vous déſobliger en refuſant votre cadeau, & vous

pouvez le dépoſer ſur ce ſopha : quelques honnêtetés, de part & d'autre, terminent cette courte entrevue, & la femme revient au palais.

A l'inſtant même le gardien du quartier arriva à l'hôtel du jeune homme, pour lui faire le compliment d'uſage, au ſujet de la fête de l'Haraphat; & en le finiſſant, demanda ſon étrenne. « Prenez ce plat de cataifs, lui dit le jeune homme. Le gardien l'accepte avec reconnoiſſance, baiſe la main de ſon bienfaiteur, & revient très-content dans ſa maiſon.

La femme du gardien le voyant rentrer avec ce plat ſi brillant, ſi immenſe, ſe recrie; de qui tenez-vous ce plat, mon mari auriez-vous eu le malheur de le voler non ma femme, répond le gardien. L'Hazeb (1), ce grand officier du calife, vient de m'en régaler. Dieu lui conſerve la vie mangeons tout à notre faim des cataifs c'eſt une très-bonne choſe.

« Gourmand! répond la femme, vous oſeriez toucher à des mets d'un auſſi grand prix? allez les vendre avec le plat : ce

(1) Hazeb, premier officier de la chambre du calife

ragoûts ne ſont pas faits pour de pauvres gens comme nous : de l'argent que vous en retirerez, nous achetterons des proviſions plus utiles pour notre famille ».

« Ma femme ! ma femme ! diſoit le gardien, Dieu nous a envoyé des cataifs, je veux manger des cataifs ».

« Tu n'en goûteras ſeulement pas d'un, reprit la femme d'un ton de colère. Ton fils n'a ni bonnet ni ſouliers : je ſuis à-peu-près nue, & tu n'es habillé que de pièces. Va vendre ce plat ſur le champ & tout entier, pour que rien n'y manque, & tu en rapporteras l'argent ».

Le gardien n'a pu réſiſter à ſa femme : il va au marché, donne le plat au crieur public. Un marchand l'achète à un prix tel, quel paye l'honoraire du crieur & emporte ſon achat.

L'acquéreur, chemin faiſant pour arriver à ſa maiſon, examine ſon emplète & voit le nom d'Haroun-Alraschid écrit tout-autour du plat ; il revient bientôt ſur le marché, accoſte le crieur. « Reprenez votre plat, lui dit-il, voulez-vous me perdre, & m'expoſer au ſoupçon d'avoir dérobé la vaiſſelle de l'empereur ?

Le crieur vérifie le fait, lit les caractères gravés ſur les bords du plat, & étonné autant qu'on peut l'être, il vole au palais plutôt qu'il n'y court, demande à être préſenté au caliſe, eſt admis, & lui montre les cataifs & la pièce de vaiſſelle ſur laquelle ils ſont étalés.

Haroun reconnoit dans le moment le plat que lui-même avoit préparé pour être un des mets de ſa collation avec la princeſſe. Ce grand homme avoit le défaut d'attacher beaucoup d'importance à tout ce qu'il faiſoit; en arrangeant les cataifs il avoit cru ménager une ſurpriſe agréable à ſa nouvelle épouſe, & penſoit lui avoir procuré un petit moyen de répandre des libéralités autour d'elle, en paroiſſant ne donner que des cataifs à toutes ſes eſclaves.

Le dérangement de ce petit plan de galanterie déplut à la tête ſouveraine qui l'avoit formé. Une réflexion plus fâcheuſe s'y joint: on a négligé, mépriſé un préſent venant directement de lui, malgré ce qu'il a ordonné à l'eunuque de dire de ſa part: il entre dans une colère exceſſive contre la princeſſe perſanne.

« Parlez, dit-il au crieur, avec un ton

d'humeur, qui vous a donné ce plat de cataifs ?

« Très-puiſſant calife, répond le crieur, c'eſt le gardien de tel quartier de la ville qui me l'a donné pour le mettre en vente.

Le calife ordonne que le gardien lui ſoit amené tête & pieds nuds & enchaîné. L'homme eſt ſaiſi & conduit aux pieds du calife dans toute la rigueur de l'ordre. Le malheureux ſe voyant dans cet état déplorable au ſujet du plat de cataifs, faiſoit ſourdement des imprécations contre ſa femme : « Créature maudite, diſoit-il, faite pour trahir l'homme même en voulant le ſervir : non, il ne faut jamais te croire, quand tu paroitrois conſeiller de faire le bien ! Que ne me laiſſois-tu manger ce plat de cataifs, rien de fâcheux ne me ſeroit arrivé ! mais tu voulois faire la ménagère, l'économe : ta pareille a perdu le premier homme : ta pareille ne ceſſera de le faire juſqu'à ce que le dernier y ait paſſé. Me voilà expoſé au courroux du prince de toute la terre ; viens à préſent me donner un conſeil qui me tire de péril, s'il peut ſortir quelque choſe de bon de la bouche qui a toujours menti ».

Le calife interrompit ce murmure ſourd, en demandant au gardien qui lui avoit remis le plat de cataifs : « Parle, malheureux ! diſoit le ſouverain irrité ; dis la vérité, ſi tu veux éviter la mort. »

« Oh ! commandeur des fidelles, s'écria le gardien tout tremblant, que votre Hauteſſe ſuſpende les effets de ſon courroux, & ne les laiſſe pas tomber ſur un malheureux abſolument innocent ! c'eſt l'Hazeb Yemaleddin, votre grand officier, qui, pour mes étrennes, m'a donné le plat & les cataifs. »

Au nom de Yemaleddin, le calife ſemble redoubler ſa colère : il ordonne que cet officier lui ſoit amené tête & pieds nuds, les mains liées, ayant la mouſſeline de ſon turban autour du col : le même décret porte que la maiſon de cet officier ſoit raſée, ſes meubles & ſes biens confiſqués.

Les porteurs de l'ordre ſe rendent chez l'Hazeb, inveſtiſſent ſon hôtel, frappent à la porte ; il vient l'ouvrir lui-même : alors, à ſon grand étonnement, il s'entend ſignifier l'ordre rigoureux du calife ; on lui en laiſſe ignorer le motif : la déférence la plus ſoumiſe eſt ſon premier mouvement. « J'obéis,

dit-il, à Dieu & au prince des fidelles, ſon repréſentant ſur la terre.

Un des officiers porte la main au turban de l'Hazeb & lui en paſſe la mouſſeline autour du col. « Me traitez-vous ainſi, dit Yemaleddin, par ordre de mon ſouverain?— Oui, répond l'officier, je dois confiſquer vos biens & raſer votre maiſon; vous conduire enchainé, la tête & les pieds nuds : je n'exécuterai pas mes ordres dans toute la rigueur; nous nous ſouvenons avec reconnoiſſance du bien que vous nous avez fait, & que votre maiſon fut ouverte pour nous. Puiſque telles ſont les diſpoſitions de votre cœur à mon égard, repartit l'Hazeb, en détruiſant ma maiſon, laiſſez un aſile à ma mère, accablée par l'âge, & à ma jeune ſœur ».

Yemaleddin eſt conduit aux pieds du calife & s'y proſterne. « Que le ciel, dit-il, comble de bonheur l'arbitre de ſes volontés ſur la terre : oh! ſage & équitable Haroun-Alraschid, en quoi votre eſclave le plus ſoumis a-t-il pu vous déplaire, pour avoir mérité de vous un châtiment auſſi ſévère?

« Connoiſſez-vous, répond le calife, en

lui montrant le gardien, l'homme qui eſt auprès de vous enchaîné ? »

« C'eſt, repartit l'Hazeb, le gardien de notre quartier. Connoiſſez-vous ce plat ? pourſuivit Haroun : qui vous l'avoit remis ? pourquoi l'avez-vous dédaigneuſement proſtitué, en le donnant pour étrennes au plus vil de mes eſclaves » ?

« Oh mon ſouverain ſeigneur ! répond Yemaleddin, ayez la bonté de m'entendre : j'étois dans ma maiſon : on frappe à la porte ; je l'ouvre moi-même : une femme âgée qui étoit avec une Dame me dit, voilà ma fille : elle meurt de ſoif & ne veut pas boire dans le vaſe d'un vendeur d'eau : faites-lui donner à boire, je vous en prie : je ſuis rentré chez moi & ai remis une coupe pleine à la femme qui m'avoit parlé : la jeune a bu, & elles s'en ſont allées. J'étois reſté aſſis pour prendre le frais ſur un des ſophas qui ſont à l'entrée de mon hôtel, quand la même femme m'eſt venue joindre, portant ce même plat de cataifs que je vois. Mon fils, m'a-t-elle dit, la Dame à qui vous avez donné ſi obligeamment à boire vous remercie de ce ſervice, & vous prie d'accepter cette petite marque de ſa

reconnoiſſance : elle a poſé le plat ſur le ſopha oppoſé & a diſparu; peu-à-près le gardien du quartier eſt venu me faire compliment ſur la fête de l'Haraphat, en me demandant l'étrenne d'uſage : je lui ai donné quelque monnoie & ce plat, auquel je n'avois pas touché. Voilà, commandeur des croyans, le détail le plus fidelle que je puiſſe vous faire. »

Le calife, pendant ce récit, éprouvoit un dépit naturel dans un homme d'un état auſſi prodigieuſement élevé. « Une femme que j'ai tirée de la fange, diſoit-il en lui-même, donne à un inconnu cent cataiſs aſſaiſonnés d'or, de piſtaches & de ſucre, & de ma propre main, pour le payer d'un verre d'eau! Elle a eu raiſon de prétendre qu'on ſacrifiât pour ſa dot le revenu de deux provinces. Je lui envoie un ſigne d'amour, un gage de paix : elle l'eut donné au vendeur d'eau, ſans le dégoût qu'elle avoit pour ſon vaſe; & voilà l'eſtime dans laquelle ſont auprès de la petite-fille du roi Kaſſera, les dons que lui faiſoit de cœur Haroun-Alraschid : mais voyons juſqu'où la princeſſe aura porté l'oubli de moi & d'elle-même. » Alors, adreſſant la pa-

role à l'Hazeb d'un ton altéré & effrayant :

« Yemaleddin, lui dit-il, avez-vous vu le visage de la femme à qui vous donniez à boire » ? Oui, répondit l'Hazeb, troublé & sans attention à ce qu'il répondoit.

A cet aveu aussi faux qu'involontaire, la jalousie se joignant au dépit dans le cœur d'Haroun, il ordonne que la princesse persanne soit sur le champ amenée devant lui, & qu'on lui tranche la tête, ainsi qu'à Yemaleddin.

La petite-fille de Kassera paroît : « Madame, dit le calife, sous le prétexte de soulager par des aumônes les pauvres & les malheureux, vous parcourez la ville, & c'est pour faire voir votre visage à ce jeune homme ? »

La princesse jette les yeux sur Yemaleddin. « Avez-vous vu mon visage ? lui dit-elle, connoissez-vous l'auteur de l'imposture qui va nous couter la tête à tous deux ? »

« Pardonnez-moi, Madame, dit l'Hazeb, c'est moi-même, mes lèvres l'ont prononcée sans l'aveu de mon cœur & de mon esprit. Accusez la fatalité des astres, le malheur de notre destin, qui m'ont contraint à dire une fausseté que mon ame désavoue. »

Cette explication ne changea rien à l'ordre qu'avoit donné le calife ; le bourreau banda les yeux aux deux coupables prétendus, après quoi il s'adreſſe à Haroun : « Commandeur des fidelles, lui dit-il, eſt-il permis de donner le coup ? Donnez-le, lui dit le calife. »

Le bourreau fait un tour (1) ou deux, autour des condamnés, toujours renouvelant la même demande au calife & en recevant le même ordre.

Après le troiſième le bourreau s'adreſſe à Yemaleddin. « Auriez-vous avant de mourir quelque choſe à dire au calife ? profitez du ſeul moment où il vous ſoit permis de parler : ſongez que vous avez perdu tout eſpoir de vivre. »

« Délivrez-moi, dit Yemaleddin à l'exécuteur, du bandeau que vous avez mis ſur mes yeux, je veux voir mes parens & mes amis ». L'Hazeb, ayant la vue libre, jette de tous côtés les regards, & voit que perſonne n'oſe marquer de

(1) Le calife Haroun faiſoit obſerver l'uſage de tourner trois fois autour du coupable avant de frapper : on en apperçoit le motif.

l'intérêt pour lui ; tant on reſpectoit le calife.

Un morne ſilence régnoit dans toute l'aſſemblée. Yemaleddin en profite & s'écrie : « Je veux parler au prince des fidelles » ! On lui permet d'en approcher : « Diſpenſateur des grâces & des châtimens, lui dit-il, ſuſpendez le mien pour un mois ſeulement, & dans les trois derniers jours du délai que je demande, vous verrez des choſes merveilleuſes, dont la connoiſſance eſt du plus grand intérêt pour vous. »

Le calife fut étonné du ton prophétique dont ces merveilles lui étoient annoncées ; la curioſité l'emportant chez lui ſur toute autre paſſion, & les coupables ne pouvant lui échapper, il ſe détermina à envoyer la princeſſe ſon épouſe & Yemaleddin en priſon, ſe promettant bien de ſe faire juſtice à lui-même ſi une fauſſe prophétie l'avoit abuſé, dès que le terme fatal en ſeroit expiré.

Les années s'écoulent, les mois volent, mais les jours s'évaporent : le calife, pour avoir oui réciter tant de choſes extraordinaires & même en avoir vu, devenu crédule ſur bien des points, s'attend à

chaque moment à l'apparition d'une de ces merveilles annoncées avec tant de confiance par Yemaleddin.

Vingt-ſept jours ſe ſont écoulés au milieu des événemens les plus communs. Enfin il ſe dit à lui-même : « les merveilles ne viennent pas me chercher dans mon palais : il faut aller au-devant d'elles & deſcendre dans Bagdad, ſans admettre de compagnon de mes aventures. »

L'idée du déguiſement le plus biſarre ſe joint à cette fantaiſie de parcourir ſa capitale en homme abſolument iſolé : il ſe coiffe d'un turban groſſier ; un pourpoint de buffle, preſque recouvert par une large ceinture de cuir, forme ſon habillement ; par deſſous, une robe courte du drap le plus commun : tout cet équipage porte un caractère de vétuſté, & des demi-bottines d'un cuir épais achèvent de le compléter.

Il s'arme d'un large damas monté ſur une poignée de bouis, prend en main un arc & des flèches, & après avoir altéré ſon teint, chargé ſes ſourcils, hériſſé ſa barbe, il ſort de ſon palais offrant le tableau d'un Arabe échappé du déſert : une bourſe con-

tenant mille pièces d'or eſt attachée à ſa ceinture.

Il avoit à peine parcouru deux rues qu'il voit un homme ſortir d'un Kan (1), diſant à haute voix : « Voilà la choſe la plus merveilleuſe! »

Il s'approche de l'inconnu : « Quelle eſt, lui dit-il, cette merveille »? Celui-ci lui répond, « c'eſt une vieille femme, paroiſſant être dans la dernière pauvreté. Depuis le matin elle lit l'alcoran auprès de la moſquée, auſſi couramment, auſſi parfaitement que Dieu l'a fait dicter à Mahomet, & perſonne, bien qu'elle la demande, ne s'eſt aviſé de lui donner l'aumône, & la choſe ſe paſſe en pays ſoumis à la loi muſulmane : peut-on voir rien de plus merveilleux? »

Le calife ayant entendu cet homme, entre dans le Kan, voit la vieille dont il a oui parler ; elle eſt aſſiſe ſur un banc de pierre, & lit l'alcoran avec une netteté, une facilité ſingulière : elle en eſt au dernier chapitre : il s'arrête pour l'écouter, & voit qu'en effet une foule

(1) Kan, lieu où ſe tiennent les marchands.

attentive l'entoure & ne lui donne rien. Dès qu'elle a fini ſa lecture elle ferme le livre, ſe lève & s'en va.

Haroun la ſuit pour lui donner l'aumône; mais, comme il y a une foule entr'eux deux, avant qu'il ait pu l'atteindre il la voit entrer dans la boutique d'un marchand; curieux de ſavoir ce qu'étoit cette femme, ce qu'elle pouvoit avoir à faire dans cette boutique, ſon état de délabrement n'annonçant point qu'elle pût avoir le deſſein ni le moyen d'y faire des emplettes, il la ſuit, & voit qu'elle s'entretient avec le propriétaire de la boutique; il s'approche ſans être apperçu, prête l'oreille & entend qu'elle dit au marchand : « Beau jeune homme, vous n'êtes pas établi, déſireriez-vous prendre en mariage une fille de la plus grande beauté? — Cela peut ſe faire, dit le marchand. — En ce cas, pourſuit la femme, vous n'avez qu'à me ſuivre, je vais vous faire voir une merveille de la nature. »

Quand le calife entendit la propoſition, il en ſaiſit le ſens à ſa manière. « Ah! » maudite vieille? dit-il en lui-même, je » t'aurois priſe pour une ſainte, & tu n'es

» qu'un instrument de corruption ! Tu
» n'auras pas l'aumône que je t'avois
» destinée ; il faut que je te suive & que
» je voie les moyens que tu emploies
» pour perdre la jeunesse. Je suis sorti de
» mon palais pour aller à la recherche
» des merveilles qui m'ont été annon-
» cées ; je ne perdrai pas l'occasion de
» connoître celle que tu viens de préco-
» niser. » En disant ces mots il est sur les talons de la vieille & du jeune homme : celle-ci ouvre une porte, fait entrer le curieux qu'elle a conduit avec elle, retire sa clef & s'enferme dans la maison avec lui.

Haroun-Alraschid avoit perdu ses pas si le trou de la serrure n'eut été fort grand ; il y applique l'œil. Il voit le marchand debout & seul ; un moment après la porte d'un cabinet s'ouvre, & il en voit sortir la vieille, conduisant par la main une jeune personne d'une beauté si ravissante, qu'en la regardant il en fut presqu'ébloui ; sa taille dégagée ressembloit à la tige d'un jeune arbre planté sur le bord d'un fleuve ; ses yeux noirs, coupés comme le fruit du riche amandier de Damas, rendoient un éclat doux, comme celui de l'étoile

du matin; ſes ſourcils, pareils à un arc parfait, menaçoient de flêches inévitables & mortelles tous ceux qui oſoient enviſager les charmes de ſon viſage. Sa bouche étoit comme l'anneau de Salomon, ſur lequel eſt écrit le nom ineffable; le vermeil de ſes lèvres effaçoit la vivacité du corail, ſes dents étoient rangées à ravir, blanches comme l'albâtre, & couvertes du même émail qui fait briller les perles de la mer rouge & du golfe Perſique. Le peu de paroles qui ſortoit de ſa bouche paroiſſoit devoir ſurpaſſer par ſa douceur celle du miel de la Paleſtine. On auroit dit que ſa reſpiration embaumoit l'air, tout en faiſant ſoulever doucement ſur ſa poitrine deux globes de la blancheur des lis, de la rondeur & de la fermeté de la grenade. Enfin elle étoit au-deſſus de tous les éloges que le plus inſpiré des poëtes eût pu faire de ſes beautés, & une modeſtie angelique ſervoit de cadre à ſes perfections. Sa vue enchanta le calife, qui remarqua avec peine qu'elle n'avoit pas aſſez de linge pour ſe couvrir.

Quand cette jeune perſonne s'apperçut que ſa mère l'avoit expoſée à la vue du

marchand, elle fut couverte de confuſion, & n'en parut encore que plus belle; elle chercha ſur le champ à ſe dérober aux regards, en rentrant dans le cabinet dont on l'avoit fait ſortir. « Ah! ma mère, s'écria-t-elle, quelle action avez-vous commiſe en m'expoſant à la vue de cet homme! Dieu défend aux femmes & aux filles de ſe préſenter devant eux. »

« Raſſurez-vous, lui dit la mère, rien n'eſt mal dans ce qui ſe fait à bonne fin; l'homme peut voir une fois la perſonne qu'il recherche; ſi le ſort les unit, alors tout eſt bien; ſi on ne ſe convient pas, on ne ſe voit plus, & rien n'eſt mal. »

La jeune beauté s'étant retirée, le calife, au lieu de l'œil au trou de la ſerrure y avoit appliqué l'oreille; entendant le diſcours de la vieille, il penſa qu'il l'avoit mal jugée en la prenant pour une entremetteuſe. « Cette pauvre femme, dit-il, a une belle jeune fille à marier, il faut bien qu'elle uſe du ſeul moyen de lui trouver un mari: c'eſt de la faire voir.

Pendant cette réflexion du calife, la mère entroit en converſation avec le jeune marchand; je vous ai promis une merveille,

lui dit-elle, & ne vous ai pas trompé; elle eſt auſſi bonne qu'elle eſt belle, ne vous conviendroit-elle pas?

Madame, reprit le marchand, elle me convient ſi parfaitement, qu'il ne s'agit plus que de ſavoir ce que vous me demanderez pour le contrat & pour la dot.

Quatre mille ſequins pour l'un, répond la mère, & autant pour l'autre; madame, répliqua le marchand, je ſerois réduit à l'aumône & au-delà; je n'en poſsède que quatre mille en tout. J'en offre mille pour la dot, autant pour fournir aux habits de noces & aux ameublemens, il m'en reſtera deux mille pour mon commerce & faire ſubſiſter mon épouſe, je ne puis pas faire d'autre ſacrifice.

Par le nom de Dieu, qui eſt écrit ſur le front du grand Prophête! jura la femme, ſi des huit mille ſequins que je demande il en manque un, vous ne poſſéderez pas un cheveu de ma fille.

Je m'eſtimerai malheureux, après l'avoir connue, madame; mais ce que vous demandez de moi eſt impoſſible: en diſant cela il fait un ſalut & ſe retire.

Un épouſeur vient de faire retraite: un

autre va ſe préſenter, c'eſt le calife lui-même. La belle qu'il a apperçue ſurpaſſe de beaucoup en beauté la princeſſe de Perſe, qui même, ſelon la loi, n'eſt pas encore ſon épouſe, qu'il a condamnée à la mort, & qu'il laiſſe languir dans une priſon, en attendant l'événement d'une prophétie d'Yemaleddin, dont dépend ſon ſort & celui de cet officier.

Haroun-Alraſchid entre délibérément chez la vieille femme & la ſalue: que voulez-vous? lui demande-t-elle; je viens, madame, dit le calife, de la part du jeune commerçant à qui vous vouliez donner votre fille; il m'a chargé de vous dire que vous ne deviez plus penſer à lui; nous le ſavons, reprit la vieille, il eſt ſorti d'ici à condition de ne plus y revenir.

Eh bien, donnez-la moi, répartit le calife, & vous me trouverez diſpoſé à vous compter & les huit mille ſequins, & ce que vous voudrez exiger pour votre ameublement, & pour vos fantaiſies; je ne veux point vous borner là-deſſus.

La vieille regarde le calife du haut en bas. Voleur que vous êtes! dit-elle, car vous en avez l'équipage; comptez-vous

ɔuſſer la caravanne de la Mecque pour
ıer huit mille ſequins, & tant de linge,
ɔits, & de meubles? Vous n'avez pas
ɐ de quoi vous couvrir; ſortez d'ici,
ınd, ou je vais appeler du ſecours.
ue je ſois voleur ou non, madame,
ɔnd le calife, ce ne ſont pas vos affaires.
ı'offre à réaliſer ſur le champ les huit
ɜ ſequins; j'y joindrai un préſent pour
, que vous trouverez très-honnête;
les meubles..... Tu penſes te mo-
de moi, voleur; mais il y a bonne
ɔe à Bagdad; on n'y vient pas railler
ınément une pauvre femme ſans défenſe.
ɜ ſomme de ta parole: ſi tu ne la tiens
& nous berces ici de menſonges, le
mandeur des fidelles te fera étrangler
ɔir.
accepte les conditions, & ſuis prêt à
ſigner, dit le calife; j'épouſe votre
, & vous verrez que je ſaurai tenir ma
neſſe; ſur ce propos la vieille le fait
ɐr dans ſa chambre, il s'y aſſied &
lit: prenez vos précautions contre moi
ɜ votre abſence. Enfermez bien votre
, allez chez un tel cadi, ſa demeure
pas éloignée, dites-lui que l'homme

qui s'appelle *Il Bondocani* le demande ici, & qu'il vienne ſur le champ.

Et vous penſez, dit la femme, que le cadi viendra ici pour un homme de votre eſpèce? Si vous êtes riche, ce ne peut être que tant pis pour vous. Vous l'êtes ſurement de bien mal acquis; vous n'êtes qu'un coupe-jarrêts, & un cadi ſe mettroit en mouvement pour vous?..... Le calife ſourit à cette réponſe; allez, Madame, lui dit-il, ne vous embarraſſez de rien, dites ſeulement au cadi qu'il vienne, & qu'il apporte avec lui du papier & des plumes.

La vieille ſe détermine à aller chez le cadi. « Si le juge vient, dit-elle, ſur le premier mot de celui qui ſe propoſe pour être mon allié, je puis bien regarder mon gendre prétendu comme un chef de voleurs. Mais, ou le cadi fera ce que je vais lui dire, ou il faut qu'il me débarraſſe de ce brigand-là. Tout en faiſant ſes réflexions, elle eſt arrivée à la maiſon du cadi. Elle ne voulut point entrer dans l'appartement où étoit ce magiſtrat avec pluſieurs nobles de la ville. La honte qui ſuit la pauvreté, & la crainte d'être chaſſée, la retenoient. Cependant, ſe diſoit-elle à elle-même,

ſi je n'entre pas je n'avancerai rien. Il faut au moins que je tâche de ſavoir ce que c'eſt que l'homme qui veut être mon gendre, ne fût-ce que pour en être débarraſſée.... Allons, il faut riſquer.... Alors elle avançoit près de la porte de l'appartement, & revenoit bien vîte ſur ſes pas, dans l'appréhenſion qu'une fauſſe démarche lui attirât quelqu'événement fâcheux ; à peine s'eſt-elle donné le temps de laiſſer entrevoir ſon viſage, qu'une terreur panique dont elle eſt ſaiſie, lui ôte abſolument le courage de ſe montrer entièrement. »

Le cadi a obſervé cette tête qui va & vient, ſe montre & diſparoit. Il ordonne à un de ſes officiers de voir ce que peut vouloir la perſonne qui ſe préſente d'une manière auſſi extraordinaire. On lui amène la vieille. Que voulez-vous, bonne femme? lui dit ce juge. Seigneur, répondit-elle, j'ai chez moi un jeune homme qui vous mande de le venir trouver.

Que dis-tu, inſolente vieille? reprit le cadi. Un homme me mande de le venir trouver? En même temps il ſe retourne du côté de ſes officiers : qu'on enchaîne

cette extravagante, & qu'on la conduiſe à l'hôpital des folles.

Miſéricorde! s'écria la vieille, en entendant l'ordre. Ah! le maudit voleur, qui m'a envoyé ici pour me perdre! Ne lui avois-je pas dit qu'il n'étoit pas fait pour commander au cadi de venir le trouver?... Ne vous en prenez point à moi, Monſeigneur, dit-elle à ce juge, en lui adreſſant la parole; j'ai chez moi un voleur, un brigand, un pendart, qui m'a forcé de faire cette démarche. Je venois bien à contre-cœur, mais enfin je ne ſuis qu'une femme; je ſuis ſeule; ce méchant homme ſe rend le maître chez moi; il veut abſolument épouſer ma fille : il dit que vous le connoiſſez, qu'il s'appelle *Il Bondocani* (1).

Dès que le cadi eut entendu prononcer ce nom. Qu'on me donne mon faragi (2), s'écria-t-il.... Qu'on laiſſe cette femme en liberté... Ma bonne, dit-il à la femme, en radouciſſant le ton, vous dites que le jeune homme qui vous a envoyée à moi s'appelle....

(1) Quand le calife ſortoit déguiſé il prenoit un nom de guerre connu de tous les principaux officiers.

(2) Habit de cérémonie des cadis.

Monſeigneur,

Monſeigneur, répond la vieille, ne me faites pas répéter ſon nom ; il me donne la chair de poule. C'eſt ſûrement celui d'un grand coquin, d'un chef de voleurs ; mais puiſqu'il faut que je le répète, il s'appelle *Il Bondocani.*

A ce nom le cadi reconnut que c'étoit le calife en perſonne. Il s'enveloppe de ſon faragi : madame, dit-il à la vieille, je vous fais mille excuſes de l'équivoque que j'ai faite, & de la bruſquerie avec laquelle je vous ai parlé, ſans vous connoître.

Les ſpectateurs furent très-étonnés de voir en un moment le cadi changer de ton & de procédés, & cela au ſeul nom d'un homme, parce qu'il s'appelle *Il Bondocani.* Où allez-vous avec tant d'empreſſement, ſeigneur ? lui démandèrent-ils ; il leur répond : j'ai des affaires dont je ne ſaurois donner connoiſſance. Puis s'adreſſant très-poliment à la vieille ; c'eſt chez vous qu'on m'attend, madame ? — Oui, ſeigneur. — Faites-moi le plaiſir de m'y conduire.

On peut juger que la vieille, précédant le cadi, marchoit au retour plus leſtement qu'elle n'étoit venue : elle avoit bien des frayeurs en ſortant de ſa maiſon ; la com-

miſſion qu'elle avoit à remplir lui paroiſſoit fort ſcabreuſe, & l'étoit en effet aſſez pour l'avoir expoſée à paſſer pour une folle à mettre à l'hôpital. A préſent elle ſe voit traiter avec reſpect, on la qualifie du nom de dame. Certes, dit-elle en elle-même, mon gendre futur porte un nom bien reſpectable au cadi, ou la frayeur aura ſaiſi ce magiſtrat en entendant nommer ce terrible chef de voleurs, au point de le rendre fou, puiſqu'il vient chez moi ſans babouches (1). Quel changement! ce n'eſt plus moi qu'il faut mettre à l'hôpital, c'eſt lui qui, en entendant un nom, qui me paroît à moi tout comme un autre, ſe met à courir en habit de cérémonie, pieds nuds, & ſans trop ſavoir ce qu'il dit. Il faut que ce cadi craigne bien les voleurs, & que mon gendre futur lui en impoſe plus qu'un autre, pour lui avoir joué ſans doute quelque mauvais tour.

Ces idées occupèrent la vieille juſqu'à ſon arrivée dans ſa maiſon. Le cadi, qui la ſuivoit, y entre & reconnoît le commandeur des fidelles. Son premier mou-

(1) Eſpèce de ſouliers que portent les Orientaux.

vement eſt de ſe proſterner ; un ſigne du calife l'en diſpenſe, & lui indique que le ſouverain veut demeurer inconnu. Alors, après un ſalut ordinaire, le magiſtrat s'aſſied à côté d'*Il Bondocani*, qui lui dit : Monſeigneur, je veux prendre pour épouſe la fille de cette vieille femme. Alors la mère & la fille paroiſſent, & le cadi leur demande ſi elles acceptent les propoſitions que leur fait *Il Bondocani*, & à la fille particulièrement, ſi elle veut le prendre pour époux. Toutes deux ayant répondu, oui monſeigneur ; le cadi les preſſe de dire ce qu'elles exigent pour le contrat & pour la dot. La vieille répond, quatre mille ſequins pour l'une & autant pour l'autre. Vous, *Il Bondocani*, dit le cadi au calife, acceptez-vous la propoſition de payer les huit mille ſequins ? Oui monſeigneur, répond le calife, vous pouvez dreſſer notre contrat.

L'embarras du cadi ne fut pas médiocre pour obéir au commandeur des fidelles. Il n'avoit pas fait attention à l'ordre qu'on lui avoit donné d'apporter du papier. Il lui reſtoit la reſſource de ſuppléer à ce défaut, en écrivant le contrat ſur le bas de ſon faragi.

fournir à vos libéralités ? Il ſera bien étonn demain en ſe trouvant ainſi dépouillé, ſan ſavoir par qui ; car je penſe bien que dan une ville comme celle-ci, vous faites tou vos coups à la ſourdine.

Haroun, ſans répondre à cette nouvell queſtion, retourne dans ſon palais ; il ſ revêt des habits convenables à ſa dignité il mande ſon architecte, lui indique la mai ſon qu'il veut faire décorer, & lui ordonn de prendre avec lui tous les ouvriers qu ſont néceſſaires pour la transformer ſur l champ, de manière que pour l'ornemen dont elle eſt ſuſceptible, elle puiſſe entre en comparaiſon avec un des plus riche appartemens de ſon palais. Le grand viſir lui dit-il, vous fera fournir tout ce don vous aurez beſoin pour la perfection de c travail. Mais il faut que tout ſoit en éta avant le coucher du ſoleil. Aſſurez-vous d tous vos moyens, & ſongez que votre têt répond de votre fidélité à remplir mes ordres Si la femme chez laquelle vous allez, vou demande de quelle part vous venez pou faire travailler dans ſa maiſon ; vous lu répondrez : de celle de votre gendre. S elle vous preſſe pour ſavoir quelle eſt l

profeſſion de ſon nouvel allié & ſon nom : vous direz : « nous ne ſavons point quel métier il exerce ; mais nous pouvons vous dire qu'il ſe nomme *Il Bondocani*. » Qu'il ne ſoit queſtion de mon rang vis-à-vis de qui que ce ſoit : choiſiſſez bien vos ouvriers, & ſongez que ſous peine de la vie vous me répondez de votre diſcrétion & de la leur.

L'architecte ne fait d'autre réponſe que celle-ci : j'obéirai au prince des fidelles. Il raſſemble ce qui lui eſt néceſſaire en tout genre : en un mot la maiſon de la vieille Lelamaïn ſe remplit d'ouvriers, de meubles, de tapis, d'étoffes ; les échelles ſont aux murs : on ſe met à l'ouvrage de tous côtés. « Qui vous envoie ici, demande aux ouvriers, Lelamaïn ; qu'y venez-vous faire ? . . . Nous venons, répondent-ils, embellir votre maiſon, y appliquer cette menuiſerie de bois d'aloës, y placer ces marbres, ces peintures, ces meubles, ces rideaux, par ordre du mari que vous avez donné à votre fille. Mais comment l'appelez-vous ? Quelle eſt ſa poſition, ſa qualité, dit la vieille ? . . . Nous ne connoiſſons point ſes qualités : pour ce qui regarde ſon

nom, il nous eſt aiſé de vous ſatisfaire; il s'appelle *Il Bondocani.*

Je ſavois bien, dit alors en elle-même la bonne Lelamaïn, qu'un chef de voleurs ſe faiſoit redouter de toute la campagne. Il me paroît que cette terreur a abſolument gagné la ville. Pas un de ces gens-ci n'oſe dire qu'un voleur eſt un voleur; cela eſt fort extraordinaire.

Pendant qu'elle faiſoit ces réflexions, un homme arrive, précédant des porte-faix, qui vont dépoſer au fond d'une ſeconde pièce un coffre d'acier damaſquiné en or. Qu'apportez-vous là, lui dit la vieille? C'eſt, lui répond cet homme, la dot de la nouvelle épouſe. Vous trouverez dans ce coffre huit mille ſequins en or, & deux mille de plus pour vos dépenſes; voilà la clef.

A la bonne heure, reprit Lelamaïn, mon gendre, dans ſa façon, eſt homme de parole; mais où a-t-il pris tout cela, qui eſt-il? que fait-il? Je ne ſais, répond le meſſager, ni qui il eſt, ni ce qu'il fait; vous devez connoître mieux que moi le mari de votre fille: je ne ſais rien autre choſe de lui, ſinon qu'il s'appelle *Il Bondocani.*

Pendant ce temps, les ouvriers ont mis la dernière main à leur ouvrage, & la nuit n'eſt pas encore venue ; deux grandes pièces très-délabrées, dont deux planches appuyées ſur quelques cailloux, deux ſelettes de bois, deux nattes uſées formoient tout l'ameublement, ont tellement changé d'apparence & de forme, qu'elles pourroient faire partie d'un appartement royal.

Lelamaïn conſidère pièce à pièce tous les objets par leſquels on a opéré cette métamorphoſe, & ne peut ſe retenir, malgré le peu de ſuccès de ſes premières tentatives, d'aller aux ouvriers l'un après l'autre leur dire : « vous ſavez sûrement qui eſt mon gendre : ce qu'il fait ? Elle reçoit toujours la même réponſe : » nous ſavons qu'il ſe nomme *Il Bondocani*.

La vieille ſe trouve enfin ſeule dans la maiſon avec ſa fille : votre époux, lui dit-elle, doit être un homme fort extraordinaire, il a fait faire en un jour ce qu'un autre entreprendra vainement de finir en une année. Il n'y a que le calife, ou un chef de voleurs, qui puiſſe avoir tant de gens à ſa main. Tout en obéiſſant à mon gendre, ces gens-ci n'oſent pourtant pas

l'avouer pour ce qu'il eſt ; ils ſeroient forcés de rougir, & pour lui & pour eux mêmes : d'ailleurs ils ont tous une bell peur. Je me ſuis accoſtée du plus jeun d'entr'eux, croyant en tirer meilleur parti & il m'a dit : « ſi l'un de nous avoit l'im prudence de révéler la qualité de votr allié il lui en coûteroit la vie. » Vois, m fille, ſi tu n'as pas épouſé un chef de vo leurs, & la terreur que cela inſpire à tou le monde. Dieu & ſon prophête nous ſoien en aide.

L'architecte eſt venu rendre compte a calife de l'exécution des ordres que ſo ſouverain lui avoit donnés ; il en reçoi ſur le champ la récompenſe, & pour lu & pour ceux qu'il a employés. Le loge ment n'eſt encore garni que de ſes meuble eſſentiels : Haroun ordonne à Giafar d faire tranſporter tous ces ornemens ſomptueux, prodigués dans les appartemens de monarques pour en augmenter la magnifi cence, plus encore que la commodité.

Lelamaïn voit arriver ce ſurcroît de luxe & eſſaye de nouveau de s'informer de l qualité de celui de qui viennent toutes ce belles choſes : nous ſavons, lui diſent le

porteurs, tout en les mettant dans l'ordre où elles devoient ſe trouver, qu'elles vous ſont envoyées par le mari de votre fille, dont le nom eſt *Il Bondocani* : nous en avons reçu l'ordre de lui.

A peine ces porteurs s'étoient retirés que d'autres s'annoncent en frappant à la porte : la vieille leur ouvre, ils ſont chargés de ballots d'étoffes magnifiques, de toutes les eſpèces : on les ouvre, on les étale devant elle : pour qui déployez-vous ces belles choſes-là ? dit-elle, — pour vous les faire voir, madame..... Mais vous me les montrez en vain, ces étoffes ne ſauroient être pour nous, nous ne ſommes pas aſſez riches. — N'eſt-ce pas ici la maiſon qu'on a réparée aujourd'hui ? dirent les porteurs — oui, répond Lelamaïn ; en ce cas, reprennent-ils, tout eſt à vous ; celui qui eſt entré dans votre alliance vous les envoie : meublez votre maiſon, habillez la nouvelle épouſe & toute votre parenté ; votre gendre a de tout en abondance, n'épargnez rien : nous ſommes chargés de vous dire qu'il viendra cette nuit à onze heures dans votre maiſon, & en diſant cela ils ſe retirent.

« Il viendra à onze heures ! répéta la vieille ; les voleurs ne rôdent jamais que la nuit, quand tout le monde dort : à la ſuite de cette petite réflexion, voyant qu'il reſte des choſes à mettre en ordre, elle demande le ſecours de quelques-uns de ſes voiſins. L'étonnement de ceux-ci fut très-conſidérable, en voyant ſa maiſon traveſtie en un jour, d'une eſpèce de taudis en un palais ſuperbe : il étoit naturel qu'ils fuſſent curieux de ſavoir comment cela avoit pu ſe faire, cela tenoit de l'enchantement, de l'illuſion, du ſonge ; cela s'eſt fait naturellement, diſoit la vieille Lelamaïn : un homme eſt venu ce matin me demander ma fille en mariage : il a fait venir le cadi ; le contrat s'eſt dreſſé, & un moment après, par les ordres de mon gendre, tous les ouvriers de Bagdad ſont venus étaler & arranger ici les magnificences que vous voyez.

En ce cas, reprirent les voiſins, vous avez donné votre fille à un prince, ou au plus riche de tous les commerçans du pays ; il s'en faut de beaucoup, répondit la vieille, que nous ſoyons ſi bien tombés. Je crains, par ce que j'ai vu, que mon

gendre ne ſoit un voleur ; & par la terreur qu'il inſpire à tous ceux que j'ai vu s'employer pour lui, je ne puis le regarder que comme un chef de voleurs.

A cette déclaration les voiſins furent ſaiſis de frayeur ; au moins, mādame, dirent-ils à la vieille, rappelez bien à votre allié, que l'uſage fut toujours parmi leurs ſemblables, d'épargner les gens de leur voiſinage : ne craignez rien, dit la vieille : ſurement mon gendre eſt un voleur, mais je ne le crois pas capable de faire du tort à ſes voiſins. Je l'engagerai à vous menager, ſoyez tranquilles ſur ma parole.

Sur ces propos, les voiſins prennent confiance. Les hommes achèvent de ranger les meubles de la maiſon, les femmes aident la nouvelle mariée à ſe parer ; la nature avoit tant fait pour elle, qu'elle n'avoit aucun beſoin des reſſources de l'art, & cependant un bijou ſembloit augmenter de prix, en contribuant à l'embellir dès qu'il approchoit d'elle.

Le travail intérieur de la maiſon eſt interrompu par le bruit qui ſe fait à la porte : on y frappe, c'eſt pour qu'on laiſſe entrer les mets qui peuvent compoſer le

repas le plus délicat & le plus ſomptueux; il eſt ſuivi d'un ſecond ſervice compoſé des fruits les plus beaux, les plus rares, & des confitures les plus exquiſes; les vins les plus délicieux, les liqueurs les plus fines ſont les accompagnemens des autres préparatifs de ce magnifique banquet. La vaiſſelle n'eſt qu'or & porcelaine.

Prenez cela, madame, diſent les porteurs à la vieille, & régalez-vous avec vos voiſins.

« Vous venez de la part de mon gendre? leur répond Lelamaïn : mais une fois pour toutes, par complaiſance, par charité, dites-moi qui il eſt, quelles ſont ſes qualités: nous n'en ſavons pas plus que vous, madame, lui répondent les porteurs; tout ce que nous pouvons vous dire c'eſt ſon nom.... Ah! je le ſais mieux que vous, repliqua la vieille. Je n'ai pas beſoin qu'on me le rediſe tant de fois.

Les porteurs ſe ſont retirés, les voiſins de Lalemaïn s'entre-regardent, & commencent à croire ſérieuſement que le nouveau marié eſt un chef de voleurs. Ils ſe mettent à table, après avoir mis en réſerve ce qu'il y avoit de plus délicat, pour

ſervir au ſoupé de l'époux & de l'épouſe, & ſe déterminent à tirer le meilleur parti poſſible de l'aventure, en mangeant du plus grand appétit. Le repas fini, ils prennent congé de la fille & de la mère, en les félicitant ſur l'heureux changement de leur fortune, en leur ſouhaitant mille proſpérités, & ſe répandent bien vite dans tous les quartiers de la ville, pour y ſemer la nouvelle qu'un chef des voleurs du déſert a épouſé la charmante fille de la vieille Lelamaïn : cela s'eſt fait dans le jour même, ſans myſtère, ſans aucune façon : la maiſon eſt comblée de richeſſes, on y trouveroit les dépouilles de dix caravanes.

Le jeune marchand, à qui Lelamaïn avoit propoſé ſa fille, en étoit devenu fort amoureux ; il eſt piqué qu'un voleur ait eu la préférence ſur lui ; il prémédite de perdre ſon rival & de reconquérir l'objet dont celui-ci lui a dérobé la jouiſſance ; il s'agit d'aller trouver le juge de police, de lui faire une déclaration ; les témoins ſont là pour l'appuyer ; le voleur ſera ſaiſi, étranglé, ſans autre forme de procès. Lui aura ſa part dans la confiſcation, & par-

deſſus le marché, en dépit de la maudite mère, la fille lui étant adjugée, il l'épouſera: voilà le plan que lui font concevoir & exécuter ſur le champ, l'amour, la jalouſie & l'avarice; il s'eſt rendu chez le juge, auquel il fait ouvrir les yeux, en enchériſſant ſur le tableau de toutes les richeſſes que le voleur prétendu avoit eu l'imprudence d'étaler dans la maiſon de Lelamaïn: &, par deſſus tout, il commence par garnir la main du juge.

Ce magiſtrat, homme très-intéreſſé, reçoit l'argent qu'on lui donne, écoute le rapport avec une apparence de flegme, ſe donne le temps de réfléchir, & prenant le ton de gravité convenable à ſa place: « allez, lui dit-il, retournez-vous en chez vous, il n'eſt encore que huit heures, vous reviendrez à dix: c'eſt le temps du ſouper, & le moment favorable pour ſurprendre le voleur. Je le ferai ſaiſir, enchaîner, étrangler. Je vous mettrai en poſſeſſion de la jeune fille, & ferai donner la baſtonnade à la vieille, pour la punir de vous avoir donné un ſemblable concurrent; mais il ne faut pas que rien tranſpire. Le jeune marchand ſe retire & revient à

l'heure indiquée. Le juge avoit fait raſſembler trois cent huiſſiers : il monte à cheval, & s'achemine vers la maiſon de la vieille, précédé du délateur ; il y arrive ſans avoir trouvé perſonne ſur le chemin, chacun alors étant retiré chez ſoi : la demeure de la vieille eſt inveſtie. La mère & la fille tranquillement aſſiſes, attendoient à la clarté de beaucoup de flambeaux poſés ſur des candelabres d'or, l'arrivée du nouveau marié : elles entendent du bruit. Lelamaïn regarde par une fenêtre de la cour, & reconnoit à la lueur d'une multitude de flambeaux le juge de police, au milieu de ſes officiers & d'une nombreuſe eſcouade.

On frappoit à la porte à coups redoublés, la vieille ſe garde bien de l'ouvrir, mais les coups deviennent plus précipités & plus forts ; celui qui les appuyoit de manière à briſer le marteau, s'appeloit Chamama ; jamais juge avare & corrompu n'auroit pu choiſir un plus digne miniſtre. Ce démon incarné ſe donnoit de lui-même Satan pour père, & le Diable Camas pour frère. Enfonçons la porte, crioit cet enragé, puiſqu'on ne veut pas nous l'ouvrir ; nous

courons le riſque que les tréſors qui ſont ici nous échappent ; pendant qu'on fait réſiſtance, on les enterre peut-être, & nous ne pourrons pas les retrouver. D'ailleurs, il peut paſſer une ronde d'officiers ſupérieurs, il s'en trouvera qui ſe porteront ici, éveillés par le bruit, & qui viendront partager le gâteau avec nous. La porte eſt forte ; mais il faut envoyer chercher des leviers & opérer ſur le champ, ſi nous voulons que rien ne nous échappe.

Cette bruſque exécution cadroit avec la ſecrète inclination du juge ; mais il avoit pour ſecond chef ſous lui, un officier nommé Hazen, d'un naturel doux, bienfaiſant, charitable, & même diſpoſé à prendre le parti des malheureux. « Le conſeil de Chamama eſt violent & dangereux, dit cet officier au juge. Jamais la maiſon qu'il veut inſulter ne fut ſoupçonnée d'être une retraite de voleurs ; ne ſe peut-il pas que ce jeune marchand, aveuglé par la jalouſie, vous ait fait une fauſſe déclaration ? Alors, à quoi demeurons-nous expoſés, pour avoir violé l'aſile des femmes, qui eſt ſous la protection expreſſe de la loi ; nous qui

devons compte de nos actions au prince des fidelles. »

Lelamaïn prêtoit l'oreille à tous ces discours. Ah! dit-elle, en courant à sa fille, nous sommes bien malheureuses : le juge vient chercher le voleur & l'arrêter ?

N'ouvrez point la porte, ma mère, répondit la jeune personne ; il se peut que Dieu nous envoie du secours pour nous tirer de l'extrême embarras où nous sommes.

Cependant le juge continuoit de faire frapper à la porte : qui êtes-vous, dit la vieille, qui frappez avec cette violence ?

C'est le juge de police, répondoit d'une voix terrible le détestable Chamama ; ouvre, infâme vieille, qui prostitue la jeunesse & recèle les voleurs : ne sais-tu pas à quoi tu t'exposes en résistant ?

Nous ne sommes ici que deux femmes, reprit Lelamaïn ; vous devez connoître & respecter la loi. Nous ne devons ni ne pouvons vous ouvrir, vous ne devez pas entrer ici.

Ah, sorcière! répliqua Chamama, écumant de colère, ouvre ta porte, ou nous allons l'enfoncer, & nous ferons brûler ta fille & toi. Lelamaïn ne répondit ni aux

menaces ni aux invectives, & vint rejoindre ſa fille : vois, lui dit-elle, ſi mes craintes étoient fondées ; eſt-il clair maintenant que tu es mariée à un voleur ? faſſe le ciel qu'il ne vienne pas ici ce ſoir ! Le juge & ſes officiers, s'ils ſe ſaiſiſſent de lui, le feront couper en morceaux. Ah, ma fille ! ſi votre père vivoit encore, ſi même votre frère n'étoit pas tombé dans le malheur, aurions-nous fait une alliance qui nous eût expoſées à voir notre porte aſſiégée par le juge & tous les méchans qui ſont à ſa ſuite ? Que voulez-vous ? diſoit la jeune perſonne ; depuis quelque temps la fatalité des aſtres, qui conduit tout, nous pourſuit. C'eſt aſſez pour nous de nous y ſoumettre : épargnons-nous les tourmens des inquiétudes qui ne peuvent remédier à rien.

Pendant que le juge & Chamama inſiſtent pour ſe faire ouvrir la porte des deux femmes, & que celles-ci ſe lamentent plus ou moins, le calife a repris ſon arc, ſes flêches & ſes bottines, & vient pour jouir des droits du mariage avec ſa nouvelle épouſe. L'éclat des flambeaux, le nombre des gens qui compoſent l'eſcouade

du juge & rodent autour de la maiſon de Lelamaïn, le bruit qu'on entend, l'avertiſſent qu'il ſe paſſe là quelque choſe d'extraordinaire. Bientôt il reconnoît le chef de toute la troupe, & voit à côté de lui le jeune marchand, dans la boutique duquel la vieille étoit entrée.

Chamama continuoit de frapper à la porte, en aſſaiſonnant chaque coup d'une horrible imprécation. Il répétoit les injures, les menaces de la baſtonnade, de la corde, du feu, par leſquelles juſques-là il avoit eſſayé d'effrayer, & appeloit à ſon ſecours la force des leviers pour enfoncer la porte.

Quelques gens de l'eſcouade ſe préparoient à mettre en uſage ce moyen. Le lieutenant Hazen les arrête: « camarades! leur dit-il, ne commettons point cette violence contre une maiſon dans laquelle il n'y a que deux femmes; la frayeur les ſaiſira & elles pourront en mourir. Qui nous a aſſurés, d'ailleurs, que l'homme que nous cherchons ſoit un voleur? Nous riſquons tous notre vie en enfraignant la loi, & nous nous expoſons à commettre une très-grande injuſtice.

Que de ſcrupules dans l'ame d'un mem-

s'attaque à moi. En disant ces mots, Ilamir Youmis s'arme de son énorme massue de bronze, & sort de son appartement pour aller trouver celui qui s'est exposé à son ressentiment.

Le calife, demeuré en place, voit venir à lui le chef de ses émirs & le reconnoit; il lui adresse la parole. O Youmis! dit-il, c'est ici votre hôtel? Dès que le chef des émirs a reconnu la voix du calife, la massue lui tombe des mains; il se prosterne le front en terre & y reste. Commandeur des fidelles, votre esclave est à vos pieds & attend vos ordres!

Mérites-tu de les recevoir, homme sans ame, ministre sans vigilance? dit le calife; toi! le chef de mes émirs & le commandant de ce quartier, que fais-tu pour maintenir le bon ordre? On vexe, on violente une pauvre femme ta voisine: c'est le juge de police, à la tête de ses barbares officiers, qui commettent cette indignité, en abusant des prérogatives de leur place; & tu ne te sers pas de l'autorité de la tienne pour réprimer cet excès? Tu dors, ivre, entre les bras de tes femmes. Ton eunuque vous garde tous; tu n'es chez toi qu'une femme

de

de plus, & tu laiſſes lâchement inſulter tes pareilles & à ta porte.

Commandeur des fidelles, répond Youmis, je n'ai pas la moindre idée de ce déſordre dont j'apprends la première nouvelle : ſi le bruit des excès commis par le juge de police fût parvenu juſqu'à moi, j'euſſe traité lui & ſon eſcouade comme ils le méritent ; & ſi vous le permettez, j'irai leur apprendre ſi c'eſt à eux à troubler l'ordre public.

Ceſſe de faire parade de zèle & de courage à contre-temps. La maiſon inſultée tient aux murs de ton jardin : nous le traverſerons, & je veux m'introduire chez ces femmes outragées à l'aide de deux échelles ; fais-les moi donner ſur le champ.

Youmis obéit. Le jardin eſt traverſé : Youmis tient le pied de la première échelle appuyée contre le mur ; à l'aide d'une ſeconde, le calife deſcend ſur la terraſſe de la maiſon où eſt ſa nouvelle épouſe. Youmis l'y a ſuivi : « reſte-là, dit-il à cet officier, juſqu'à ce que je t'appelle ; » puis, s'approchant d'une fenêtre qui donnoit ſur l'appartement, il trouva en effet que l'induſtrie de ſon architecte en avoit

fait un paradis terreſtre. Les luſtres & les girandoles chargées de bougies y répandoient un éclat comparable à celui du plus beau jour. Eclairée par toutes ces lumières, la jeune épouſe, ſuperbement parée, l'emportoit même ſur l'idée que l'on peut avoir de la beauté : c'étoit un ſoleil s'élevant à l'horiſon au milieu d'un ciel pur : on eut dit qu'une roſée, ſemblable à des perles, ſortoit de ſon front ; & qu'il découlât de ſes beaux yeux baignés de larmes, une manne réuniſſant toutes les ſaveurs les plus exquiſes. Non, la lune à ſon quatorzième jour ne pouvoit briller d'un éclat ni ſi vif ni ſi doux. L'amoureux Haroun-Alraschid étoit comme en extaſe ; mais il en fut tiré par une exclamation de Lelamaïn.

Oh! ma fille, ils frappent comme des enragés ; la porte va être miſe en pièces! Que deviendrons-nous entre les mains de ces tigres, pauvres femmes que nous ſommes, n'ayant que Dieu pour appui ? Quel ſurcroit de fatalité nous a envoyés ce voleur, dont l'alliance achève de nous précipiter dans la plus cruelle des infortunes!

Ma mère, répondit la fille, vous m'af-

fligez bien douloureuſement, en traitant mon mari de voleur. Je ne crois point qu'il le ſoit ; mais par l'entremiſe de votre volonté, je le tiens des mains de Dieu, & je dois me ſoumettre au décret qui m'unit à lui : tous les reproches qui tombent ſur lui me bleſſent.

On obſervera combien ce peu de paroles dût enchanter le calife ; elles étoient pour ſes oreilles, la plus douce mélodie.

Dieu ſoit loué ! s'écria Lelamaïn, puiſque tu es contente de ton choix, ma pauvre fille. Moi je trouve en lui bien des choſes qui ne me déplaiſent pas ; je voudrois être un oiſeau pour lui aller dire qu'il ne vienne pas ce ſoir ; j'attendrois au bout de la rue pour lui faire rebrouſſer chemin. Mais s'il arrive, s'il donne dans l'embuſcade & qu'il ſoit pris, il eſt mort. Ces méchans, qui ſont là, vont le mettre en morceaux ; ils viendront tout prendre, & nous deux, ma chère fille, ſerons des brebis à la gueule du loup.

Le calife, pour interrompre ces gémiſſemens, prend une petite pierre, la jette ſur une bougie qui étoit à côté de la mère & l'éteint. Lelamaïn la rallume, ſans

chercher d'où vient ce petit accident. Une ſeconde pierre éteint la bougie qui a ſervi à rallumer la première, & la bonne mère en prend une troiſième pour faire revivre celle-ci. Il faut qu'il faſſe bien du vent, dit-elle, ou que quelque eſprit de l'air s'amuſe à ſouffler les bougies. Comme elle parloit, il lui tombe un gravier ſur la main; elle pouſſe un cri de ſurpriſe, regarde du côté de la fenêtre, & apperçoit au-deſſus le calife. Voyez votre époux, dit-elle à ſa fille; il arrive par le chemin que prennent tous ſes pareils. Jamais voleur n'entra par la porte pour faire ſes coups. Soutenez-moi encore que ce n'eſt pas un voleur: le voilà, Dieu merci, pour le moment, échappé de la griffe du juge, & j'en ſuis on ne peut pas plus contente. Puis s'adreſſant à lui: retourne-t-en bien vîte par où tu es venu, lui dit-elle; il ne fait pas bon ici pour toi. N'entends-tu pas le bruit que fait à notre porte une bande d'autres voleurs, qui ne ſont pas des tiens. Ces enragés-là ne te feront point de quartier.

Pendant la harangue de Lelamaïn, le calife a quitté ſes bottes, ſon manteau,

ſa ceinture ; il en fait un paquet, dans lequel il a enveloppé ſon arc & ſes flèches, & s'élance dans l'appartement avec la légéreté d'un oiſeau. Il a ſalué affectueuſement la mère ; il eſt au col de la fille, qu'il embraſſe très-tendrement, & cela ſans donner le temps de parler,

Voleur ! dit-elle, c'eſt bien ici le temps d'embraſſer, quand on vient te chercher pour te faire périr. Le moins qu'il puiſſe t'en coûter, ce ſont les deux mains. Voilà comme on vous traite, vous autres, quand on vous fait grâce. Eſt-ce que tous ces gens-là ne te font pas peur ?

Non, notre bonne mère, répond le calife, j'en ai bien vu d'autres, & tel que vous me voyez, je ſuis fait au bruit. Laiſſons en faire à ces gens-là. Ils ont ſoupé, & ne ſont pas attendus dans leurs maiſons par des affaires auſſi agréables, que le ſont ici les miennes. Nous allons nous mettre à table, ma chère épouſe & moi : leur tapage nous ſervira de ſymphonie. Servez-nous quelques-uns de vos meilleurs plats ; vous aurez fait bonne chère à vos voiſins, mais ſans doute il vous en reſte quelque choſe.

La vieille dreſſe la table, la couvre, tout en diſant : « c'eſt un vrai démon ; il n'a non plus peur de trois cent hommes, que je l'aurois d'une puce. Malgré tout le mal qu'on dit du métier, je conçois qu'une femme pourroit aimer un voleur ; ils ſont leſtes comme des chamois, & courageux comme des lions.

La table eſt miſe. Le calife eſt à côté de ſon épouſe : Lelamaïn eſt en face ; elle voit ſon gendre manger du meilleur appétit, ſans ceſſer de careſſer des yeux ſa charmante épouſe. De temps en temps, le propos tendre & galant ſe joint à ce langage muet.

Délices de mon ame ! diſoit le calife, enivré d'amour, donnez-moi ce petit morceau qui a touché vos lèvres de roſes, que votre délicieuſe haleine a parfumé ? Ah ! ſi je pouvois y ſurprendre un ſoupir qui fut pour moi !

Quel enchanteur ! diſoit la vieille entre ſes dents. Où a-t-il encore été voler toute cette ſorcellerie de paroles, pour rendre ma fille folle de lui, afin qu'elle le pleure demain de toutes les larmes de ſes yeux ?

Vous parlez ſeule, notre bonne mère !

que dites-vous ? — Que vous pourriez être plus honnête à mon égard ; il ſemble que je ne mérite pas à vos yeux les attentions d'un galant homme. — J'honore, je reſpecte vos rides ; elles annoncent une vénérable expérience, une maturité parfaite. — Peſte ſoit de votre maturité ! j'ai mérité autrefois qu'on me dit quelque choſe de mieux. — Ah ! je le crois, pour peu que vous ayez jamais reſſemblé à ce charmant enfant-là.

En diſant cela, Haroun embraſſoit tendrement ſon épouſe. Mais tout d'un coup celle-ci frémit à un affreux éclat de voix, ſortant de la terrible poitrine du redoutable Chamama. Ouvre ! ouvre, crioit-il, vieille ſorcière ! & il ſembloit frapper à la porte avec des bras de fer.

Ne craignez rien, ma douce colombe ! diſoit le calife. Jouiſſons ici du charme de nous aimer & de nous en donner des preuves. Il n'eſt rien de ſi doux que les plaiſirs contrariés, tous les autres affadiſſent. Frappe, tonne, ébranle, fougueux Chamama ! Force la tendre & tremblante beauté, que tes horribles menaces effrayent, de venir chercher un aſile dans mes bras :

que ſon ame prenne la route de mes lèvres, pour venir ſe réfugier dans mon cœur.

Finiras-tu, chien de voleur! bourreau, crioit la vieille : nous laiſſeras-tu là ? Sauve-toi par la fenêtre; la maiſon va s'écrouler. Veux-tu y mettre le feu avec tes paroles ? Pour ma part, déjà, je ſuis plus morte que vive.

Non, je ne ſortirai pas d'ici, dit le calife, j'y ſuis trop délicieuſement occupé ; mais comme il temps de nous mettre au lit, puiſque la muſique de nos noces vous déplaît, il faut renvoyer les ſymphoniſtes. Prenez cette bague; parlez par le trou de votre ſerrure aux gens qui frappent, dites-leur : l'époux de ma fille eſt ici, & m'a dit de remettre ſa bague dans les mains propres du juge, afin qu'il voie ce qu'il a à faire.

Et vous croyez que votre bague leur va tourner la tête, comme vous la tournez à ma fille, par cette ceinture que vous lui faites autour du corps avec vos bras? Si le cadi de tantôt étoit de connivence avec vous, tous ces gens-ci ne le ſont ſurement pas. Mais ſi vous faites le chef-d'œuvre de les enchanter, comme

vous avez fait tant d'autres, je me ceins ſur le champ d'une double ceinture, pour avoir cet air leſte qui convient aux gens de votre métier, & je vous demande une première leçon de filouterie, ne m'appriſſiez-vous qu'à dérober les ſouliers d'une femme chauſſée, ſans qu'elle s'en apperçoive.

Vous plaiſantez, notre bonne mère! tant mieux: vous allez être plus en état de remplir ma commiſſion; prenez ma bague, donnez-la adroitement au juge, en entr'ouvrant doucement la porte. Dites-lui, en la lui remettant: « voilà la bague de mon gendre, qui s'appelle *Il Bondocani.* » Prononcez ce nom-là un peu ferme.

J'y vais, dit la vieille. Je me rappelle qu'il y a une magie dans ce nom, qui fait que les hommes reſtent ſur leurs pieds comme s'ils étoient de marbre.

Pendant que Lelamaïn remplit la commiſſion dont elle eſt chargée; le calife, en approchant une table de la fenêtre, eſt remonté ſur la terraſſe. Il s'adreſſe à Youmis, qui étoit demeuré pour attendre ſes ordres. « Prenez mon ſabre, lui dit-il, deſcendez promptement dans la rue, à

l'aide de votre échelle : observez, & si quelqu'un étoit assez hardi, ou pour faire, ou pour ordonner la moindre violence, faites voler sa tête sur le champ. Faites-vous connoître dès que vous vous apercevrez que ma bague, qu'on va remettre, aura disposé toute l'escouade au respect qu'on doit à mes ordres. Destituez le juge : que l'Hazeb soit sur le champ revêtu de la robe de ce magistrat & mis à sa place. Vous ferez conduire dans votre cour, sous bonne garde, le juge prévaricateur, Chamama, & ceux de la troupe que vous avez dû voir d'où vous étiez, ou conseiller des excès, ou se porter à en commettre ; tous seront mis aux fers jusqu'à demain, & dès qu'il sera jour vous ferez châtier tous les coupables.

Après cet entretien avec Youmis, le calife est rentré dans l'appartement, & le chef des émirs s'est vivement porté à l'exécution des ordres dont il vient d'être chargé. Il est derrière la troupe menaçante, le sabre nud caché sous son manteau. La vieille parlemente à la porte avec Chamama.

« Ne jette pas la porte, endiablé que

tu es, lui dit-elle, retire-toi un moment, fais place à monſeigneur le juge, à qui je veux parler; j'ai une bague à lui remettre.»

Ouvre la porte & donne-la moi, cette bague, vieux cloaque d'impureté; monſeigneur eſt ſur ſon cheval, il n'en deſcendra pas pour toi.

Il faudra cependant qu'il en deſcende, reprend la vieille; j'ai à lui remettre la bague de mon gendre, Monſeigneur ſaura ſurement lire les chifres qui ſont deſſus.

Il y a bien tant à déchifrer. Monſeigneur, cria Chamama, en ſe tournant du côté du juge; je vais donner trois coups de la hache que je tiens: la porte à bas, nous allons mettre la main ſur le pendart, ſur tous ſes joyaux, ſur l'infernale vieille & ſur ſa fille, auſſi corrompue qu'elle.

Monſeigneur, dit l'Hazeb, je ne penſe pas qu'il ſoit de votre ſageſſe de laiſſer agir Chamama auſſi violemment. Vous ſaurez bientôt ce que c'eſt que cette bague. Nous ſommes inſtruits que l'homme que nous venons chercher eſt arrivé dans la maiſon, on ne ſait par où; car elle eſt régulièrement inveſtie. Ce n'eſt donc pas

un asile de femme qu'il soit question de violer. Après que vous aurez vu cette bague, s'il vous convient de faire enfoncer la porte en cas de résistance, je veux donner le premier coup de hache; mais permettez-moi avant, de questionner la femme, & de faire un peu reculer l'escouade.

Le juge est forcé d'y condescendre. Chamama s'éloigne en faisant des imprécations abominables. L'Hazeb s'approche de la porte : ouvrez en confiance, dit-il à la vieille, donnez-moi cette bague; de qui vous vient-elle ? De mon gendre, répond Lelamaïn, un peu rassurée par la douceur du discours de l'Hazeb. Il dit qu'il se nomme *Il Bondocani*.

L'Hazeb remet fidellement la bague, & rend mot pour mot la réponse au juge de police. Le nom d'*Il Bondocani* ne fait nul effet sur le démoniaque Chamama, qui n'en connoît pas la valeur. Qu'est-ce donc, dit-il, que cet *Il Bondocani*, qui nous envoye sa bague ? Je lui ferai appliquer cent coups de bastonnade sa bague au doigt, pour le respect dû à son grand nom. Je mettrai sa vieille en pièces; j'en ferai de la cendre, de la poussière, pour

augmenter la boue du ruiſſeau. Qu'on ouvre la porte à deux battans, ou je vais reprendre ma hache.

Tais-toi ! malheureux, lui dit le juge conſterné, après avoir ouï le nom d'*Il Bondocani*, & avoir examiné la bague (1). Ton avarice infâme, inſatiable, ton horrible méchanceté nous ont tous perdus. En même temps un bruit qui s'échappe des lèvres tremblantes du magiſtrat paſſe de bouche en bouche, ne faiſant qu'effleurer l'oreille & vient enfin juſqu'à celle du ſcélérat, & y porte ces terribles mots: *c'eſt le calife.*

Si les vipères, les céraſtes, l'hydre & tous les reptiles vénimeux de la terre, euſſent ſifflé aux oreilles de Chamama, il en eut été moins effrayé; il tombe comme une maſſe ſur la terre, la mord & s'y vautre en même temps. Sa conſcience bourrelée, lui préſente en un ſeul tableau, tous ſes crimes. Ses nerfs dans le moment ſe contractent; c'eſt un épileptique; c'eſt un furieux. Je ſuis convaincu, je ſuis frappé,

(1) La bague du calife étoit connue des principaux officiers: c'étoit une eſpèce de ſceau.

je ſuis mort, s'écrie-t-il. Il ſe trouve dans cette poſition déſeſpérée, quand les ordres de l'émir Ilamir Youmis le font charger de chaînes & entraîner chez lui.

La bonne Lelamaïn a été attentive à l'effet que feroient le nom de ſon gendre & ſa bague : elle revient à lui tranquilliſée, mais toujours plus ſurpriſe.

« Voilà, dit-elle, que le mot & le taliſman ont fait leur effet. Vous avez là un fier nom : quand j'y penſe, il m'en vient un friſſon. Quant à ce vaurien de Chamama, il ne lui demeurera pas un boyau dans le ventre, de cette affaire-ci, & tous en général ſont comme pétrifiés. Il faut que vous ayez fait bien du mal dans votre vie aux officiers de police qui vous pourſuivoient, pour en être redouté à ce point... Tenez, voilà qu'il n'y a plus de bruit; on n'apperçoit plus de lumières dans la rue. Je gagerois qu'ils ſont tous partis, ſans demander leur reſte. Je ne ſerois pas fâchée que, par amour, on fit bien des choſes pour moi; mais Dieu me préſerve d'inſpirer jamais autant de crainte; car à la fin il faut rendre compte de tout.

Oui, notre bonne mère, dit le calife,

vous rendrez auſſi le vôtre, & s'il en coûte pour avoir trop parlé, on ne vous tiendra pas quitte pour peu; puis s'approchant de ſon épouſe: délices de mon ame! lui dit-il, êtes-vous raſſurée? Hélas! répond-elle, je n'ai tremblé que pour vous. Quelles chères petites paroles! dit Haroun: il ſemble qu'un ange les écrive dans mon cœur, pour qu'elles ne s'en effacent jamais. Mais, oh! ma chère Zutulbé, car je n'ai pas oublié votre joli nom, dites-moi ſi votre ame eſt abſolument tranquille?

Non, reprend Zutulbé, je ſens une émotion plus forte que celle que m'inſpiroit la crainte; mais elle ne m'eſt point à charge, & il me ſemble que j'aſpire à la voir s'augmenter: j'éprouve en même temps comme une légère crainte....

Vous êtes-vous jamais, dit le calife, charme du reſte de ma vie, trouvée dans un beau jardin au lever de l'aurore..... Oui, mon cher époux, je m'y ſuis trouvée.... Eh bien! la roſe nouvelle, embellie par toutes les perles dont la roſée l'a couverte, craint & déſire le regard de l'aſtre du jour. Telle eſt ma charmante Zutulbé.

Et tel eſt mon voleur de gendre, dit

la vieille les bras croisés, en regardant les deux amoureux, qu'après n'avoir rien laissé nulle part, il va encore faire main-basse ici, & me dérober le cœur de mon enfant; patience, que Dieu & le grand Prophête béniſſent votre union telle qu'elle eſt; car enfin c'eſt un mariage: moi, je n'ai plus rien à faire ici, qu'à ſouffler les bougies.

Haraoun-Alraschid, plus amoureux qu'il n'eut été de ſa vie, déshabille lui-même Zutulbé & la mère tire le rideau ſur les deux époux. Nous les laiſſerons, pour voir comment Ilamir Youmis s'acquitte des ordres qu'il a reçus. L'Hazeb, revêtu par lui de la robe du juge de police dépoſé, & monté ſur ſon cheval, vient de s'éloigner avec tous ceux de l'eſcouade, auxquels il n'y avoit rien à reprocher dans la manière dont ils s'étoient conduits. Chamama, le juge, & quatre coquins de l'humeur de Chamama, paſſent la nuit chargés de fers, dans la cour de l'émir; dès que le jour eſt levé, le juge eſt envoyé en priſon: Chamama, conduit au carrefour voiſin, expire ſous la baſtonnade. Son corps eſt mis en pièces: ſes quatre

complices, après avoir été rudement traités de la même manière, ſont portés dans un cachot preſque mourants : un écriteau qualifioit ainſi leur crime. *Officiers de la juſtice ayant vexé & prévariqué dans leur emploi.*

Il y avoit déjà du temps que cette exécution exemplaire étoit finie, quand Haroun & Zutulbé ouvrirent les yeux. Le calife ſe lève : il penſe bien qu'Youmis aura fait avertir Giafar & Mesrour de l'aventure de la nuit, & qu'on eſt tranquille au palais ; mais ſes affaires l'y appellent, il faut qu'il s'y rende.

La bonne mère Lelamaïn a préparé la collation, elle eſt fort agréable aux deux époux ; un peu de converſation de tout genre s'y mêle.

Faſſe le ciel ! dit la vieille, que ce ſoit ici la fin de nos malheurs. Jamais il n'y eût ſur la terre de femmes plus pauvres & plus malheureuſes que nous, après avoir été riches & heureuſes au-delà de nos déſirs.

Quoi ! dit le calife, vous avez eu des richeſſes, & qui vous les a enlevées ?

Le malheur & l'injuſtice, répond Lelamaïn.

Et cela vous eſt arrivé dans Bagdad, reprend le calife inquiet?

Et où donc, répond la vieille, ſi nous n'en ſommes jamais ſorties?

Ce n'eſt pas, répond le calife, ſous le règne d'Haraoun-Alraschid?

Ne régnoit-il pas il y a un mois? répond la vieille.

Mais, reprend Haraoun, on dit qu'il empêche qu'on ne commette des injuſtices.

Oui, dit Lelamaïn; il châtie ſévèrement celles des autres; mais pour les ſiennes il ſe les pardonne, à moins que vous ne vouliez croire qu'il ne ſait pas ce qu'il fait.

Vous m'étonnez, ma bonne mère; il faut que vous me contiez votre affaire: on aura abuſé de ſon nom.

Non, dit Lelamaïn, on n'en a pas abuſé. C'eſt lui: c'eſt ſa perſonne: c'eſt ce ſage Haraoun, le miroir des princes, qui a fait tout le mal. Encore s'il ſe fût contenté de priver de la fortune des gens de notre naiſſance, de notre état; de les réduire à la misère affreuſe dans laquelle vous

nous avez trouvées; de nous mettre dans le cas, enfin, pour ne pas mourir de faim, de livrer ma tourterelle à un homme comme vous, je pourrois le lui pardonner; mais me priver cruellement d'un fils chéri, d'un bijou, dont vous n'avez pas encore le pareil, quoique vous poſſédiez ſa ſœur Zutulbé. Les joncs du Nil ne ſont pas plus droits, les cédres du Liban qu'on va viſiter en dévotion ne ſont pas mieux couronnés. C'étoit pour la douceur, un agneau, une colombe pour la candeur, un aigle pour la déciſion dans les affaires & la vigilance, un écureuil pour l'activité; il étoit Hazeb, & ſervoit le calife avec un amour, une attention, un zèle inimitables; on auroit dit que celui-ci l'aimoit: fiez-vous à ces tigres de princes; il a ordonné ſa mort & a fait conſommer notre ruine & la ſienne en un moment. Ah mon pauvre Yemaleddin! s'écria en cet endroit la vieille, le tyran qui prononça l'arrêt de ta mort, pour un verre d'eau, avoit ſurement bu trente verres de vin de trop.

Le calife, en écoutant cette hiſtoire, commençoit à preſſentir tous ſes torts;

il s'étoit fait quelques leçons dans ſa vie, mais il n'en avoit jamais reçu de perſonne : il voulut ſe paroître excuſable à lui-même.

J'ai oui parler, dit-il, de l'affaire de l'Hazeb Yemaleddin ; il y avoit quelque choſe de plus qu'un verre d'eau.

« Vous voulez parler d'un plat de cataifs ? voilà une belle merveille ! mon fils étoit trop bien nourri chez lui pour avoir fantaiſie de ces ordures, il ne ſavoit pas d'où venoit ce plat : il le donna pour ce que cela valoit, au gardien du quartier. »

« Mais, dit le caliſe, il y eut quelque choſe de beaucoup plus ſérieux ; il leva les yeux ſur la femme qui buvoit le verre d'eau, & la loi condamne.... »

« Ne vas-tu pas plaider ici pour le calife & pour la loi ? Ecoute ! les gens de ton eſpèce, qui ne pratiquent pas celle-ci, ne peuvent pas l'entendre : mon fils n'a point regardé cette femme, le pauvre jeune homme n'a pas plus de malice qu'un agneau ; mais, quand il l'auroit vue, a-t-il les yeux d'un baſilic ? l'auroit-il tuée ? ſavoit-il que ce fut la femme d'autrui ? s'il falloit crever les yeux à tous les hommes qui ont vu, par haſard, une femme dans les

rues de Bagdad, on n'y rencontreroit que des aveugles.

» Mais c'étoit une femme du calife, & celui qui les regarde s'expoſe à la mort. Pourquoi les laiſſe-t-il courir dans la rue, ſi ceux qui peuvent les voir ont toujours un ſabre ſuſpendu ſur la tête ? Qu'il faſſe mettre un écriteau ſur le front de celles à qui il permet de ſe promener, & je promets qu'elles ne trouveront, ni un homme ſur leur chemin, ni un verre d'eau à boire. »

« Mais, dis-moi, toi ! voleur de profeſſion ; car je ne ſaurois douter que tu ne le ſois, puiſque tout le monde le dit, & qu'on te pourſuit comme tel ; ſerois-tu capable d'une cruauté ſemblable à celle que je ſuis en droit de reprocher au commandant des fidelles, au lieutenant de Dieu ſur la terre ? »

» Vous autres, vous attaquez les gens pour avoir leur bien ; vous ne les tuez qu'à votre corps défendant, quand ils réſiſtent : vous leur laiſſez leurs pieds, leurs mains pour ſe tirer d'affaire. Aſſaſſineriez-vous ſans miſéricorde celui qui vous auroit fidellement ſervi ? »

» Mais, vous n'êtes pas des ſouverains ; vous n'êtes que des voleurs, & je vous dirai que je ſuis tentée de croire qu'à nombre égal, il entrera en paradis cent voleurs contre un roi, puiſqu'on ne ſauroit diſconvenir qu'Haraoun-Alraschid ne ſoit le plus parfait d'entre tous les princes de la terre. »

La bonne Lelamaïn s'arrêta, il en étoit temps. Haraoun atterré par la vérité de ce qu'elle venoit de dire, étoit entièrement hors de lui-même.

Je ſens que vous avez raiſon, notre bonne mère, lui dit-il. Le calife s'eſt égaré : il s'eſt laiſſé emporter par ſa paſſion ; tout le monde s'eſt empreſſé à la ſervir. Il n'a pas trouvé dans toute ſa cour un ami, un conſeiller ſage qui ſe fit un devoir de l'arrêter ; je le trouve très-blâmable, mais il eſt encore plus à plaindre.

« Heureuſement, il n'y a pas de mal eſſentiel de fait ; votre fils eſt vivant : on a conſommé en un moment la ruine de tous vos biens ; en un moment on peut la réparer : je vais ſortir, j'ai des intelligences dans le palais ; je mettrai tout en mouvement pour vous ſervir, & je vous

promets que votre fils ſera dès aujourd'hui dans vos bras.

« Mon gendre, répond Lelamaïn, vous nous en faites accroire ici ; le caliſe n'eſt pas un de ces hommes que vous puiſſiez faire courir après vous ſans babouches ; vous n'avez plus cette bague qui a fait tomber en convulſion les coupejarrêts du juge de police ; tâchez de ne pas vous mêler des affaires du grand Haraoun-Alraschid, à qui la terre & la mer ſont ſoumiſes, devant qui les aſtres s'inclinent comme devant le vicaire de notre grand prophête. Le grand viſir Giafar n'oſeroit pas entreprendre ce que vous voulez faire. »

« Reſtez tranquille ici, puiſqu'on vous y laiſſe : changez de vie : demeurez avec nous ; ſoyez honnête homme ; faites des aumônes, Dieu eſt bon, & vous pardonnera le paſſé : ſi vous ſortez, ſi vous vous expoſez, vous nous allez faire mourir de frayeur. Voyez les yeux de ma pauvre Zutulbé, ils vous demandent grâce pour vous-même, & ſongez que ces brimborions d'or, de ſoie & de jaſpe, que vous nous laiſſez, ne vaudroient pas pour nous ce que vous nous enlèveriez en nous aban-

donnant : mon fils eſt innocent, il eſt ſous la protection divine, & quoique je vous aime moins que lui, je tremble moins pour lui que pour vous.

Le calife fut attendri juſqu'aux larmes par le diſcours plein d'ame & de religion de Lelamaïn ; il ſe levoit, comme pour ſortir : Zutulbé & ſa mère le retiennent par ſon manteau. « Au nom de Dieu qui eſt écrit ſur la lame d'or qui repoſoit ſur le front du grand-prêtre des Juifs, lui diſent-elles, ne vous ſéparez point de nous.

Haraoun, encore plus attendri, ſaiſit les mains de Lelamaïn avec un mouvement de tendreſſe & de reſpect. « Oh, ma bonne mère ! lui dit-il, vous m'avez livré un tréſor dans la perſonne de votre aimable fille, vous m'avez fait encore un plus grand bien par les ſages inſtructions que je puis retirer de ce que vous m'avez dit pour la règle de ma conduite à venir. Je vous voue à jamais le plus vif attachement & la plus ſincère reconnoiſſance, vous en recevrez les preuves les plus ſignalées ; mais permettez que je forte, & repoſez-vous ſur moi du ſoin de me conſerver

conſerver ; des affaires indiſpenſables m'appellent.

« Adieu, ma chère Zutulbé, vous me reverrez bientôt ; » en diſant ce mots, il s'échappe, & ſe rend dans ſon palais par des iſſues ſecrètes qui conduiſoient à ſon appartement.

Dès qu'il y eſt arrivé, il ſe revêt de ſes habits de cérémonie, monte ſur ſon trône, & fait aſſembler ſes viſirs, ſes émirs & ſes différens miniſtres ; pendant que chacun prend ſa place, il a le front appuyé ſur ſa main.

« Cruel calife, ſe dit-il à lui-même : tu as précipité dans l'infortune une famille illuſtre, recommandable par ſon rang & par ſes ſervices : tu as été au moment de te baigner dans le ſang d'un des plus fidelles de tes ſujets : tu fais encore languir dans une priſon une princeſſe reſpectable par ſes vertus & par ſes malheurs : tu t'es conduit comme un odieux tyran, & tes courtiſans t'élèvent juſqu'aux nues ! Tu es, dans leur bouche, le grand Haraoun-Alraschid ! »

Pendant que le calife faiſoit ce douloureux retour ſur lui même, tous les perſon-

nages les plus conſidérables de l'état ſe ſont proſternés devant lui, il voit d'un air de mécontentement ce trompeur hommage, & cette cour en l'adorant lui paroit l'avilir.

« Relevez-vous, dit-il, je vous l'ordonne; qu'on aille tirer des priſons le noble Hazen Yemaleddin; qu'on l'amène ici revêtu des plus riches habillemens. J'ai examiné par moi-même l'affaire malheureuſe pour laquelle je l'avois fait traduire devant moi, & j'ai toutes les preuves de ſon innocence: loin de mériter des châtimens, il eſt digne de récompenſe, & je prétends le dédommager aujourd'hui de ce qu'il a ſouffert mal à propos. »

« Vous, viſirs, qui m'écoutez, & ſavez que je ſuis acceſſible à la vérité; m'expliquerez-vous comment, devant mieux connoître que moi le ſujet contre lequel des apparences m'avoient prévenu, il ne s'eſt pas trouvé un ſeul d'entre vous qui ait oſé prendre la défenſe & demander la grâce d'un homme de cet ordre & de ce mérite?

« Oh, caliſe! répondent les viſirs, le reſpect nous fermoit à tous la bouche. »

» Je hais, reprend le calife, le reſpect qui écarte de moi la vérité : ſongez à ne m'en jamais témoigner de ce genre à l'avenir ; » les viſirs baisèrent la terre, en ſigne d'obéiſſance.

Yemaleddin paroit alors au pied du trône, & ſe proſterne ; Haraoun en deſcend pour le revêtir lui-même de la plus riche des peliſſes qui fut dans le garde-meuble du palais.

Que Dieu prolonge vos jours, ſouverain de tous les fidelles, diſoit le jeune Hazen, comme il a attiré vos regards ſur moi.

« Je vous crée, lui dit le calife, prince, au-deſſus de tous les princes de l'Empire, & le chef de tous mes émirs. Allez porter de la conſolation à votre mère : Yemaleddin s'empreſſe d'obéir à un ordre bien agréable pour lui.

Il comptoit s'y rendre à pied, en ſimple particulier ; mais un cheval ſuperbement harnaché l'attendoit à la porte, & les viſirs avoient ordre d'être de la cavalcade & de l'accompagner chez lui : quatre cavaliers avoient pris les devants pour annoncer à Zelamaïn l'arrivée de ſon fils, de crainte

que la ſurpriſe ne lui occaſionnât quelque révolution.

Pendant qu'Yemaleddin ſe rendoit chez lui, Giafar & Mésrour reconduiſoient à ſon appartement la jeune princeſſe de Perſe.

Haraoun l'avoit trop offenſée pour oſer ſe préſenter devant elle. Elle n'étoit ſon épouſe qu'en vertu d'un contrat qu'on pouvoit déchirer. Les deux confidens du calife étoient chargés de la prévenir qu'elle avoit recouvré ſa liberté, & pouvoit reſter dans le palais toute ſa vie, ou ſous le nom de femme, ou comme la fille du ſouverain, & y jouir de tous les honneurs attachés à ces qualités.

La princeſſe de Perſe avoit conſenti à donner ſa main à Haroun. Elle avoit regardé comme un très-grand honneur pour elle d'augmenter le nombre des femmes du commandeur des fidelles; mais ſon cœur étoit demeuré libre. Elle reſſentit une ſatisfaction intérieure de la propoſition qui lui fut faite. « Vous voyez en moi, dit-elle aux confidens du prince, la fille ſoumiſe, reconnoiſſante & reſpectueuſe du commandeur de tous les fidelles. »

Haraoun fut enchanté de la manière

dont ſa propoſition avoit été reçue, & conçut dans le moment le projet de marier ſa fille d'adoption avec le nouveau chef qu'il venoit de donner aux princes & aux émirs de l'empire.

La mère & la ſœur d'Yemaleddin ont couru au-devant de lui. Il ne ſauroit s'arracher de leurs bras. Après ces démonſtrations de tendreſſe mutuelle, auſſi naturelle que bien fondée, il entre dans le pavillon où logent ſa ſœur & ſa mère, & s'aſſied.

« Dans quelle maiſon vous trouvé-je ? leur dit-il : la nôtre avoit été raſée, dépouillée, & je ne reconnois rien ici, quoique je ſois ſur la même place dont on m'enleva il y a un mois. Je vois d'un coup-d'œil plus de richeſſes que nous n'en eûmes jamais.

« Hélas ! mon fils, répond la bonne Lelamaïn, cette richeſſe eſt une preuve de l'excès du malheur dans lequel nous étions tombés.

« Lorſqu'on vous arracha d'ici, on en enleva, on briſa tout ; on nous laiſſa ſans vêtemens, ſans pain, ſans une cruche pour aller chercher de l'eau ; nous étions hors

d'état de travailler, & je me vis réduite à la condition de mandier le pain de votre ſœur & le mien.

« Hier un homme vient chez nous ; il propoſe de donner huit mille ſequins pour épouſer Zutulbé. Il eſt grand & bien fait ; mais ce n'eſt qu'un Arabe du déſert. Je le ſoupçonnois de ne pas valoir grand-choſe, mais nous n'avions pas une once de pain. Il m'a propoſé d'aller moi-même chercher le cadi, pour venir paſſer le contrat.

« Au premier mot que j'ai dit, le cadi a ordonné qu'on me conduiſit à l'hôpital des folles ; puis tout-à-coup changeant d'avis, il m'a fait mille honnêtetés, & a couru après moi juſqu'ici, ſans ſe donner le temps de mettre ſes babouches.

« Il n'avoit point de papier pour dreſſer le contrat ; il a déchiré ſon faragi, a écrit deſſus, nous en a laiſſé le morceau, & il eſt là, avec toute l'écriture deſſus.

« Il a laiſſé ici ſa robe que voilà auſſi toute déchirée, & s'eſt ſauvé ſans regarder derrière lui. Le gendre que j'avois pris s'en eſt allé.

« Un moment après la maiſon a été

remplie d'architectes, de tapiſſiers, de marbriers, de peintres, de doreurs. Nous ne pouvions pas nous tourner.

« Je leur demandai de quelle profeſſion étoit mon gendre. Je n'en ai pas pu tirer un mot.

« Enſuite eſt arrivé le coffre de la dot, des étoffes, des meubles; enfin un ſouper comme pour un monarque. Tout étoit fort beau juſques-là, quand à dix heures, le juge de police eſt venu avec trente flambeaux, & une eſcouade de trois cent hommes, pour enlever le voleur, en nous traitant de receleuſes. Ils nous ont dit des injures affreuſes: ils vouloient enfoncer nos portes.

« Notre homme eſt tout-à-coup tombé du ciel ſur la terraſſe de la maiſon; il eſt entré par la fenêtre; il mangeoit, il buvoit, il plaiſantoit & faiſoit l'amour comme ſi on eût chanté ſes louanges à la porte.

« Tout-à-coup, comme il vouloit ſe coucher, & qu'apparemment il s'ennuyoit du bruit, il m'a donné une bague, ſur laquelle il y avoit certains caractères; j'ai

entr'ouvert la porte, j'ai remis le taliſman au juge. Il leur a pris à tous une frayeur épouvantable, & ils ſe ſont enfuis : nous nous ſommes couchés auſſi tranquilles que s'il n'eut été queſtion de rien.

« Ce matin mon gendre s'eſt levé, nous avons parlé de nos affaires. Il a voulu prendre le parti du calife contre nous. De quoi ſe mêloit un Arabe du déſert, un chef de voleurs, car c'en eſt un ? Je lui en ai dit aſſez, & il a fini par convenir que le calife avoit tort.

« Ce qu'il y a de plus particulier ; c'eſt qu'il m'a dit qu'il ſortoit & alloit intriguer pour faire parler au calife pour nous.

« Voilà un bon protecteur que nous avons là. Cependant tout n'eſt pas mauvais en lui, il m'a laiſſé entrevoir qu'il pourra ſe corriger ; mais je ne m'en trouve pas moins malheureuſe, d'avoir donné ma fille à un voleur, à un malheureux de ſa ſorte. »

Pendant que la mère d'Yemaleddin parloit, ſon fils tomboit d'un étonnement dans un autre ; un voleur faire tant de choſes ſi extraordinaires à découvert & dans Bagdad ! Mander un cadi, qui vient le trouver nuds pieds ! Un contrat dreſſé

ſur le pan d'un faragi déchiré, & le monument entier de cette extravagance eſt reſté dans la maiſon ! Faire meubler en un jour un appartement où pourroit loger le calife lui-même ! Echapper à la recherche & à la pourſuite de trois cent officiers de la juſtice, avec un taliſman !

Il y avoit là, en effet, de quoi confondre la ſageſſe elle-même. Cependant, par les démarches du lieutenant de police contre l'auteur de ces merveilles, il paroiſſoit démontré que l'homme pourſuivi par la juſtice en corps étoit manifeſtement un voleur.

« Ma mère, répond Yemaleddin, tout porte à la fois dans votre récit le caractère de la vérité & de l'invraiſemblance, & me confond ; mais comment avez-vous pu donner votre fille à un voleur ?

« Ah ! la misère, la misère ! diſoit en s'écriant Lelamaïn.

« Ce coquin ! reprit Yemaleddin, abuſoit de votre ſituation ; mais par la faveur du ciel, elle a changé. Je ſuis le chef de la famille, & tant que je vivois ma ſœur n'a pu être mariée ſans mon aveu. J'ai pour moi la loi & le calife, & je jure

par la caaba (1), que ſi votre brigand vient ici, je le traiterai comme il le mérite. En diſant cela, Yemaleddin mettoit la main ſur la poignée de ſon cimeterre. Ses yeux étincelans faiſoient trembler de frayeur la tendre & timide Zutulbé.

« Que de malheurs ! s'écria la mère, & tout cela ne ſeroit pas arrivé ſi le calife eut rendu juſtice un jour plutôt ; nous n'aurions pas eu la diſgrace d'être forcées de tendre la main pour avoir du pain à ce voleur d'*Il Bondocani.*

« Quel nom dites-vous là, ma mère ? reprit Yemaleddin, d'un air inquiet.

« Le nom de mon gendre, répond Lelamaïn ; Il Bondocani, Il Bondocani. L'ai-je aſſez dit ?

« Et c'eſt lui, ma mère, qui a épouſé ma ſœur ? » — « Tiens, ſi ce n'eſt pas aſſez de le dire, lis ſur le contrat : le voilà en toutes lettres. *Convention de mariage entre Zutulbé, fille de la veuve Lelamaïn & Il Bondocani.* »

A cette vue Yemaleddin ſe proſterne pré-

(1) La Caaba, ou la maiſon carrée, citée dans l'Alcoran.

cipitamment la face contre terre. Lelamaïn part d'un éclat de rire.

« Ah! ah, mon brave! tu t'es bien fait ſecouer! mais te voilà à terre tout comme les autres! Tire donc ton ſabre à préſent! Oh! le vaillant nom, que le nom de mon gendre! Je ſuis bien aiſe de le ſavoir. Nous attendons la caravanne de la Mecque; j'irai au-devant d'elle, je dirai tout haut le nom de mon gendre, & je verrai l'Inde, l'Arménie, la Perſe, l'Egypte & la Romélie, fléchir le genou devant lui. Je ne ferai pas grâce d'un chameau.

« Allons, tu as toujours le nez en terre? Lève-toi, mon lion abattu! quitte tes babouches, déchire ta robe, fais mille extravagances. Ton excuſe eſt toute prête; je t'ai dit le nom qui fait tourner toutes les cervelles. Encore me manque-t-il la bague qui travaille bien autrement les entrailles. Lève-toi donc! je te l'ordonne au nom d'Il Bondocani.

« Oui, ma mère, je me léverai, dit Yemaleddin, à ce nom à qui tout ce qui eſt ſur la terre ou porte reſpect, ou doit obéiſſance; je remerciois l'Etre des êtres des bénédictions dont il venoit de combler

notre famille, en donnant à ma sœur pour mari, le prince des princes, le roi des rois, le sage & magnanime Haraoun-Alraschild; puisque votre gendre *Il Bondocani* est le calife lui-même.

« Ah! misérable que je suis, s'écria Lelamaïn! où trouverai-je une caverne pour me cacher? Je lui ai dit à votre sujet & pour notre compte mille horreurs de lui-même. »

Lui avez-vous dit vrai en tout? reprit Yemaleddin, car quoiqu'il soit au-dessus des hommes, il est homme, on peut dire du mal de lui.

« Je n'ai rien inventé, dit Lelamaïn; je n'ai parlé que de nous.» Alors, dit le jeune homme, vous voyez le mal qu'il vous en veut, par celui qui m'a été fait. Cela m'a valu, avec la liberté, le titre de prince des princes, la place de chef des émirs. Voilà comme un grand homme se venge d'une vérité dure, mais utile.»

A peine ce discours étoit achevé, que Mesrour paroît & annonce l'arrivée du calife. La bonne mère vouloit s'aller cacher.

Yemaleddin & Zutulbé la retiennent, chacun par une main. Allons, ma mère,

dit le jeune prince : honorez la vertu par la confiance. Le calife n'eſt pas un homme ordinaire.

Haraoun entre ſeul, reſplendiſſant de toute la pompe que peuvent ajouter la nobleſſe & la richeſſe du vêtement à la dignité. Lelamaïn, Yemaleddin & Zutûlbé ſe proſternent le front contre terre, il les relève l'un après l'autre avec empreſſement, avec bonté, avec tendreſſe.

« Vos craintes ſont un peu calmées à mon ſujet, madame, dit-il à Lelamaïn ; je vous déclare qu'il ne doit point vous en reſter. Vous ſerez toujours à mes yeux la mère de ma Zutulbé, de la ſouveraine de mon cœur, d'Yemaleddin, homme digne de ma confiance, & celle enfin dont les ſages avis m'ont ouvert les yeux ſur des défauts, dont je m'eſtimerois très-heureux de pouvoir me corriger.

« Je me flatte d'obtenir de vous le pardon de tous les chagrins dont la diſgrace de votre fils avoit pu être le ſujet. Son palais va être rebâti convenablement à ſa nouvelle dignité ; &, comme je veux le rapprocher de moi de toutes les façons, je lui donnerai aujourd'hui pour épouſe ce

noble & aimable rejeton des Kaſſera Abocheroan, ſouverains de Perſe, devenue par mes nouveaux arrangemens, au lieu d'une de mes femmes, ma fille d'adoption.

« Pour ma Zutulbé, qui ne dédaigna pas de laiſſer tomber quelques regards de complaiſance, de prendre un tendre intérêt au ſort d'un Arabe du déſert, à la ruine duquel tout ſembloit concourir; comme elle m'a paru prête à s'attacher à ma fortune quelle qu'elle fut; je ne lui offre rien qui ne paroiſſe au-deſſous d'elle, en l'appelant à la jouiſſance de celle du calife Haraoun. »

On ne ſauroit dépeindre la ſatisfaction que le diſcours du calife répandit dans les cœurs de ſa nouvelle famille par un trait plus fort, qu'en diſant que Lelamaïn en perdit l'uſage de la parole.

Le calife avoit fait conduire une litière pour elle & ſa fille; elles y montèrent, & il les ſuivit à cheval entre Yemaleddin & Giafar.

La princeſſe de Perſe fut mariée dès le même jour au nouveau favori. Des fêtes magnifiques, des aumônes répandues en abondance, mirent le peuple dans le cas

de partager la ſatisfaction dont on jouiſſoit dans le palais impérial. Yemaleddin remena ſon épouſe & ſa mère dans le ſien, & la bonne Lelamaïn alloit chaque jour de l'un à l'autre, dans une ſuperbe litiére, féliciter ſes enfans ſur leur bonheur, au lieu de lire l'alcoran à la porte d'une moſquée, en demandant l'aumône à des ſourds. Si un d'eux ſeul l'eut entendu, on n'auroit pas crié à la merveille. Si on n'eut pas crié à la merveille, le calife ne ſeroit point accouru pour voir la plus raviſſante de toutes: c'étoit Zutulbé. Yemaleddin eut été un faux prophête.

Il faut convenir que les aſtres dirigent les événemens, par des fils auſſi déliés qu'imperceptibles aux yeux des foibles mortels.

Scheherazade s'arrêtoit. « Vous avez déjà fini, ma ſœur, lui dit Dinarzade. Je ne puis vous dire le plaiſir que vous m'avez fait en me peignant le calife amoureux, ſautant par la fenêtre, & la ſuite de cette aventure. »

Je ſuis charmée, répond la belle ſultane, que les traits de jeuneſſe de ce ſouverain renommé vous aient procuré quelque plai-

ſir ; mais j'ai à le montrer occupé de ſoins plus ſérieux, dans une aventure où il mit ſon miniſtre favori à des épreuves fort extraordinaires, & je penſe qu'il n'y paroîtra pas moins à ſon avantage.

Dinarzade ſourit à l'eſpoir d'entendre ce nouveau récit. Schahriar, témoigne qu'il l'écoutera avec plaiſir, & Scheherazade commence en ces termes :

---

# LE POUVOIR DU DESTIN,

## OU

# HISTOIRE

*Du voyage de Giafar à Damas, contenant les aventures de Chebib & de ſa famille.*

GIAFAR, grand viſir du calife Haraoun-Alraschid, paroiſſoit poſſéder l'amitié & la confiance de ſon maître. Un jour cette faveur ſembla recevoir un échec, qui dût allarmer toute l'Arabie, à qui la race entière des Barmécides étoit chère, & ſurtout Giafar, prince rempli de mérite, qui en étoit le chef.

On étoit alors dans le mois du Ramadan ; le calife, ſcrupuleux obſervateur du jeûne, mais cherchant à éviter l'ennui qu'il lui occaſionnoit, prit fantaiſie d'aller dans ſes archives, & s'y fit ſuivre par Giafar, & par Mesrour, le chef de ſes eunuques.

Il ordonna au viſir d'ouvrir l'armoire qui contenoit les plus précieux manuſcrits, eſpérant y trouver quelque objet de diſtraction, & ſe fit donner le premier qui tomba ſous la main du Barmécide.

Cet ouvrage étoit le Giaffer, (1) dont la réputation eſt étendue dans toute l'Arabie ; on ne peut l'entendre qu'à l'aide des calculs, mais il contient des pronoſtics aſſurés ſur les événemens à venir.

Haraoun ouvre le livre & en lit les premières pages ; tout-à-coup il éclate de rire ; un moment après, il paroit ému d'un ſentiment contraire, la triſteſſe, & bientôt la douleur ſemblent s'emparer de lui, juſqu'au point de lui arracher quelques

(1) *Le Giaffer*, ouvrage arabe, qui eſt à la bibliothéque du roi de France. Il eſt attribué à un prince de la race des Barmécides, l'un des ayeux du grand-viſir Giafar : il contient des prédictions ; c'eſt le Noſtradamus des Arabes.

larmes. Enfin cette dernière ſenſation ſenſible s'évanouir & faire place à un ſentiment de joie : le viſir obſerve ces divers mouvemens ; il en témoigne ſa ſurpriſe, en veut connoître les motifs, & ſe haſarde à témoigner de la curioſité ; quand tout-à-coup, le calife remet le livre en place, & prenant un air ſérieux & ſévère : il adreſſe à Giafar ce diſcours ſi peu attendu.

« Sortez de ma préſence, allez chercher où vous pourrez, la réponſe à la queſtion que vous venez de me faire ; ne vous préſentez pas devant moi que vous ne ſoyez en état de me la rendre ; votre tête me répond de votre obéiſſance. »

Giafar fut foudroyé de la rigueur de cet ordre ; du ton dont il étoit prononcé. Comment pouvoit-il en un moment avoir perdu les bonnes grâces de ſon maître ? lui qui venoit, le quart d'heure d'auparavant d'en recevoir les marques les plus flatteuſes de bonté : lui, admis à tous les amuſemens comme à tous les conſeils : lui, qui le calife permettoit contre tous uſages de l'Orient, de converſer particulièrement & dans la plus grande familia avec la favorite Zobéide.

Le miniſtre, accablé de douleur & de confuſion, rentra chez lui & s'abandonna à la douleur; croyant ſa fortune renverſée & ſa tête en danger, s'il falloit qu'il vint rapporter la réponſe à une demande dont il n'avoit aucune idée, & expliquer des faits dont il lui étoit impoſſible d'imaginer l'eſpèce.

Envain on lui ſervit à manger quand l'heure de l'abſtinence fut paſſée; envain il eſſaya de dormir pour ſe dérober à ſon inquiétude; ſes agitations, le trouble de ſa phyſionomie, le dérangement dans l'habitude de ſon corps, annonçoient le déſordre de ſon ame: ce déſordre ne put échapper aux regards intéreſſés & pénétrans de Fatmé ſon épouſe. Elle fait ſon poſſible pour lui en arracher le ſecret: liée à lui par les liens du ſang & de l'amitié comme par ceux du mariage, malgré tant de droits ſur ſon cœur & à ſa confiance, elle ne put l'obtenir.

Trois jours s'étoient paſſés dans cette affligeante poſition pour tous deux, quand Hichia Barmekir, père de Giafar, rentra dans la maiſon, revenant de la campagne, où il avoit été paſſer quelques jours. Fatmé

va au-devant de lui, & lui fait part de ſon inquiétude; Hichia entre chez ſon fils, & lui demande la cauſe du chagrin auquel il paroit être abandonné, & enfin les prières paternelles prévalent.

Le viſir n'omet aucune circonſtance de tout ce qui lui eſt arrivé dans les archives, ni aucune des réflexions douloureuſes que lui ſuggère ſon malheur. Le vieillard, auſſi ſavant qu'expérimenté, reçoit d'un air ſerein la confidence : « calmez-vous, mon fils, lui dit-il; ne vous ai-je pas recommandé de vous défier toujours des apparences, & ſurtout de tout ce que le vulgaire ignorant attribue à la fortune? La faveur trahit ſouvent ceux qui croyent en jouir, elle nait auſſi des cauſes qui ſemblent vouloir la détruire : dans votre cas, ou mes lumières ſont fauſſes, ou l'eſpèce de diſgrace dans laquelle vous paroiſſez être tombé eſt un acheminement à votre plus grand bonheur. »

Fatmé entendant parler ainſi celui qui étoit ſon père & ſon oncle tout à la fois, fondoit en larmes de tendreſſe & de joie. « Oh notre reſpectable père! s'écria-t-elle; oh la prudence & la ſageſſe même! indi-

quez-nous les moyens de nous tirer de l'embarras où nous sommes.

Hélas! disoit Giafar, comment mon père peut-il me dire ce que le calife a lu, quand ce prince en garde pour lui le secret? Comment peut-on en deviner la réponse? Je l'ai vu passer successivement de la joie à l'attendrissement, reprendre de nouveau un air satisfait, & il faut que je lui dise les motifs qui lui ont inspiré l'un & l'autre sentiment; cela m'est impossible & doit l'être à tout autre aussi bien qu'à moi.

« Mon fils, répondit Hichia; le calife a lu un chapitre d'un ouvrage renommé dans toute la terre, dont un de nos ancêtres fut l'auteur, c'est le Giaffer. Ce qui a fait rire & pleurer successivement ce prince, ne peut être que l'effet d'une prédiction; il s'agit d'un événement arrangé dans les décrets du ciel, dans l'exécution duquel vous devez nécessairement intervenir, & qui de lui-même fournira la réponse qu'on exige de vous. Vos destinées pour le présent vous appellent ailleurs qu'à Bagdad: il faut vous y abandonner entièrement, & prendre, sans escorte, seul & inconnu, le chemin de Damas: c'est là que vous

verrez merveilles ſur merveilles, & que les faits eux-mêmes révéleront ce ſecret important à votre repos, comme à votre bonheur & à votre fortune.

Giafar avoit la plus grande confiance dans les lumières & dans la ſageſſe de ſon père, il prend congé de lui & de Fatmé, & monte ſur une excellente mule; à l'abri d'un déguiſement qui le rend abſolument méconnoiſſable, il prend dans le plus grand ſecret le chemin de Damas.

Il y avoit alors dans cette superbe ville un homme qui s'appeloit Chebib : il étoit riche, affable, généreux & humain, il exerçoit l'hoſpitalité dans la ville à l'égard de tous les étrangers que le haſard ou leurs affaires y conduiſoient : ſa porte, laquelle on diſtribuoit chaque jour d'abondantes aumônes, étoit la reſſource d néceſſiteux; il ne ſortoit de chez lui q pour aller au ſecours des affligés, & maiſon étoit l'aſile des malheureux; généreuſe protection venoit au ſecours tous les opprimés.

Hors de la ville il avoit un jardin ſup abondant en toutes ſortes de délices grands de Damas en partageoient av

l'uſage, mais en ménageant tous les égards qu'il leur devoit, & ſans les confondre avec le peuple, il trouvoit moyen d'y admettre cette intéreſſante partie de l'humanité à toutes les jouiſſances qui pouvoient lui être abandonnées, de même que le voyageur y rencontroit le plus agréable de tous les hoſpices.

On tâchera de peindre d'un ſeul trait cet homme extraordinaire. C'étoit un parfait muſulman; l'affluence des ſociétés chez lui, la multitude de ſes affaires, ne l'écartoient d'aucun de ſes devoirs: auſſi actif que ménager du temps, il en trouvoit encore pour en donner à l'étude, tout en faiſant ſes cinq prières par jour; pratiquant les jeûnes & rempliſſant les devoirs preſcrits par la religion.

Tel étoit Xakem-Tai-Chebib, dont les éminentes vertus & la généroſité, fleuriſſant à Damas avec l'éclat de la riche tubéreuſe, répandoient leur odeur juſques vers les extrémités les plus éloignées de la terre.

Chebib étoit dans ſon jardin hors de la ville, quand Giafar paſſa près de ſes murs; ce miniſtre, abſorbé dans ſes réflexions,

eſt ſurpris de ſe voir aborder par de jeunes eſclaves, élégamment vêtus.

« Seigneur étranger, lui diſent-ils, le jour s'avance vers le midi; l'heure du dîner approche, la ville eſt encore à quelque diſtance, & votre monture doit être fatiguée: vous même devriez, dans ce moment ci, chercher à vous ſouſtraire aux rayons d'un ſoleil trop ardent; le ſeigneur Chebib notre maître vous a vu venir de loin, & vous engage à venir prendre l'hoſpitalité chez lui, ne fut-ce que pour quelque temps; il regardera comme une faveur du ciel de pouvoir vous être utile en quelque choſe que ce ſoit, & comme une grâce de votre part, la complaiſance de vous rendre à ſes offres.

Une invitation auſſi gracieuſe, faite à un homme auſſi iſolé que Giafar paroit l'être, ſemble à ce miniſtre une première annonce des merveilles qui lui ont été prédites par ſon père: comme il vient d'ailleurs pour ſe livrer aux événemens, il ne doit pas ſe refuſer à une aventure qui ſe préſente à lui ſous une auſſi belle apparence; il entre donc chez Chebib, & ſon étonnement augmente à meſure des

grâces, des attentions auſſi empreſſées que reſpectueuſes, dont eſt accompagné l'accueil que lui fait le maître de la maiſon dans laquelle il ſe trouve.

Une compagnie nombreuſe l'y entoure : elle eſt compoſée de tout ce qu'il y a de plus conſidérable à Damas : on ſert un feſtin ſuperbe, on donne à laver à tout le monde dans des baſſins & avec des aiguières fort belles ; mais celles qu'on emploie au ſervice de Giafar ſont d'or, & la plus magnifique broderie éclate ſur le linge qu'on lui donne pour eſſuyer ſes mains ; enfin, le voilà aſſis à table à la première place, ſur l'invitation de Chebib : toute la compagnie demeure ſurpriſe des égards reſpectueux avec leſquels il traite un étranger dont rien n'annonce à leurs yeux l'importance, & qui paroit avoir été conduit au milieu d'elle par le haſard.

On ſert trois cent ſoixante plats ſur la table, les mets les plus ſucculens & les plus rares s'y trouvent raſſemblés ; jamais on ne vit de repas où plus de recherche fut alliée à autant de magnificence : jamais on n'offrit nulle part un aſſemblage plus étudié, des vins & des liqueurs capables

de flatter le goût le plus délicat ; des parfums exquis embaumoient l'air, une muſique délicieuſe, inceſſamment variée, charmoit les oreilles ; des poéſies des différens genres, récitées entre les différens ſervices, amuſoient l'eſprit en attendant que l'appétit fût réveillé par la nouveauté des mets. Les princes & les grands de la ville de Damas, nourris dans toutes les délicateſſes du luxe, étoient forcés d'admirer l'ordre & le goût qui préſidoient à cette élégante profuſion, ſans pouvoir deviner le motif qui engageoit Chebib à s'y livrer, & quel pouvoit être l'étranger à qui il paroiſſoit en faire les honneurs.

Giafar étoit encore plus éloigné qu'aucun autre d'en ſoupçonner le motif, car il avoit plus d'une raiſon de ſe croire abſolument inconnu ; mais Hichia Barmekir ſon père l'avoit préparé à trouver à Damas merveilles ſur merveilles, & l'accueil qu'on lui faiſoit alors ſur le chemin de cette ville, lui ſembloit être fait pour le familiariſer avec les ſujets de ſurpriſe.

Quand le repas fut fini, Chebib tira ſon nouvel hôte à part, & lui dit : « vous pouvez être fatigué du voyage que vous

avez fait ; ſi ce ſéjour vous convient pour vous y repoſer, penſez que tout y eſt à vous ; s'il vous convient mieux de pourſuivre votre route juſqu'à Damas, vous y trouverez une maiſon dont vous ſerez également le maître, & s'il étoit poſſible que vous y formaſſiez des déſirs que votre hôte ne put ſatisfaire, il ſe mettroit lui-même à la place de tout ce qui pourroit vous y manquer.

Giafar ayant témoigné la curioſité de voir la ville de Damas, abſolument nouvelle pour lui, Chebib débarraſſé de ſes autres convives, prend avec lui le chemin de la ville, le conduit dans ſa maiſon, & l'inſtalle dans ſon propre appartement, où il avoit fait tendre un lit de plus, mais de la dernière magnificence.

L'hoſpitalité qui fait entrer dans des détails auſſi délicats, qui eſt obſervée avec autant de candeur, de franchiſe, de confiance, étoit un vrai ſujet d'admiration pour le prince Barmécide : elle le prévint de toute manière en faveur de ſon noble & généreux hôte ; leur converſation, d'abord générale, lui donna lieu de découvrir en lui un eſprit poli par l'uſage du

monde, cultivé par l'étude, éclairé par l'expérience, un jugement ſain, une très belle ame: il s'étonnoit en même temps, qu'un homme comme lui, dans la fleur de l'âge, poſſeſſeur apparent de beaucoup de richeſſes, vécut iſolé & ſans famille, comme il paroiſſoit l'être; comment un homme ſcrupuleux obſervateur de la loi en tout autre point, pouvoit-il s'être ſouſtrait à celle qui preſcrit le mariage aux gens de ſa ſorte, & prononce une ſorte d'anathême contre ceux qui ſe condamnent volontairement à mourir ſans poſtérité? Il ſe haſarda donc à lui demander, avec beaucoup de circonſpection, s'il n'étoit pas marié.

« Qui vous fait préſumer que je ne le ſois point? lui dit Chebib: » — la manière dont vous m'avez logé, répond le viſir: la ſolitude de votre palais, où, quand la nuit eſt venue, je ne vois depuis bien des jours que vous & moi; d'ailleurs, vos attentions continuelles, ſoit pour les autres, ſoit pour moi, qui doivent naturellement priver votre famille de la portion qui devroit lui en revenir: en un mot, vous avez arrangé les choſes de façon que nous ne ſoyons jamais ſéparés.

« Je ne ſaurois moins faire, répond Chebib, pour me montrer digne de la bienfaiſance du ſort, qui me rend l'hôte d'un homme tel que vous ; il faut bien que je ſois toujours ſous ſa main, pour ſes beſoins quels qu'ils ſoient, & je le logerois dans mon cœur, s'il pouvoit ſe contenter de la place. »

Giafar reconnoit de nouveau la trace des merveilles que ſon père lui a annoncées, en ſe voyant, quoiqu'inconnu, traité d'une manière auſſi diſtinguée ; cependant tout eſt prodigué dans la maiſon où il eſt, pour lui en rendre le ſéjour auſſi commode qu'agréable.

Néanmoins, quoique put faire Chebib pour intéreſſer, amuſer ou diſtraire l'hôte illuſtre qu'il avoit reçu chez lui, il démêloit ſur ſa phyſionomie des traces de chagrin & d'inquiétude, & déſiroit d'en apprendre le ſujet.

Le prince le trouvant digne de toute ſa confiance, ſur cette première ouverture, débuta par lui dire : « noble Chebib, ſavez-vous que vous avez chez vous l'infortuné Giafar, banni de la préſence du com-

mandeur des fidelles, ſon maître, & qui ne peut ſe promettre de rentrer en grâce, que ſous l'obligation de remplir une condition impoſſible, & que la perte de ſa tête eſt inévitable, s'il ne peut ſortir de cet abyme ? »

« Quoique je ne vous aie jamais vu, grand prince ! répond Chebib, je vous connoiſſois parfaitement, quand je vous ai reçu chez moi ; & j'ai ſu à qui je rendois & faiſois rendre les honneurs qui vous ſont dûs, bien que j'en aie ſoigneuſement gardé le ſecret. Je vous attendois à ma campagne quand vous avez paru. »

« Et qui peut, reprit le Barmécide, vous avoir prévenu d'un voyage auſſitôt entrepris que prémédité, & ſuivi trop vivement de ma part pour que la nouvelle en ait pu me précéder ?

« J'avouerai, répondit Chebib, que j'ai été inſtruit par un moyen extraordinaire. J'ai un livre précieux dans ma bibliothéque, & vous devez le connoître, puiſqu'il nous vient d'un de vos illuſtres ayeux, c'eſt le Giaffer. On ne peut l'ouvrir qu'à des temps nommés ; il faut y ſurprendre la vérité à l'ouverture ; dès que je le puis, j'y cherch

de l'inſtruction, pour me précautionner contre les événemens à venir. Le ſecond volume m'étant tombé ſous la main, j'y ai trouvé trois lettres; ſavoir, G, B & V; ce ſont les initiales de votre nom.

« Dans les feuillets ſuivans j'obſerve des nombres qui me renvoyent à ces lettres; je les ſoumets au calcul de la cabale ordinaire, & ils m'apprennent que Giafar, Barmécide & Viſir eſt appelé à Damas par un décret du ſort, qui doit lui faire mettre à fin d'importantes aventures de plus d'un genre, qu'il devoit y arriver ſeul, traveſti, inconnu, & à telle heure.

« Alors, ému par la haute conſidération qui vous eſt due; reconnoiſſant envers le ciel, dont la bonté venoit de me faire découvrir cette merveille, me regardant dès-lors comme un de ſes inſtrumens à votre égard, je me tranſportai dans ma maiſon de campagne, & préparai tout pour la réception qui vous y a été faite. Les grands du royaume ont pu être ſurpris en voyant que je vous faiſois tous les honneurs d'une fête à laquelle ils étoient invités exprès, quoique vous n'y paruſſiez qu'un étranger ordinaire, conduit par le

haſard ; mais ils m'ont vu ſouvent accorder la préſéance chez moi à un ſimple dervi-che ; & comme ils ſavent qu'au-deſſus de tout, j'honore la ſcience, vous avez paſſé & vous paſſez encore dans leur eſprit pour un ſavant qui voyage.

« Je ne me ſuis point ouvert à vous, mon prince, dès les premiers jours ; j'ai attendu que ma conduite attirât votre confiance ; maintenant, comme vous pouvez me connoître, au nom du zèle, de l'amitié, de l'hoſpitalité, au nom du ciel même, qui ne nous a pas réuni ſans deſſein, j'exige que vous vouliez bien m'inſtruire ſur le fond de votre aventure. »

« Oh! Chebib, dit Giafar, quand le décret qui me conduit ici ne m'auroit pas donné l'ordre de m'ouvrir à vous ſans réſerve, ce que vous m'avez laiſſé voir de vertus, ce que vous m'avez témoigné d'amitié, & la force de la ſympathie, vous attireroient toute ma confiance. Ce livre nommé Giaffe eſt la cauſe de mon incroyable diſgrace, & de mon voyage ici. »

Alors le viſir raconte tout ce qui lui eſt arrivé dans les archives avec le calife, l'occaſion du Giaffer, & l'étrange mo-

qu'on lui a laiſſé pour regagner la faveur qui ſemble s'être éloignée de lui ; en même temps, il lui fait part des encouragemens par leſquels Hichia Barmekir ſon père l'avoit ſoutenu, en lui conſeillant de ſe rendre ſur le champ à Damas.

« Mon cher frère, reprit Chebib, comptez ce qui vous eſt arrivé pour rien ; quand il s'agit de l'exécution d'un décret du ciel, le calife lui-même n'eſt qu'un de ſes inſtrumens. Réſignez-vous d'avance à tout ce qui peut vous arriver ici. Nous ne pouvons pas effacer une ſeule ligne de ce qui eſt écrit dans le livre des décrets : l'obéiſſance & le reſpect doivent être tout notre mérite. Je n'appréhende rien de fâcheux pour vous, que les tourmens dont vous pourrez être la cauſe vous-même, ſi, mal à propos, vous vous laiſſez aller à l'inquiétude. D'ailleurs, vous êtes parti ſeul de Bagdad ; vous êtes arrivé chez moi ſans accident ; vous êtes tombé dans les bras de l'amitié, & j'ai pu vous donner quelqu'eſpèce de lumières ſur ce que vous veniez faire à Damas, où la deſtinée vous a conduit par l'organe du ſage prince votre père. Juſqu'ici je ne vois rien de décourageant. »

Giafar, à ce diſcours de Chebib, ſentit évanouir une partie de ſes ombrages & de ſes craintes.

Juſques-là il a pu appréhender d'avoir été la victime de quelque intrigue, qui lui aura par de fauſſes ſuppoſitions, fait perdre l'eſtime, l'amitié, la confiance du calife.

La lecture faite dans les archives, la curioſité qu'il avoit témoignée, l'ordre de l'interprétation des ris & des pleurs dont on ne pouvoit deviner le motif, avoient pu lui paroître une manière bruſque & extraordinaire de lui témoigner un mécontentement dont on ne vouloit pas lui détailler les motifs; mais depuis les éclairciſſemens qu'il vient de recevoir, & après les promeſſes que lui a faites Hichia ſon père; comme dans ces petits développemens tout lui ſemble merveilleux, il a lieu de conjecturer que les autres merveilles promiſes ne tarderont pas à lui être manifeſtées.

En conſéquence de ces réflexions, le viſir rappelle ſon courage, & s'abandonne à tout ce que lui propoſe ſon hôte pour le diſſiper: il ſe laiſſe conduire un jour

aux bains publics, le lendemain à la grande moſquée; un autre jour eſt employé à des promenades à cheval, au-dedans & au-dehors de la ville: une chère exquiſe, tout ce qui peut en augmenter, en diverſifier les agrémens; le plaiſir d'une converſation choiſie; enfin les amuſemens que peut fournir une grande ville, tout abondoit autour de lui, pour lui faire oublier combien le temps pèſe ſur ceux que dévore l'impatience d'un événement heureux, néceſſaire au rétabliſſement de leur fortune.

Malgré l'emploi de ces reſſources, l'ennui gagnoit encore Giafar; Chebib s'en apperçoit, & le viſir lui avoue qu'habitué à parcourir ſouvent Bagdad ſous un déguiſement, il déſire de ſe procurer à Damas la même ſatisfaction: ſon ami ne s'y oppoſe point, & dès le lendemain le viſir ſeul & traveſti, prévenant qu'il ne viendra point dîner à la maiſon, commence ſa courſe tout au travers des rues & des marchés de la ville.

Arrivé près de la moſquée, qu'on appelle Giameh Illamoué (1); il y fait ſes ablutions

(1) *Giameh Illamoué.* Nom de la plus belle moſquée de Damas, & une des trois entre les plus célèbres.

& ſes prières. De-là, après quelques petites tournées, ſe trouvant vis-à-vis d'un traiteur, dont la boutique avoit beaucoup d'apparence, il y entre pour prendre ſon repas.

Parmi cinq à ſix perſonnes que le même déſir avoit conduit dans cet endroit, ſe trouvoit un ſavant, qui au milieu d'une converſation générale, élevant tout-à-coup la voix, dit d'un ton affirmatif: « le grand viſir Giafar doit être néceſſairement à Damas, au moment où je vous parle. »

« Comment ſavez-vous cela? dit un autre perſonnage de la même compagnie. — Je ſuis, répond celui qui avoit avancé la propoſition, lecteur d'Abdelmelec — Ben-Mercuan notre roi: il y a vingt-cinq jours que j'ouvris par ſon ordre le livre du Giaffer en ſa préſence; vous ſavez que ce livre ne s'ouvre que dans deux temps de l'année, dans celui du Ramadan, & dans celui de l'Haraphat. Le dix-ſeptième jour du Ramadan nous trouvâmes par les calculs, que le prince Barmécide devoit ſe rendre ici; on ignore le ſujet qui l'y amène; mais on peut être aſſuré qu'il y eſt, & le roi n'a encore pu ſe faire inſtruire de l'en-

droit dans lequel le visir se tient caché ; cependant on lui a fait préparer un magnifique appartement au palais. Vous devez savoir comme moi, que les événemens prévus par le Giaffer doivent arriver inévitablement. »

Giafar ayant entendu ce discours, & craignant à tout moment d'être reconnu, entra dans la chambre du traiteur pour le payer & sortit. « Vous ne devez rien, lui dit celui-ci à voix basse, pour trois raisons : la première parce que vous êtes prince, & prince de l'ancienne, noble & courageuse tribu des Barmécides ; la seconde parce que vous êtes lieutenant du calife Haraoun-Alraschid ; & la troisième parce que vous êtes hôte de Chebib, de ce Chebib dont l'exemple enseigne la générosité, & sert de modèle d'hospitalité à toute la terre. Quand les tonnerres, ébranlant les nuages, font tomber ici sur nos terrains desséchés par les vents du midi, l'abondance avec la pluie, ils ne font qu'imiter la bienfaisance de Chebib. Si lui & moi, mon prince, sommes instruits de votre présence ici, n'en concevez point d'allarmes ; le genre même de nos connoissances

vous eſt garant de notre diſcrétion. Voici où lui & moi les avons puiſées.

Alors le traiteur tire d'une armoire fermée à clef, un livre, & en fait voir le titre à Giafar. C'étoit le troiſième du Giafer ; voilà où j'ai appris que ce jour-ci même, vous deviez dîner chez moi.

Le viſir, à ce diſcours du traiteur, voit les pronoſtics de ſon père Hichia ſe vérifier de plus en plus, & les merveilles, pour ainſi dire, s'entaſſer ſur les merveilles.

Il lui en falloit une de plus dans ce genre, pour le convaincre qu'il étoit réellement conduit à Damas par un décret dont la force avoit contraint le calife même à ſe priver de la préſence du plus utile de ſes miniſtres, & de la familiarité de l'homme qui lui étoit le plus agréable.

Un des jours ſuivans, comme il faiſoit alors une chaleur très-vive, le prince des Barmécides, dans une de ſes courſes, fut tenté d'entrer dans une boutique où l'on vendoit des rafraîchiſſemens de toutes les eſpèces ; il s'y aſſied, & demande un laxamas (1) à la glace.

(1) *Le laxamas* eſt une liqueur extraite de la

Il n'étoit pas le ſeul que le même déſir eut attiré dans cet endroit. Le limonadier vient le prendre par la main, & l'engage d'un air de miſtère à paſſer dans l'arrière-boutique.

« Mon prince, lui dit-il, quand ils furent ſeuls, vous n'êtes point à votre place; il y a ici une chambre à part préparée pour vous depuis quelque temps. Tout y eſt prêt pour que vous ſoyez ſervi comme peut l'être chez un particulier de mon état, un prince de votre race, le grand viſir de l'empire & le bras droit du commandeur des fidelles. »

Giafar ſe laiſſe conduire : le limonadier le fait aſſeoir ſur un ſopha élevé, qu'environnoient de tous côtés des vaſes de porcelaine remplis des plus belles fleurs.

Trois jeunes gens d'une grande beauté, vétus avec l'élégance la plus recherchée quoique ſimple, ſont auprès du ſopha : « Mes enfans, leur dit le limonadier en leur adreſſant la parole, voilà votre prince & le mien : celui dont l'arrivée ici nous a été prédite par nos anciens prophêtes,

---

ſubſtance des raiſins ſecs. On y mêle des parfums.

dans les livres qu'ils nous ont laiſſés, ſervez-le avec toute l'attention dont vous êtes capables & le reſpect qu'il mérite. »

Sur le champ les jeunes gens dreſſent une petite table de bois de ſandal devant le viſir, & lui préſentent, un genou en terre, le laxamas qu'il a demandé ; un d'eux a rempli de parfums une caſſolette, & les vapeurs odorantes qui s'en échappent viennent ſe mêler à celles des fleurs qui embaumoient déjà l'appartement.

Giafar contemple avec ſatisfaction ces trois jeunes rejetons de ſa propre tribu, s'empreſſant autour de lui, & venant enſuite ſe ranger autour de leur père, comme pour chercher un abri : c'eſt ainſi que trois jeunes boutures, tirées d'une branche du *thamarena* (1), croiſſant à l'abri de la tige principale, ſe couvrent de feuilles & de fleurs, & préparent des ornemens, & un ſurcroit de parure aux jeunes beautés de l'Orient.

(1) *Thamarena*. Joli arbre dont les petites fleurs jaunes forment de charmantes guirlandes, & ont l'odeur la plus ſuave. On réduit en pouſſière les feuilles ſéchées. Les femmes d'Orient la répandent ſur leurs cheveux ; elle eſt odoriférante. On en tire une couleur dont elles ſe teignent les bras & les jambes.

Un retour sur soi-même, & un instant de regret sur sa fortune passée, fait gémir le prince Barmécide. « Hélas ! se dit-il, quand j'étois en faveur, quand je pouvois être le protecteur de toute ma tribu, quelle eut été ma satisfaction en rencontrant cette jolie famille, que je pourrois attirer auprès de moi.

Après cette réflexion, qui avoit un peu trop d'amertume, il donne cinquante pièces d'or à chacun de ces jeunes gens, & veut payer aussi noblement le laxamas qu'il a pris.

« Vous ne devez rien ici, mon prince, dit le limonadier, la maison & ses hôtes sont à vous : nous sommes de votre tribu : vous êtes notre prince, notre étendart, notre lumière, l'ami du grand calife Haroun, & l'hôte du généreux Chebib, en l'honneur de qui tant de lampes brûlent sous le dôme de Coubet-il-Nasser. (1) Voyez ce dôme célèbre ; comptez les lampes qui y ont été attachées depuis que

(1) *Coubet-il-Nasser.* Dôme placé sur le haut de la montagne de Damas. Cette curiosité attira le calife, qui s'y étoit rendu déguisé dans un voyage qu'il avoit fait précédemment dans cette ville.

le grand Haroun-Alraschid lui-même en a donné l'exemple. Tous ceux qui ont joui des faveurs & de l'hoſpitalité chez Chebib, & on compte des ſouverains parmi eux, ſe ſont fait un honneur d'en marquer leur reconnoiſſance par un témoignage apparent & durable.

« Ainſi, tandis que la lune ſe lève pour venir, par le doux éclat de ſes rayons, conſoler la terre de l'abſence de ceux du ſoleil, ſi quelque éclipſe nous prive de ſa lumière, ſi quelque nuage l'obſcurcit, Damas n'a qu'à tourner les yeux vers Coubet-il-Naſſer, les lampes qu'alluma la reconnoiſſance y remplacent les aſtres de la nuit, & font ſans ceſſe briller la généroſité du noble Chebib. »

Giafar éprouvoit une véritable ſatisfaction à entendre auſſi bien louer ſon magnifique & vertueux hôte ; il comprenoit en même temps que l'homme qui en faiſoit un ſemblable éloge devoit, à tous égards, être fort au-deſſus de la profeſſion de limonadier. Le ſavoir & la vertu n'affectent point d'état ; cependant il témoigna quelque curioſité de connoître par quel moyen le maître de la maiſon dans laquelle il ſe

trouvoit, avoit pu être auſſi exactement inſtruit de ſa réſidence à Damas, & de l'heure préciſe à laquelle il devoit venir ſe rafraîchir chez lui.

La réponſe fut, que c'étoit par l'étude du Giaffer, à l'ouverture du quatrième livre. Le limonadier lui montra la note qu'il en avoit extraite d'après ſes calculs.

Le viſir acheva de parcourir la ville, & rentra chez ſon hôte avec un air de ſatisfaction dont celui-ci tira un agréable augure : il s'occupe à faire quitter au prince ſon traveſtiſſement, lui fait ſervir du café, des liqueurs, & tout ce qui pouvoit, en attendant le repas du ſoir, le dédommager des fatigues du jour.

Un ſouper délicat & abondant, dont les parfums & la muſique augmentent les délices, termine toutes ces flatteuſes attentions, & Giafar ayant mangé de meilleur appétit qu'à l'ordinaire, après avoir tendrement embraſſé ſon hôte, va ſe coucher dans la réſolution de recommencer le lendemain ſes promenades de Damas, pour y chercher les traces ſur leſquelles les décrets du ciel doivent le faire marcher.

Il a paſſé une excellente nuit ; à peine

il eſt jour qu'il reprend l'habillement ſous lequel il a coutume de chercher les aventures, & ſe met en chemin après avoir pris congé de ſon hôte juſqu'au ſoir.

Le haſard conduit le viſir ſur les bords du fleuve Abana ; un pauvre pêcheur y jetoit le filet à pluſieurs repriſes, & inutilement : après trois ou quatre tentatives dont Giafar eſt témoin, ce pauvre homme, tout en tordant ſon filet pour en exprimer l'eau, diſoit de manière à être entendu.

« Qu'allons-nous devenir ? j'ai une femme, trois garçons & quatre filles : nous n'avons pas de pain, & le ſort depuis deux jours, écarte tout le poiſſon de mon filet : je m'adreſſe à vous, oh mon Dieu ! au nom de votre grand prophète ; mais je ſuis éloigné de lui. Je vois d'ici le dôme de Coubet-il-Naſſer, toujours brillant de la généroſité de votre ſerviteur Chebib ; je m'encourage à jeter encore le filet à un nom qui eſt en réputation de bonté ſur toute la terre, & qui a trouvé grâce devant vous. »

Après avoir dit ces paroles, le pêcheur étale ſon filet, jette les yeux au ciel &

s'écrie : « au nom des douze lampes les plus brillantes, qui ſoient allumées au nom de Chebib, ſous le dôme de Coubet-il-Naſſer; au nom de Chebib & des douze étoiles compagnes de notre grand prophête, qui ſe ſont arrêtées ſur la maiſon du ſerviteur de Dieu à Damas, pour honorer de leur aſpect ſa bienfaiſance & ſa généroſité, je jette mon filet; oh mon Dieu! que la vertu attachée au nom de celui que vous avez élu pour être un de vos miroirs ſur la terre, vienne au ſecours de l'indigent!

En terminant cette apoſtrophe au ciel, le pêcheur répète encore d'une voix plus forte : « au nom de Chebib! » & jette ſon filet.

On peut juger par l'amitié que Giafar avoit conçu pour Chebib, de l'attention avec laquelle il ſuivit le coup de filet pour en examiner le ſuccès : il fut complet.

Le pêcheur, trompé par la peſanteur, crut d'abord que quelque branchage, caché au fond de l'eau, pouvoit embarraſſer les mailles : mais on apperçoit le poiſſon qui s'agite en dedans; il ne faut point expoſer le filet à ſe rompre.

Le propriétaire de cette petite fortune, pour s'en assurer la possession, attache à un tronc d'arbre à fleur d'eau, la corde qui tient le filet : il quitte ses vêtemens & entre dans le fleuve.

Alors il peut amener à terre toute sa prise, qui jette Giafar dans l'étonnement, par la qualité & la quantité des poissons de toute espèce dont elle est composée.

Il prend plaisir, en félicitant le pêcheur, à lui aider à débarrasser le filet de son abondante charge ; & tout en admirant la merveille opérée au nom de Chebib, il s'adresse à cet homme pour lui demander quel est ce Chebib dont il a reclamé le nom avec tant de bonheur.

« Etes-vous donc absolument étranger sur la terre, lui répond le pêcheur, pour ne pas connoître le généreux Chebib ? Jusqu'aux oiseaux de passage qu'il a nourris de sa main, ont répandu la réputation de sa bienfaisance de climats en climats.

« Il est fils de Chebib, & petit-fils de ce Chebib qui aida au grand Omar à faire la conquête de Damas, & régala ensuite le calife & son armée pendant trois jours.

« Omar, reconnoissant de ses services,

le fit venir à Damas, lui fit bâtir un hôtel ſuperbe, & imprima ſa main victorieuſe ſur un des pilaſtres qui ſoutiennent le couronnement de la porte de ce palais : cette glorieuſe marque ſubſiſte encore, elle eſt un objet de reſpect pour tous les vrais Muſulmans.

« Le calife Haroun étant venu à Damas chez Chebib, l'a honoré d'une ſemblable faveur, en impoſant ſa main ſur le pilaſtre oppoſé.

« Ouvrez les yeux ; jetez-les ſur ces prodiges ; ils ſubſiſtent, & voyez comme le ciel & ſes favoris ont concouru à aſſurer la gloire de ces grands perſonnages. Le calife d'aujourd'hui a été plus loin, il a fait écrire & incruſter dans le marbre ſon nom en lettres d'or, & vous pouvez le lire. »

Louer Chebib, c'étoit flatter Giafar : on achevoit de le convaincre que la prédeſtination, en le conduiſant chez un homme ſi eſtimable, lui ménageoit des événemens heureux pour la ſuite.

Cependant, pour s'aſſurer davantage de la nature de l'influence qui préſidoit alors

à ſa propre fortune, il imagina une nouvelle manière de tenter le ſort.

Pendant que le pêcheur tordoit & faiſoit ſécher ſon filet, il lui adreſſe la parole: « Vous venez de me convaincre, lui dit il, que ce Chebib eſt un homme en crédit au ciel, puiſqu'à ſon nom, vous avez auſſi bien réuſſi. Je ſuis inquiet pour la fortune d'un homme à qui la mienne eſt attachée, & déſirerois que vous vouluſſiez me faire le plaiſir de jeter le filet une fois en ſon nom. »

« Frère, lui répond le pêcheur, il n'eſt pas prudent de laſſer le ciel. Il m'a accordé une pêche abondante : je ne ſais déjà comment faire pour la porter à la maiſon; il faut que j'aille vendre pour acheter du pain, car je n'ai laiſſé chez moi que de l'eau pour les ablutions, & je n'ai point de temps à perdre. Si je jette mon filet en vain, ma famille en ſouffrira; ſi je réuſſis, comment ferai-je pour en emporter plus que ma charge? »

« Vous ne pouvez perdre votre temps, dit Giafar, car je vous en tiendrai compte, & vous ne ſuccomberez point ſous votre fardeau,

fardeau, parce que je vous aiderai à en ſupporter la charge.

« En ce cas, répond le pêcheur, comme je ne riſque rien à vous obliger, je m'en fais un véritable plaiſir; dites-moi, quel eſt ce nom auquel vous voulez que j'eſſaye encore une fois ma fortune? — C'eſt, dit Giafar, *Gim. Be. Ouaou.* » (1)

Le pêcheur prononce le nom & jette le filet, & pour le coup on eſt forcé de le tenir à deux : le vieillard, tout joyeux, entre dans la rivière, & Giafar lui aidant, ils entraînent ſur le ſable la plus magnifique pêche qu'on eut jamais faite dans le fleuve Abana.

Quand le poiſſon fut à terre, le pêcheur en reprenant ſes habits prononçoit tous bas *Gim. Be. Ouaou*, ce nom qu'il venoit d'employer; il ſe le fait encore répéter par le viſir, prend ſon bâton & va tracer des figures & faire des calculs ſur le ſable; on voit qu'à chaque inſtant il s'étonne du produit que lui donne le travail qu'il vient de faire; quand ſon opération eſt achevée il revient au prince.

(1) *Gim. Be. Ouaou.* Manière de prononcer les lettres G, B, V, quand on épèle l'alphabet arabe.

« Il ne nous reſte plus, lui dit-il, pour épuiſer la rivière, qu'à jeter le filet au nom du caliſe Haroun-Alraschid ; puiſque je l'avois jeté à l'eau au nom de Chebib, & que vous m'avez mis dans le cas de tenter le ſort ſur l'étoile du grand prince des Barmécides, viſir des viſirs, & le bras droit du commandeur des fidelles.

« Et comment avez-vous pu me paroître inquiet de la fortune de l'heureux Giafar ? Combien vous ſeriez raſſuré ſi vous aviez la connoiſſance de nos livres !

« Le prince des Barmécides doit à préſent même être à Damas & l'hôte de Chebib, à en juger par l'effet de la conjonction des étoiles de la maiſon de Chebib & de la ſienne ; ſi le ſecours du grand Barmekir, chef de la maiſon de Giafar, aida notre grand prophète à faire la conquête de Bagdad, Omar dût celle de Damas au grand père de Chebib ; ces deux tiges puiſſantes vont peut-être ſe réunir & ſe confondre aujourd'hui, pour aſſurer la durée de l'empire, comme elles ont concouru à ſon accroiſſement : & voilà les événemens qu'acheminent les deſtinées, par des voies qui nous paroiſſoient incompré-

henſibles. Cependant, que l'homme ne s'enorgueilliſſe point, lorſque les ſphères d'enhaut paroiſſent en mouvement pour lui, mais qu'il ſe réjouiſſe d'être leur inſtrument.»

Giafar fut encore plus étonné de rencontrer tant de ſcience & de profondeur dans un homme d'une des dernières claſſes du peuple, qu'il ne l'avoit été chez le traiteur & le limonadier. Ce ſavant-ci n'avoit pour bibliothéque que le firmament, & le ſable étoit ſon porte-feuille.

Il s'agiſſoit de diſpoſer du poiſſon qui avoit été pris; Giafar ſe rappela la bienfaiſance de Chebib à l'égard de tout ce qui étoit animé dans la nature.

« Mon frère, dit-il au pêcheur, vous venez de me faire éprouver ſans le ſavoir plus d'une ſorte de ſatisfaction; perſonne ne reſpecte & n'aime plus que moi le généreux Chebib, & ne peut s'intéreſſer plus que je le fais au ſort du prince des Barmécides; perſonne ne ſe plait plus que moi à honorer le ſavoir & la vertu dans la claſſe des hommes dans laquelle vous êtes né. Je voudrois qu'elle y put briller d'un éclat aſſez vif pour réveiller l'ému-

lation de ceux qui croient que leur état ou leur fortune les diſpenſent de ſe diſtinguer par quelque eſpèce de mérite : je ſuis plus riche que mon vêtement ne l'annonce ; accordez-moi la ſatisfaction de pouvoir répandre de l'aiſance dans votre nombreuſe famille, & recevez ces deux cent pièces d'or : choiſiſſez de ce poiſſon ce qui peut plaire à votre famille, & que le reſte pris au nom de Chebib & de Giafar, relâché au ſeul nom de Chebib, ceſſe d'être muet pour publier les louanges de cet homme généreux, juſques dans la profondeur des flots.

« Je n'en garderai pas un. O mon prince ! s'écrie le vieillard dans un tranſport de joie : je connoiſſois le nom de Giafar, & ſavois quelque choſe au ſujet de ſes hautes deſtinées ; il falloit que ſes vertus me fiſſent connoître ſa perſonne, & je tombe à ſes pieds. — Non, il n'y aura point d'êtres malheureux de mon fait, dans un jour auſſi fortuné pour moi ! Tous ces poiſſons vont être rendus à l'élément auquel je les avois enlevés.

« Allez, leur dit-il, dans une eſpèce de tranſport, prenez du courage & des for-

ces, courez les mers depuis le midi juſqu'au nord; publiez-y que Chebib & Giafar, réunis ſur la terre, y donnent l'exemple de toutes les vertus, qu'ils avancent l'ouvrage commencé par notre grand prophête; que le bruit en aille juſqu'au Leviathan (1) & le faſſe trembler!»

Le viſir quitta le pêcheur, en lui ſouhaitant toutes les proſpérités qui peuvent s'enchaîner à la ſuite de la vertu, & la gloire qui eſt la récompenſe des travaux entrepris pour le bien de l'humanité. Ils ſe ſéparèrent enfin comme auroient fait d'anciens amis.

L'heure de prendre un repas s'avançoit; Giafar venoit de faire un violent exercice; il va chez ſon traiteur affidé : il y dîne, & ne rencontre rien qui puiſſe ſatisfaire ſa curioſité ou ſon goût pour les merveilles, du genre qui pouvoient l'éclairer ſur l'œuvre à laquelle il étoit appelé par les deſtinées.

Il paſſe au milieu d'un marché; à un des angles de la place étoit un café, le plus

(1) *Le leviathan.* Selon les Arabes, il y a comme ſur la terre, des démons dans la mer, & le leviathan en eſt le prince.

conſidérable qui fut à Damas, il s'appeloit *Il Manaclié* : un petit bras de rivière en traverſoit & en embelliſſoit le jardin.

Il s'aſſied ſur un ſopha de marbre dans le jardin même ; ce ſiége étoit adoſſé à un treillage couvert d'un pampre très-feuillé, qui formoit un cabinet couvert.

A peine a-t-il pris ſon café, que trois derviches entrent, ſans s'être concertés, par les trois ouvertures du cabinet, qui n'étoit fermé que du côté contre lequel le ſopha de marbre étoit poſé.

A travers les feuilles & le grillage, Giafar obſerve l'étonnement de ces trois derviches, inconnus les uns aux autres, & dont les pas viennent aboutir dans le même moment au même endroit par trois iſſues oppoſées. Ils ſe ſaluent, s'aſſeyent & gardent quelque temps le ſilence en prenant leur café ; une curioſité égale les preſſe de s'éclaircir ſur la ſingularité de la rencontre : enfin le plus âgé prend la parole.

« Mes frères, ne vous paroit-il pas étonnant que le ſort nous ait raſſemblés ici, comme nous venons de l'être ? n'y ſoupçonneriez-vous pas quelque myſtère ? notre

état qui nous réduit, qui que nous ſoyons, à une parfaite égalité, nous porte à la franchiſe; faiſons-nous part du deſſein qui nous amène. Je vais vous faire mon hiſtoire, pour vous engager à ne me rien cacher de la vôtre.

« Quoique muſulman aujourd'hui par la grâce de Dieu, je ſuis né à la Chine, dans la ville de Kanko, de famille riche, & qui adoroit Hahihu. Par tout ce que mes parens me diſoient, en voulant m'inſtruire, je conclus que nos ancêtres avoient fait un dieu d'un ou de pluſieurs hommes, & je voulois rencontrer celui qui m'avoit fait moi-même & les miens, pour le ſervir. On ajouta bientôt aux embarras de mon eſprit ſur cet important ſujet, celui de vouloir me lier par les nœuds du mariage; & moi, perſuadé dès long-temps que l'homme ne devoit pas s'engager ſans ſe connoître, ſe permettre ou ſe refuſer des jouiſſances ſans en avoir examiné l'objet, je réſolus d'abandonner la maiſon paternelle, & d'aller voyager dans toute la Chine pour y chercher les lumières dont j'avois beſoin.

« Il me devint aiſé de raſſembler en

bijoux & en or ; ce qui m'étoit néceſſaire pour fournir aux dépenſes de ma route : j'allai de province en province, cherchant à connoître le culte qu'on y rendoit à la divinité, & à en examiner les motifs. Les uns adoroient des idoles faites de leurs mains, les autres un veau, ou d'autres objets plus ridicules ; tous vouloient me perſuader que je devois me rendre à leur façon de penſer, tandis que je voyois clairement, que s'agenouiller devant ſon propre ouvrage, étoit un trait d'imbécillité, & qu'il falloit être fou pour croire que le ſyſtême du monde, organiſé comme je le voyois, fut ſorti d'une tête de veau. Enfin j'en rencontrai qui adoroient le ſoleil ; comme cet aſtre ſemble tout vivifier par ſa chaleur, s'il ne me paroiſſoit pas Dieu, il pouvoit paſſer pour en être une aſſez ſupportable image ; mais mon ardeur de voyager m'ayant conduit juſqu'aux endroits où il ceſſe d'avoir de l'influence, je vis qu'il manquoit même quelque choſe à la perfection de cette idée.

« Revenant ſur mes pas, j'entrai dans la ville de Damgad ; je me logeai dans le quartier deſtiné aux étrangers : j'y con-

verſois familièrement avec un homme dont l'humeur & les principes paroiſſoient me convenir, lorſqu'un autre vint l'aborder. « Quoi ! vous voilà dans cette ville, lui dit celui avec qui j'étois ; & où êtes-vous logé ? » — Je ſuis, répondit le nouvel arrivé, chez Tantour-Kous-Kam, l'homme le plus honoré de la Chine pour une vertu qu'on n'y pratique guères, c'eſt l'hoſpitalité, il eſt ſi charitable qu'on dit qu'il fait vivre plus de mille perſonnes par jour ; ne connoiſſant perſonne à Damgad, j'ai été chez Kous-Kam en me réclamant de Chebib de Damas ; & à ce nom, ſi mon hôte avoit pu, il auroit fait pleuvoir ſur moi une roſée de perles. C'eſt chez Chebib de Damas, que Tantour-Kous-Kam a pris des leçons de généroſité & ſur la manière d'exercer l'hoſpitalité.

« Vous avez donc beaucoup connu ce Chebib ? répliquai-je. J'ai été ſon hôte à deux fois différentes, me répondit-il ; qui n'a pas vu exercer ces vertus par Chebib de Damas, n'en a nulle idée : elles lui concilient le reſpect & l'amour de tout ce qui eſt autour de lui, & ſa réputation eſt ſi fort étendue, qu'on dit que les

oiſeaux du ciel, forment partout des concerts à ſa louange. J'ai été moi-même le témoin de l'amour qu'ils lui portent, & de la reconnoiſſance pleine d'égards & d'attention que cet homme extraordinaire porte aux animaux.

« Un jour, pendant que j'étois chez lui, un ibis (1) pouſſoit des cris aigus en volant tout-autour d'un pavillon qui eſt dans ſon jardin, & dans lequel il va volontiers prendre quelques heures de repos pendant les grandes chaleurs.

« Ses eſclaves, ennuyés des cris de l'oiſeau, vouloient le percer d'une flèche; Chebib s'y oppoſe; on ouvre une fenêtre du pavillon; l'ibis s'y introduit & pouſſe de nouveaux cris plus aigus, vis-à-vis d'un grand ſopha ſur lequel Chebib avoit coutume de s'endormir. Il ordonne que le meuble ſoit enlevé avec précaution, en obſervant les mêmes ménagemens pour le tapis; on trouve deſſous un énorme ſerpent, qui s'y étoit introduit par un trou ſouterrain; les eſclaves veulent le tuer; Chebib les arrête, il ordonne à l'animal

(1) *Ibis*, oiſeau commun dans l'Orient.

de ſe retirer dans ſon trou, en eſt obéi, & ſe contente en faiſant murer le trou, de lui interdire le retour dans le pavillon.

« J'écoutois avidement cette hiſtoire, & je pris mon parti ſur-le-champ ; la meilleure conduite, me dis-je, ne peut venir que des meilleurs principes, & la vertu ne peut avoir d'autre baſe que la vérité ; allons la chercher auprès de Chebib.

« Je partis pour Damas, & vins trouver le ſage que j'ambitionnois de connoître.

« A peine entrois-je dans la ville, qu'un eſclave vient m'inviter à honorer la maiſon de ſon patron de ma préſence ; je ſuis conduit chez cet homme que je cherchois ; enfin ces excellentes leçons me firent ſouhaiter de me faire muſulman, & bientôt après j'embraſſai l'état de derviche.

« Je ne paſſe jamais trois ans ſans venir à Damas ; le goût de la retraite fait que je préfère le ſéjour de ſa maiſon de campagne, & il eſt ſatisfait de m'en laiſſer jouir ; nous avons nos momens pour nous retrouver, & je venois le voir aujourd'hui. »

Quand le premier & le plus ancien des trois derviches eut parlé, le ſecond prit la parole. « Vous allez voir, mes frères, que

ce ne ſauroit être ſans une ſorte de deſſein, quel qu'il ſoit, que la deſtinée nous a fait rencontrer ici, puiſque je ſuis admirateur & diſciple de ce même Chebib dont je viens d'entendre parler, & que j'arrive dans le moment à Damas pour lui demander l'hoſpitalité. Je ſuis né dans les Indes, d'une famille puiſſante & comblée de toutes ſortes de proſpérités : mais j'appris de très-bonne heure que cette apparence en impoſe, & qu'il y a autre choſe à chercher que de prétendues jouiſſances, qui cauſent plus d'embarras qu'elles ne donnent de ſatisfaction : je voulus voyager pour m'inſtruire, & je quittai la maiſon paternelle.

« Je paſſai un jour dans les rues de Surate près de la grande pagode : un aveugle y demandoit inutilement l'aumône depuis le matin ; déſeſpéré de n'avoir pas trouvé une ſeule ame compatiſſante, il s'abandonnoit à la douleur. Tout-à-coup, preſſé par le beſoin, fondant en larmes, il s'écrie : « qui que vous ſoyez qui paſſez près de moi, ſi ce n'eſt au nom de Dieu, faites-moi l'aumône au nom de Chebib de Damas.

« Je me ſentis extraordinairement ému à ce nom que je n'avois jamais entendu. Je fus curieux de ſavoir pourquoi l'aveugle ſembloit en faire ſa dernière reſſource.

« Je m'approchai de lui, & après lui avoir mis deux pièces d'or dans la main: frère, lui dis-je, quel eſt cet homme dont vous venez de prononcer le nom?

« C'eſt, me répondit-il, le modèle de tous ceux qui veulent faire du bien à leurs ſemblables: ſa généroſité éclate au-dehors, pour engager à l'imiter tous ceux qui le regardent, & ne pas laiſſer d'excuſe à ceux qui ferment les yeux & les oreilles aux pleurs & aux cris des infortunés; elle ſe renferme au-dedans, pour ſoulager du fardeau de la reconnoiſſance, ceux qu'il obligeoit par des ſacrifices qui pourroient ſembler lui être trop onéreux; & telle eſt ſa bienfaiſance, qu'il ne s'eſt pas approché de lui un ſeul être qui n'en ait reſſenti les effets!

« A ce portrait fait par l'aveugle, je ne pus réſiſter au déſir qui me preſſoit de me rendre à Damas, pour y faire la connoiſſance d'un homme qui m'avoit été annoncé d'une manière auſſi extraordinaire,

« Arrivé dans cette grande ville, il me devint bien aiſé de l'aborder; j'abjurai entre ſes mains le culte extravagant de Brama, Witsnou & Rutren, & je pris l'habit de derviche.

« Je finirai par vous citer un trait qui ſe rapporte à celui du ſerpent dont vous venez de parler.

« Le roi faiſoit nourrir dans une cage de fer, à une des portes de ſon palais, un lion d'une ſtature énorme. Jamais Chebib ne paſſoit devant l'animal ſans lui donner une preuve d'amitié, & du penchant qu'il avoit à rendre heureux tout ce qui reſpire ſur la terre.

« Un jour, par la faute du gardien qui l'avoit maltraité, l'animal terrible s'échappa: il alloit cauſer les plus horribles ravages dans la ville & dans les campagnes, lorſqu'il rencontra Chebib ſur ſon chemin; à la vue de ſon bienfaiteur journalier, l'animal féroce ſe radoucit & ſe laiſſe conduire par lui à ſa cage, comme auroit pu faire l'animal le mieux apprivoiſé. »

Le ſecond derviche termina ainſi le récit de ſes aventures, & engagea le troiſième

à s'ouvrir avec une égale confiance ſur le motif de ſon voyage.

Il le fit ſans s'en faire prier, en admirant qu'ils fuſſent tous trois réunis dans Damas au ſujet du même homme. Celui-ci étoit né Muſulman & s'étoit fait derviche avant de le connoître; mais il avoua qu'il lui devoit beaucoup de lumières ſur la nature & l'étendue des devoirs de l'homme ſur la terre, & que ſi Chebib enſeignoit aux gens riches, par ſon exemple, à faire un uſage noble & raiſonnable de leurs tréſors, il apprenoit à ceux qui ne l'étoient pas, à trouver des reſſources dans leur médiocrité.

« Mes frères, ajouta-t-il, vous m'avez parlé de ſa bienfaiſance envers les animaux: je vous dirai qu'elle s'étend même juſques ſur les plantes; ſe promène-t-il dans ſon jardin, il arroſe celles qui ſont deſſéchées; il relève celles qui ſont abattues, & donne des ſoutiens à celles qui ſeroient forcées de ramper.

« Il n'a jamais ſouffert qu'on captivât l'eau chez lui, pour la forcer de s'élever en l'air: il veut qu'on l'abandonne à ſa

pente ; en un mot c'eſt l'ami de la nature entière. »

Quand le troiſième derviche eut achevé ſon récit, le premier prit la parole : « L'étoile de l'homme, dont nous venons de parler, eſt bien forte ; mais quoiqu'elle nous ait attiré preſqu'invinciblement à lui, je penſe d'après mes connoiſſances, que nous ſommes dominés dans ce moment par une autre conſtellation plus puiſſante encore : nous avons marché au nom de Chebib, & nous ſommes réunis ici à celui de G. B. V., dont je ne connois que les lettres que je vous dis. »

« Mes frères, les livres nous préparent, mais ce ſont les événemens qui nous inſtruiſent : attendons avec patience ceux qui doivent nous éclairer ſur la rencontre ſingulière qui vient de nous réunir aujourd'hui. »

La converſation finit ainſi, & les trois religieux ſe levèrent & ſortirent du jardin & du café.

On peut croire que Giafar ne perdit pas un mot de cet entretien. Il eut été infiniment intéreſſant pour lui, n'eut-il contenu que les éloges de ſon hôte & de ſon ami

Chebib ; mais ſon attention fut bien autrement réveillée, quand il entendit dire au plus ancien des derviches ; que lui & ſes frères lui paroiſſoient raſſemblés à un nom dont l'aſtre dominoit celui de Chebib même, & qu'il ne put douter que ce nom étoit le ſien.

Le prince Barmécide ne ſe laiſſa point aller à un mouvement d'orgueil ; il avoit une trop haute opinion de la vertu, pour être entièrement ſatisfait de la ſienne.

L'aſtre de Chebib devoit être plus brillant dans le ciel que le ſien ; mais celui du lieutenant du calife pouvoit l'emporter ſur la terre, où ce n'eſt pas la vertu qui donne la puiſſance & les couronnes.

Cependant le viſir ſentit redoubler ſon courage, en conſidérant ce qu'il y avoit de merveilleux dans le coup du ſort qui avoit raſſemblé ces trois derviches, pour leur faire tenir une converſation qui avoit tant de rapport à ſa propre ſituation, & il en conclut au moins, qu'il n'étoit point auſſi déchu dans les bonnes grâces du calife, qu'il avoit eu ſujet de le croire : puiſque dans les décrets du ciel, il étoit toujours viſir, comme le déſignoient les trois let-

très G. B. V., dont le derviche avoit parlé.

Il reprit le chemin de la maiſon de ſon hôte, parut ſatisfait des différens objets qu'il avoit vus dans la journée, ſans entrer dans les détails d'une aventure qui euſſent pu offuſquer la modeſtie de Chebib.

Soumis à l'influence de ſon étoile, dont on lui avoit ſi bien déſigné l'activité, le viſir réſolut de continuer à ſe cacher, pour n'en pas contrarier l'effet par une imprudence; & comme les rues de Damas avoient été d'un grand ſecours pour ſon inſtruction, il ne devoit pas renoncer au plaiſir de s'y promener, avec la précaution de ſe traveſtir de manière à être méconnoiſſable.

Un jour qu'il ſe preſſoit pour revenir chez Chebib par des rues détournées, il fit un très-grand circuit; la chaleur étoit exceſſive: il eſtimoit n'être qu'à trois ou quatre cent pas de chez ſon hôte; mais peu habitué à une marche auſſi forcée, l'haleine lui manquant tout-à-coup, il apperçut un ſopha de marbre aſſez commode, ſous une eſpèce de portique; il s'y aſſit pour reſpirer un moment, & tira un

mouchoir de ſa ceinture pour s'eſſuyer le viſage.

Il étoit alors en face d'un palais ſoutenu par vingt-ſix colonnes, d'une architecture fort noble, éclairé par vingt-quatre croiſées : il y avoit à chaque croiſée un petit jardin ſur une terraſſe, dont chacun préſentoit une ſorte de variété.

Pendant que cet agréable ſpectable fixe ſes regards, une des croiſées s'ouvre : il y paroit une jeune perſonne de ſeize ans, d'une beauté ſi raviſſante, que jamais rien de comparable ne s'étoit offert aux yeux du viſir.

« Certes, ſe dit-il à lui-même, il eſt écrit que le ſoleil & la lune s'éclipsèrent trois fois pour Mahomet, qui fut le véritable aſtre de la terre; mais je ſuis maintenant tenté de croire que nos écrivains nous ont trompés. Les flambeaux de ce monde n'ont cédé que deux fois à notre lumineux prophête, le droit de l'éclairer; ils attendoient ſans doute la naiſſance de l'objet raviſſant qui vient de s'offrir à ma vue, pour l'honorer par une troiſième éclipſe de leur part. »

Pendant que Giafar ſe livroit à ce pre-

mier enthouſiaſme, la jeune perſonne arroſoit ſes fleurs, qui ſembloient ſe ranimer à la ſimple approche de l'humidité bienfaiſante qu'elle alloit répandre ſur elles.

Après que cette céleſte beauté eut fini de répandre ſur les fleurs l'eau qui étoit dans la cruche de porcelaine qu'elle avoit à la main, elle ſe retira, ferma la croiſée & diſparut.

Le viſir s'attendoit qu'elle viendroit arroſer les autres petits jardins ; mais ſon attente fut trompée : il reſte la bouche à demi ouverte, les yeux fixés, le col tendu vis-à-vis des croiſées du palais où il a vu l'objet qui le tient dans le charme ; le trouve la nuit dans la même attitude dans laquelle ſe tint pendant trois cent ans Alilcaf (1), après avoir vu le ſuperbe oiſeau du paradis, qui étoit venu lui annoncer la venue de Mahomet.

Peut-être Giafar y auroit-il paſſé la nuit, tant ſa paſſion naiſſante avoit pris ſur lui d'empire, mais il fut tiré de cet état par l'arrivée imprévue de Chebib.

(1) *Alilcaf.* Il y a un chapitre de l'alcoran ſous ce nom, où l'hiſtoire dont il eſt ici mention eſt rapportée tout au long.

Ce généreux hôte ſortoit de l'appartement de ſes femmes, ſéparé de l'hôtel dans lequel il avoit coutume de recevoir les étrangers, par tout l'eſpace occupé par ſes jardins. Il avoit été inquiet de ce que le prince tardoit plus qu'à ſon ordinaire à ſe rendre auprès de lui ; appréhendant quelqu'accident, & déguiſé, pour être plus libre dans ſa recherche, il ſortoit par une porte de derrière, lorſque le premier objet qui ſe préſente à ſes yeux eſt le viſir, abſorbé, & en contemplation vis-à-vis des vingt-quatre croiſées.

« Que faites-vous ici, mon cher ami? lui dit Chebib ; j'appréhendois qu'il ne vous fut ſurvenu quelque aventure fâcheuſe.

« J'ai beaucoup marché dans la journée, reprit Giafar : me trouvant fatigué, & ce ſopha m'ayant paru commode, j'y prenois quelque peu de repos.

« Venez en prendre chez moi, reprit Chebib, vous ſerez plus à votre aiſe. » Le viſir eſſaye de ſe lever ; mais il ſembloit cloué à cette place par quelqu'enchantement, & ſon corps lui parut exceſſivement lourd, quand il voulut le tirer d'un endroit où ſon ame demeuroit attachée.

Il fit cependant un effort pour déguiſer à ſon hôte le déſordre dans lequel il ſe trouvoit, & le ſuivit à ſon palais ; mais ſans qu'il lui fut poſſible de dire un mot, ſans être en état de profiter d'un excellent ſoupé qui lui étoit préparé, ſans pouvoir jouir des agrémens d'une magnifique ſoirée, dont Chebib s'étoit étudié à augmenter pour lui les (1) délices : il s'alla coucher dans un état de trouble, dont ſon généreux ami eut ſujet de s'allarmer.

La nuit fut tumultueuſe : il ne fut pas queſtion d'un ſeul inſtant de ſommeil ou même de repos pour le viſir ; s'il étoit reſté immobile ſur le ſopha de marbre, l'agitation ne lui laiſſoit pas trouver dans ſon lit une ſeule place qui lui fut commode.

(1) On ne peut rien comparer à l'agrément des nuits à Damas. Le ciel, dégagé de toutes vapeurs, y eſt d'une pureté parfaite. Les eaux qui entourent la ville & la parcourent, y répandent une fraîcheur délicieuſe, qui dédommage amplement de la chaleur exceſſive du jour ; il n'y tombe jamais de ſerein. Sous les califes, dans le temps, comme le diſent les poëtes arabes, où *les fleuves rouloient des flots de lait*, tous les jardins & les bords des fleuves de Damas étoient remplis de muſiciens & de muſiciennes ; c'étoit le temps des jouiſſances de toute eſpèce.

Les angoiſſes de la nuit ſe peignirent ſur ſa phyſionomie, & quand Chebib entra le matin dans ſa chambre, il lui trouva le pouls ému, l'œil ardent & le teint altéré : il en conçoit de l'inquiétude, & mande ſur le champ ſon médecin : cet homme étoit très-habile, & ne tarda pas à en donner la preuve.

Il examine le malade ; étudie le jeu de la reſpiration, les yeux : prend le bras, & manie la peau à pluſieurs repriſes : enfin il s'arrête à conſulter les battemens du pouls ; après un quart d'heure d'obſervation, il demande une plume & du papier, rédige ſans dire un ſeul mot ſa conſultation & la remet à Chebib ; celui-ci l'ouvre avec un empreſſement mêlé de crainte, & lit.

« La maladie de votre hôte eſt une violente inflammation, dont le ſiége eſt dans le cœur : elle s'y eſt introduite par les yeux, & ne peut être guérie que par l'objet qui a cauſé ſon mal. Tout autre remède ſeroit inutile. »

Chebib remet le papier à Giafar, qui le lit d'un air étonné. Le généreux Chebib,

profitant de ce moment de ſurpriſe, lui adreſſe la parole.

« Eh quoi! lui dit-il en riant, mon cher hôte, mon ami, mon frère, vous avez un ſecret de cette nature, & je n'en ſuis pas le confident : il faut qu'un médecin me faſſe connoître votre mal! Puiſque les ſecours de ſon art vous ſont inutiles, que tardez-vous à faire uſage des miens? Quel autre que moi s'employeroit avec plus de zèle, à vous procurer l'objet dont la poſſeſſion peut manquer à votre bonheur! Eſt-il à Damas? En quel endroit l'avez-vous vu?

« Rappelez-vous, mon cher Chebib, dit Giafar, l'endroit où vous m'avez trouvé aſſis. Une jeune perſonne comparable par la beauté, la fraîcheur, l'élégance de la taille & les grâces, à ce que nous liſons des Houris, eſt venue arroſer des fleurs dans un petit jardin, ſur une terraſſe en face du ſopha ſur lequel je m'étois arrangé pour prendre quelque repos.

« Jamais je n'ai vu de ſi beaux yeux! malgré la douceur inexprimable qui en tempéroit l'éclat, le feu de ſes regards transformoit en Iris l'eau qui s'échappoit de

de l'arroſoir pour imbiber la tige des plantes ; elle ſourioit à ſon ouvrage, comme fait l'aurore au lever du ſoleil dans les plus beaux jours ; ſes bras d'une rondeur, d'une ſoupleſſe, d'une forme charmante, étoient légèrement colorés de tamarena, dont la pouſſière répandue ſur ſes beaux cheveux envoyoit juſqu'à moi un délicieux parfum, tandis que ſa charmante phyſionomie, relevée par tout ce que l'art pouvoit ajouter de plus piquant à ſes traits, ſembloit exiger, avec mon hommage, celui de la nature animée, qui ſembloit jouir de la vue de tant de perfections ! »

« Oh, mon cher ami ! repartit Chebib, qu'il eſt heureux pour moi de pouvoir contribuer à votre ſatisfaction, & vous rendre le repos & la ſanté que pourroit vous enlever une paſſion décidément malheureuſe ! Je connois l'objet pour lequel vous êtes enflammé, & vous pouvez aſpirer à ſa poſſeſſion.

« Les beautés de l'ame ſont chez elle compagnes de celles du corps : elle eſt l'innocence même ; cependant l'époux auquel elle vient d'être liée, s'eſt vu dans la néceſſité, par un manquement accidentel

à la loi, dont lui-même s'eſt rendu coupable, de s'impoſer la dure obligation de la répudier, ce qu'il a fait aujourd'hui même; ainſi je vous promets de la faire paſſer dans vos bras.

« En vous livrant à votre paſſion, ne vous faites aucun ſcrupule ſur ce qu'il en doit coûter à ceux qui vont contribuer à votre ſatisfaction; ſoyez heureux, mon cher viſir, & vous êtes sûr que vous en allez faire beaucoup plus que vous ne penſez. »

Giafar fut en même temps bien ſurpris & bien ſoulagé par l'engagement que prenoit ſon hôte avec lui : « Il faut, dit-il à Chebib, convenir avec moi que mon père ne m'a point trompé, en m'annonçant que Damas m'offriroit merveille ſur merveille.

« Il paroît à mes yeux un prodige de beauté, & l'amour en opère un autre en ma faveur, en me faiſant parvenir à la poſſeſſion de ce raviſſant objet par le ſecours de la plus tendre amitié. »

Chebib, à l'inſtant même, ſort de l'appartement où il étoit avec Giafar : il traverſe ſes jardins, & ſe rend au petit palais

ſoutenu par les vingt-quatre colonnes, vis-à-vis deſquelles le prince des Barmécides étoit tombé en extaſe à l'apparition de Negemet-il-ſoupeh, la plus jeune & la dernière des femmes qu'avoit épouſé l'hôte du grand viſir, & la plus tendrement aimée de lui.

Cet époux généreux, par une converſation d'un moment, s'eſt bientôt aſſuré que c'eſt Negemet elle-même qui arroſoit ſon jardin, tandis que Giafar étoit ſur le ſopha.

Il s'agit de la diſpoſer à contracter de nouveaux nœuds, bien plus avantageux, & pour ſa famille & pour elle-même; mais il en faut rompre d'autres qui ne ſont point ſans agrémens pour elle, & dont ſurtout elle n'a jamais reſſenti le poids: heureuſement il croit pouvoir s'applaudir alors de n'avoir à combattre d'autre paſſion que la ſienne propre: cependant il ſent que la propoſition qu'il doit faire ne peut être préſentée qu'avec les plus grands ménagemens.

Ce n'eſt point à lui qu'il convient de préſenter à une jeune perſonne des idées, qui lui faſſent enviſager une poſition beaucoup plus heureuſe que celle dans laquelle

elle ſe trouve; un père & une mère ambitieux la détermineront ſans la bleſſer. Il ſe contente de lui adreſſer affectueuſement ces paroles :

« Je vous aime tendrement, ma chère Negemet, & je me ſens capable de tout faire pour aſſurer votre bonheur : peut-être vais-je vous cauſer un moment de chagrin, dans cet inſtant même où je n'ai en vue que votre plus grande ſatisfaction : pour prix de ces diſpoſitions, dont je ſerois prêt à faire preuve en expoſant, s'il le falloit, pour vous ma vie, cédez avec complaiſance au déſir que j'ai que vous vous retiriez pendant une ſemaine auprès des reſpectables auteurs de vos jours; attribuez à un vœu inconſidéré le violent effort que je me fais pour me faire ſéparer de vous pendant cet intervalle; &, en me rendant juſtice, penſez que je ne ſerai occupé que de votre bonheur. »

Negemet-il-ſoupeh, élevée dans la ſoumiſſion au ſein de ſa famille, n'a pas encore fait le moindre uſage de ſa volonté; elle conſidère l'ordre de retourner pour quelques jours chez ſes parens comme une grâce qu'elle n'auroit oſé demander,

& au lieu de ſe formaliſer de cette propoſition, ſon innocence la porte à en remercier Chebib.

Cependant, celui-ci a fait prier Sheffandar-Hazan de ſe rendre chez lui pour affaire importante; l'émir arrive chez ſon beau-fils, & les propoſitions entr'eux ſe font en termes plus découverts.

« Votre fille, mon cher Sheffandar, eſt une perle à mes yeux; mais je trouve un moyen d'aſſurer à jamais ſa fortune & la vôtre, au milieu des révolutions auxquelles les choſes humaines ſont ſujettes : j'étois enchanté d'être votre gendre; mais un homme, à tous égards préférable à moi, a oui parler très-avantageuſement de l'aimable Negemet & l'adore. Mon amitié en doit le ſacrifice à vous, à votre famille & à lui: emmenez-la chez vous; faites-lui déſirer ſon bonheur : je trouverai le mien même dans la grandeur de mon ſacrifice, & ſerai trop heureux dès que j'aurai pu en faire d'autres à ce prix.

« Comme il faut que rien ne la bleſſe dans l'abandon que je fais du bonheur de la poſſéder, ne précipitez rien : choiſiſſez votre temps & prenez vos meſures,

« Quand vous l'aurez amenée à notre but, vous me ferez avertir, & je la répudierai devant le cadi, de manière qu'il n'y ait rien de déſobligeant pour elle ni pour vous; mais que notre ſecret reſte juſqu'à ce moment concentré entre vous & votre épouſe. Je n'ai pas beſoin de vous en exagérer les conſéquences; une ſeule ſuffit pour vous déterminer: celui qui épouſera votre fille ne ſait point que je ſuis marié à Negemet, quoiqu'il ſache qu'elle eſt mariée; & j'ai des raiſons pour ne pas paſſer auprès de lui que pour un négociateur, qui, ſans aucune ſorte d'intérêt relatif à ſoi-même, veut lui rendre un ſervice eſſentiel. »

Sheffandar ramena chez lui ſa fille, déterminé à ne rien négliger pour entrer dans les vues de Chebib, dont il entrevoyoit les avantages, & l'hôte de Giafar s'empreſſe de le rejoindre.

« Mon prince, lui dit-il, en l'abordant, ſi le trop de fréquence de votre pouls n'a pas trompé le médecin, vous devez être à préſent dans une parfaite convaleſcence: & vous pouvez vous promettre de poſſéder ſous peu de jours celle dont dépend votre parfait rétabliſſement. Le mari ne déſire

que de voir jouir du ſort le plus heureux le jeune objet que la fatalité du ſort le force à répudier : les parens de la jeune perſonne & elle-même ſe garderont bien d'y apporter obſtacle ; une ſeule choſe s'oppoſe à ce que votre bonheur ſoit très-prochain. Vous ne pouvez pas vous marier inconnu, & conduit ici par le deſtin, ce n'eſt pas à vous, mais à lui, à vous y faire reconnoître. »

Quelqu'amoureux que fût Giafar, il ſentit qu'il devoit céder à la néceſſité d'attendre ; en même temps pénétré de la grandeur du ſervice que ſon ami venoit de lui rendre, il lui exprima dans les termes les plus forts qu'il put trouver, combien il étoit ſenſible à la chaleur, à l'activité ſurprenante de ſon zèle.

« Je ne prendrai de meſures, lui dit-il, que celles que me dictera votre ſageſſe, il me ſuffit pour être tranquille de me nourrir des eſpérances que vous me donnez, en attendant que vos ſoins généreux & le changement des circonſtances puiſſent en favoriſer l'accompliſſement. »

Giafar étoit au comble de ſa joie ; il avoit beſoin de ſolitude pour pouvoir rêver

à ſon aiſe à l'objet dont il étoit épris; il va la chercher dans les rues de Damas, & la trouve partout, même au milieu des foules qu'il traverſe; mais attentif à tout, comme il approchoit de la grande moſquée, il entend deux aveugles qui ſe reconnoiſſent à la voix, & ſe ſaluent.

« Ah! c'eſt vous, Benphiros, dit le plus âgé au plus jeune, j'aurois bien des choſes à vous communiquer. Vous ſavez que ma femme eſt barbareſque, qu'elle a connoiſſance de tous les livres de ſcience occulte, qui ſont dans le Dom-Daniel (1) à Tunis. Elle fait tous les jours des travaux ſans que nous en ſoyons plus riches, mais elle découvre bien des choſes ſecrètes; elle m'a aſſuré que Giafar, le grand prince des Barmécides, étoit ici à Damas depuis quelques lunes; c'eſt un pronoſtic tiré du Giaffer, qui l'a contraint à y venir. Le calife veut avoir un éclairciſſement ſur un fait, & ſon grand viſir en eſt à la pourſuite: mais nous ne ſommes pas bien ici pour nous entretenir de ces myſtères.

(1) Dom-Daniel. Eſpèce de muſée de Tunis, dont la bibliothéque paſſoit pour contenir les manuſcrits ſur la ſcience occulte.

« Au contraire, dit le plus jeune aveugle, ce n'eſt point à préſent l'heure de la prière, & perſonne ne vient ici actuellement. »

En diſant cela, il étendoit le bras & cherchoit tout autour de lui avec ſon bâton, dont Giafar évitoit la rencontre.

Quand il crut s'être bien aſſuré qu'il n'y avoit point d'oreilles étrangères aux écoutes : « aſſeyons-nous ſur le banc, dit-il à ſon camarade, & reprenons notre converſation.

« Votre femme vous a dit que le grand viſir Giafar étoit à Damas : moi je vous apprends qu'il ne ſe paſſera pas deux jours ſans qu'il ſoit reconnu, quoiqu'il ſe tienne bien caché.

« Et qui vous a dit cela ? dit le vieil aveugle. — C'eſt mon père, répondit l'autre, qui eſt né en Egypte ; il n'a pas lu des livres, il eſt lui-même en état d'en faire, étant en commerce avec les génies. L'hiſtoire que j'ai à vous faire eſt bien longue & bien compliquée ; ayez la patience de m'entendre.

« Un de ces génies de la terre qui en gardent les tréſors, & que mon père voit

preſque tous les jours, Markaff, étoit devenu amoureux de la fille du Sultan d'Herak, & ſe propoſoit de ſe montrer à elle pendant la nuit, pour eſſayer de lui plaire & de l'épouſer : il s'enfonce dans ſa demeure ordinaire, pour ſe préparer à s'offrir d'une manière plus brillante aux yeux de l'objet qu'il veut charmer. Comme il en reſſortoit, enveloppé par une lourde vapeur, & porté par un tourbillon de vent ſouterrain, un nuage qui ſe rabat de la moyenne région de l'air ſur la terre, l'arrête au paſſage : c'étoit le char qui portoit Tantoura, reine des génies.

« Malgré l'extraordinaire parure de ſon ſujet, elle le reconnoit : Où vas-tu, dit-elle, chargé de toute cette magnificence? qui veux-tu éblouir?

« Grande reine, répond Markaff, en s'humiliant juſqu'à terre, je ſuis amoureux du plus bel objet qui ſoit entre les filles des hommes, & vais tenter ma fortune.

« Elle ſera telle que tu la mérites, répond Tantoura ; peux-tu t'y connoître, demi aveugle que tu es ? Ce ſera quelque beauté taillée ſur un modèle approchant des vôtres.

« Ma reine, de jour, le ſoleil m'éblouit, mais la nuit & aux flambeaux, je vois auſſi clair qu'un autre, & peut-être mieux. Je puis vous aſſurer que la fille du Sultan d'Herak, dont je ſuis paſſionnément épris, eſt la plus belle princeſſe qui ſoit ſur la terre. Voilà un grand éloge, reprit Tantoura, & où prendrois-tu des expreſſions pour louer, ſi tu avois vu le jeune mortel que je viens de viſiter à Damas, & pour la dixième fois depuis un mois, ſans que je me ſois fait encore appercevoir de lui? tu crierois au prodige. Je le quitte & je brûle d'y retourner; viens avec moi: confie ton corps épais aux vapeurs légères qui me ſoutiennent: elles ont du reſſort & te ſupporteront. Je veux te faire convenir que ton choix ne ſauroit être comparable au mien. » Tantoura veut, elle eſt reine, Markaff ne peut que lui obéir.

Le char de Tantoura s'élève & s'envole. Elle plane un inſtant ſur Damas, & va s'arrêter ſur une des dépendances du palais de Chebib. C'eſt ſon fils unique qui fixe les vœux de la reine des génies; en le voyant, Markaff eſt obligé de convenir qu'il n'eſt pas un plus bel objet ſur la terre:

mais il ſoutient que la princeſſe d'Herak eſt auſſi belle.

On s'entête, il faut en venir à la comparaiſon : & ſi aucun des deux ne veut céder, on appellera un tiers pour juge ; bientôt un nuage emporte le fils de Chebib, Tantoura & Markaff, & ils arrivent dans l'appartement de la princeſſe d'Herak.

Il n'étoit encore que minuit, mais tous les officiers du palais étoient endormis : Tantoura par un enchantement redouble leur ſommeil, & penſe que perſonne ne réſiſtera à l'effet du charme ; mais la belle Zizialé, inſtruite par ſa nourrice de tous les ſecrets des mages de Perſe, expoſée par ſa ſcience aux inconvéniens de la ſcience, ne repoſe jamais ſans avoir ſon livret de puiſſance ſous ſon oreiller ; elle ne dort que d'un œil. Et ſi ſon bras droit eſt étendu négligeamment hors du lit, ſa petite baguette retenue par un ruban eſt attachée à ſa main gauche.

Quand Markaff l'a vue précédemment ſans croire qu'il en fut apperçu, elle l'a parfaitement diſtingué : & quand il imaginoit pouvoir obtenir des droits ſur elle,

elle avoit déjà prémédité de le ranger au nombre de ſes eſclaves.

Lorſqu'elle le vit entrer avec Tantoura, elle affecta de dormir du plus profond ſommeil, tout en ſe tenant préparée à ce qui alloit arriver.

On met le jeune Chebib à côté d'elle, elle le prend d'abord pour une créature céleſte; bientôt la converſation de Tantoura & de Markaff lui apprend que le beau jeune homme qui partage alors ſon lit, n'y eſt apporté que comme un objet de comparaiſon; elle-même elle devient victime d'un charme contre lequel les précautions qu'elle a priſes ne peuvent rien; c'eſt celui de l'amour.

Cependant Tantoura & Markaff s'échauffent à diſputer ſur la prééminence de l'objet de leur choix, & ne peuvent convenir de rien, ni ſe céder l'un à l'autre. Enfin Tantoura ſe décide à appeler un tiers pour décider entr'eux: elle frappe du pied, & le génie Karkaſs ſe préſente.

C'étoit, à l'apparence, une eſpèce d'animal, de moins de trois pieds de haut: il tenoit de l'homme, car il avoit la moitié d'un viſage, l'autre étoit entièrement effa-

cée ; une barbe traînant à terre descendoit de ce profil sillonné de rides. Son menton appuyoit sur le genou : par derrière, son corps entier représentoit une bosse allongée, supportée par un pied de bouc qui alloit & venoit assez lestement à l'aide de deux béquilles, l'autre pied étoit retroussé par dessus l'épaule. Je puis vous peindre ce génie : mon père me l'a fait voir, il est aussi rusé que laid, & il fournit au besoin des expédiens aux autres génies.

Quand Karkass eut paru, Tantoura lui porta la parole. « Vieux monstre, lui dit-elle, nous sommes en dispute ici, Markaff & moi ; nous y avons chacun notre idôle, & les voilà réunies l'une auprès de l'autre, sur le chapitre de la beauté, personne ne doit être aussi désintéressé que toi ; car tu n'y as aucune espèce de prétention, regarde ces deux objets qui sont sur ce lit ; & sans faire aucune attention au sexe, décide lequel des deux l'emporte sur l'autre par la beauté. »

Karkass s'avance vers le lit à cloche-pied, il déploie son squelette hideux & décharné, enseveli sous sa barbe ; & sa demi-tête se trouve élevée à la hauteur de six pieds.

En ſe recourbant, il approche à pluſieurs repriſes ſon œil chaſſieux, des deux charmans viſages, & quand il ſe croit en état de prononcer, il revient au milieu de l'appartement ſe remettre dans ſa première attitude, & prend la parole.

« Grande reine! & vous Markaff! vos diſputes ſont vaines, chacun des deux êtres que je viens de contempler réunit, ſelon ſon ſexe, des beautés qui les rendent abſolument incomparables, ils ſont faits l'un pour l'autre; & comme ſans doute j'y ai regardé de plus près que vous, j'ai vu la marque de l'étoile qui doit infailliblement les unir.

« J'ignore quelles pouvoient être vos vues; mais je ſais qu'on ne gagneroit rien à contrarier leur deſtinée; car, comme dit le proverbe du peuple : *où le ſort a décidé, la ſorcellerie ne peut rien;* faites les choſes de bonne grâce : renoncez à vos prétentions quelles qu'elles ſoient, prévenez le deſtin à qui vous ne pouvez pas donner un démenti, en uniſſant ſur le champ ces deux objets de votre affection. »

Tantoura s'approche alternativement du jeune Chebib & de Zizialé; elle a reconnu

le ſigne infaillible, remarqué par Karkaſs, & prend ſur le champ ſon parti.

Elle avoit au doigt deux bagues ſuperbes, elle met la plus belle des deux au doigt du jeune Chebib, & l'autre à celui de la princeſſe d'Herak, prend la main droite de l'un & celle de l'autre, les unit & donne un baiſer à chacun d'eux.

Markaff & Karkaſs euſſent bien voulu en faire autant, mais le reſpect pour leur reine les contenoit.

Les jeunes époux ſont preſque auſſitôt ſéparés qu'unis : car Tantoura, ayant congédié les génies, enlève ſon charmant protégé & le reporte à Damas.

En paroiſſant dormir d'un profond ſommeil, la belle Zizialé n'avoit rien perdu de tout ce qui s'étoit dit, & avoit habilement profité de ce qui s'étoit paſſé.

Elle ſe voit deſtinée au plus aimable des hommes qui ſoient ſur la terre : elle a déjà ſu s'aſſurer qu'elle ne lui eſt rien moins qu'indifférente : elle ne connoit ni ſon nom ni ſon état ; mais elle a les moyens d'apprendre l'un & l'autre ; ſon ame ſe remplit de toutes les douceurs qui aſſaiſonnent l'amour naiſſant, & à peine

Tantoura ſe fut retirée, que la princeſſe s'endormit dans les bras de ces agréables fantômes que l'eſpérance a coutume d'enfanter.

Son réveil ne fut pas ſi gracieux. Il étoit arrivé à Herak un ambaſſadeur du Sultan du Curdiſtan; il venoit demander la princeſſe en mariage pour l'héritier de cette couronne. Tous les avantages poſſibles faiſoient déſirer cette union au Sultan d'Herak, & il ne s'attendoit pas que ſa fille y pût apporter la moindre réſiſtance; ſa ſurpriſe fut extraordinaire, quand elle lui répondit qu'elle ne pouvoit diſpoſer ni de ſa main ni de ſon cœur, & qu'elle ſe réſoudroit plutôt à la mort, qu'à épouſer le prince du Curdiſtan.

Le Sultan, à cette déclaration extraordinaire, ne pouvant ſoupçonner ſa fille d'en ignorer la valeur, alloit ſe livrer à un mouvement de colère; mais il ſent qu'il fera mieux de ſe modérer.

« Princeſſe, lui dit-il, vous ne prétendez pas ſans doute, que ma fille & mon héritière ſoit la maîtreſſe abſolue de diſpoſer d'elle-même; on va faire vos équipages,

& vous partirez avec l'ambaſſadeur qui viendra vous chercher. »

Zizialé fut conſternée de cette réponſe : peu de temps après, ſa mère entra dans ſon appartement & la trouva fondant en larmes. « Quoi ! ma fille, lui dit-elle, vous voulez que nous refuſions un prince jeune & beau, qui vous apporte une couronne à joindre à celle que vous hériterez un jour ? pourquoi lui refuſez-vous votre main ? quel eſt ce capice ? »

Si Zizialé eut ſu le nom de ſon amant, elle en étoit ſi fort épriſe, qu'elle eut répondu naïvement : c'eſt que j'aime le jeune Chebib, mais tout en s'obſtinant à refuſer, elle fut obligée de ſe taire ſur le motif de ſon refus.

« Que vous le vouliez ou ne le vouliez pas, ajouta la mère, comme c'eſt une affaire décidée, & que vous devez partir dans trois jours, cachez à l'ambaſſadeur de votre époux les diſpoſitions déſobligeantes dans leſquelles vous êtes. Je vous trouve inconcevable, vous qui ne nous donnâtes jamais que des ſujets de ſatisfaction. »

Après le départ de ſa mère, Zizialé reſta

bien chagrine; il falloit qu'elle désobligeât des parens qu'elle aimoit avec la dernière tendresse : le sort & l'amour lui en faisoient la loi. Elle n'étoit pas même en état de faire une confidence entière de ses motifs; les apprêts de son départ & sa proximité ne l'inquiétoient qu'autant qu'ils la forceroient à se servir de moyens surnaturels pour se séparer d'une famille qu'elle alloit plonger dans le chagrin : & où iroit-elle pour se réunir à celui qu'elle aimoit?

Comme elle étoit absorbée dans ces tristes idées, un importun se présente à elle; c'étoit Markaff, qui n'avoit pas aussi exactement renoncé à ses prétentions sur elle, que Tantoura l'avoit fait à l'égard de Chebib.

En tout autre temps cette apparition lui eut été désagréable. « Que voulez-vous, lui dit-elle? & qui êtes-vous? — Je suis, lui répond Markaff, un génie qui ai contribué à votre union cette nuit, avec un charmant jeune homme, dont vous avez la bague; je ne sais ce qui se passe autour de vous, je vous aime & je viens à votre secours. »

« Qui m'aime me ſert, répond Zizialé; entrez dans ce cercle: » elle en traçoit un; Markaff, éperdu d'amour y entre: la jeune magicienne, plus ſavante qu'il ne la ſuppoſoit, ſe l'aſſujettit ſi bien, qu'il eſt maintenant le plus dévoué de ſes eſclaves.

Quand Markaff eſt de toute manière au point de ne pouvoir rien refuſer: « vous ſavez qui eſt mon amant, lui dit la princeſſe, portez-moi ſur le champ à l'entrée de la ville qu'il habite. » Le lourd Markaff devient un aigle pour obéir à celle qu'il aime, elle en feroit un papillon.

Il la poſe, aux approches de la nuit, dans un de ces jardins qui ſont à l'entrée des fauxbourgs de Damas; elle conſerve ſes traits, mais elle a déguiſé ſon ſexe & bruni la couleur de ſa peau; ayant un arc & quelques flêches ſur le dos, elle ſe préſente à la porte d'une maiſon comme un jeune arabe du déſert, qui vient demander l'hoſpitalité en attendant qu'on ouvre les portes de la ville.

On l'accueille avec bonté, & on lui indique un endroit où elle peut repoſer pendant la nuit, après lui avoir offert les raffraîchiſſemens qui peuvent ſe trouver

chez des gens plus honnêtes que riches; il n'y a pour tout habitant dans ce petit hoſpice, qu'un homme & une femme, leur fille âgée de quatorze ans, extrêmement jolie, & qu'on a cachée avec ſoin aux yeux du nouvel hôte.

Zizialé paſſe une nuit tranquille, l'inquiétude l'avoit empêché de dormir pendant les nuits précédentes; elle ſe ſeroit réveillée tard, mais on fait un grand bruit à la porte de l'endroit où elle étoit couchée; on l'ouvre : elle eſt réveillée par ces mots : « *voilà le raviſſeur.* » Une femme échevelée les prononçoit, en la montrant du doigt; & des gens de la police de Damas viennent s'emparer du coupable déſigné, avant qu'il ait eu le temps de ſe lever.

On la conduit chez le cadi; là on lui apprend le crime abſolument irrémiſſible qu'elle a commis, en attentant brutalement à l'honneur d'une vierge, dont le père & la mère l'avoient reçue avec tant d'humanité.

Il étoit bien facile à la prétendue coupable de prouver d'un ſeul mot ſon innocence, mais il eut fallu trahir un ſecret

qu'elle vouloit garder, & ſans ſe compromettre, elle comptoit ſe tirer d'affaire avec ſon livre, ſa baguette & Markaff.

Le crime qu'on lui impute lui fait baiſſer les yeux & ſe taire; mais ſon ſilence étant pris pour un aveu, elle entend dire qu'on va la mettre en priſon juſqu'à-ce qu'on ait rédigé ſon jugement, & elle ſe laiſſe conduire ſans réſiſtance, ſans former la moindre plainte.

Dès que le géolier l'a renfermée, elle appelle Markaff; le fidelle eſclave paroit: « tire-moi d'ici, » lui dit-elle.

« Cela ne m'eſt pas aiſé, lui répond le génie, votre baguette devient inutile dans la poſition où vous êtes, ainſi que la mienne; mais il eſt d'autres moyens.

« Je ſais ce qu'on vous impute : un eſprit de l'air m'a nommé le coupable : il s'eſt introduit de nuit dans la maiſon, qu'il connoît bien mieux que vous, à l'aide d'une échelle dont il s'eſt encore ſervi pour s'échapper : comme il a trouvé de la réſiſtance, il a eu le nez mordu, & le viſage meurtri; il n'a pas encore enlevé ſon échelle. Je vais me mettre à ſa pourſuite, & trouverai bien le moyen de le

forcer, ſi on vous conduit au ſupplice, d'y venir prendre votre place; mais je n'ai pas un moment à perdre, & je pars pour aller ajouter aux remords qui doivent le tourmenter.»

Markaff s'éloigne. Ziziale ſe tranquilliſe & s'occupe de ſon amour; un moment après elle voit revenir ſon eſclave.

« Je viens, dit-il, de rencontrer Tantoura notre reine. Les choſes changent de face; vous êtes amenée ici par le ſort, à ce qu'elle m'a appris. Il faut que vous vous laiſſiez conduire au pied de l'échafaud; elle doit vous y ſuivre, ſans être vue, & vous dire ce que vous aurez à faire; dans ce moment-ci, un pouvoir ſupérieur nous fait agir tous trois comme des aveugles; mais vous devez être ſans défiance. »

La princeſſe d'Herak, naturellement confiante, & encouragée par la protection de la reine des génies, à qui elle doit les prémices de ſon bonheur, ſe réſigne tranquillement à ce que vouloit Markaff, & s'abandonne entièrement au ſort qui paroit la guider....

Le jeune aveugle termina ſon récit dans cet endroit: « nous ſaurons demain, mon

frère, continua-t-il, en s'adreſſant au vieillard, comment doit tourner cet événement, & ſi Markaff ne trompe pas mon père, nous devons nous attendre à quelque merveille. » Après ces dernières paroles, les deux aveugles ſe ſéparèrent.

Quelque longue qu'eut été la converſation, Giafar n'en avoit pas perdu un mot; ce qui ne le regardoit pas particulèrement lui-même intéreſſoit trop ſon ami Chebib pour lui être indifférent. Zizialé, victime de l'amour & du ſort, innocemment expoſée, reveilloit en lui les ſentimens de juſtice & de bienfaiſance, & la merveille annoncée pour le lendemain avec tant de préciſion, enflammoit ſa curioſité: il réſolut donc de ſe rendre, traveſti du mieux qu'il le pourroit, à l'endroit où la jeune amante du fils de ſon hôte devoit être amenée au ſupplice.

En rentrant chez Chebib, il ne lui dit rien des découvertes qu'il avoit faites dans la journée. Juſques-là ſon hôte lui avoit laiſſé ignorer qu'il eut un fils d'une grande eſpérance: il reſpecta le ſecret qu'on lui en avoit fait, en attendant des événemens extraordinaires,

extraordinaires, qui néceſſairement devoient lui en attirer la confidence.

La ſoirée ſe paſſa entre les deux amis auſſi agréablement que celles qui les avoient précédées. Giafar étoit celui des deux qui parut le plus gai, le plus à ſon aiſe. Chebib eut quelques diſtractions ; l'amoureux viſir porté à s'inquiéter, par la nature même de la paſſion dont il étoit occupé pour la raviſſante jardinière qui avoit fait ſa conquête, craignit tout-à-coup que la négociation entrepriſe en ſa faveur n'eut éprouvé quelques obſtacles, & témoigna ſa crainte à ſon ami qui le raſſura.

« Non, lui dit Chebib, mon cher ami, ce qui doit faire votre bonheur ne ſauroit éprouver d'obſtacles, le ſujet qui peut me cauſer quelque ſorte de peine m'eſt abſolument particulier. Le ſort, vous le voyez par vous même, n'épargne ici perſonne : quand Giafar eſt ſon jouet, Chebib doit-il s'allarmer en ſe voyant ſujet à un de ſes caprices ? J'en eſſuye un dans ma propre famille, aſſez extraordinaire, dont il eſt inutile que je vous parle aujourd'hui, parce que tout peut s'évanouir demain : tranquilliſons-nous, mon ami : nous ſommes

ici des pièces d'échecs qu'un autre joue ; attendons, en faiſant le bien qu'il eſt en notre pouvoir de faire, que celui qui conduit le jeu nous ait mis à notre place. » Après ce diſcours, la phyſionomie de Chebib ayant repris toute ſa ſérénité, les deux amis allèrent prendre du repos.

Dès que le jour parut, Giafar ſe prépara à chercher l'aventure pour laquelle les deux aveugles lui avoient inſpiré tant de curioſité : il ſe traveſtit de manière à être méconnoiſſable à ſes plus intimes, & va reconnoître l'endroit où ſe doit faire l'exécution, pour choiſir la place de laquelle il pourra le mieux obſerver.

Il entre chez le traiteur le plus voiſin du quartier, y mange ſobrement, & va de là ſe placer ſur un arbre qui étoit aſſez près du poteau auquel le coupable devoit être attaché, & le dominoit.

Le voilà dans la plus agréable poſture où puiſſe ſe trouver un curieux, & rien ne pourra lui échapper : bientôt trois mendians viennent ſe placer ſur d'autres branches du même arbre, & il ſe réjouit en lui-même de la biſarre compagnie à laquelle il ſe trouve par haſard aſſocié ; & rêvant à ſon

amour : « dans la poſition où je ſuis, ſe diſoit-il, ſi Chebib & ma belle jardinière étoient à portée, & qu'il lui dit, votre amant eſt un des quatre perſonnages que vous voyez ſur cet arbre, elle ne ſeroit pas trop flattée ; mais auſſi je crois n'avoir jamais été mieux déguiſé que je le ſuis dans ce moment. »

Pendant que le viſir faiſoit ces réflexions, le prétendu coupable, environné de tous les officiers de la juſtice, s'approchoit lentement de la place du ſupplice.

Dès qu'il eſt aux pieds de l'échafaud, il élève les bras vers le ciel, en faiſant face à l'arbre ſur lequel étoit le viſir : « Oh Giafar ! s'écrie-t-il, prince des Barmécides, puiſſance au-deſſus de toutes les puiſſances de la terre après le calife ! Je ſais que vous êtes ici & que vous me voyez ; puiſqu'on vous a fait connoître que je ſuis innocent, préſervez-moi d'une mort prématurée & d'un ſupplice honteux. Vous vous cachez vainement dans Damas : ſous peu vous y ſerez découvert : ſaiſiſſez le moment de vous manifeſter par un acte de bienfaiſance, digne de votre caractère. »

Tous les yeux ſe ſont tournés du côté

de l'arbre ; mais les trois mendians alors compagnons de Giafar étant connus, on le prit lui-même pour un autre mendiant de plus.

Cependant l'apoſtrophe faite auſſi à propos à ſon nom, donne lieu au juge de ſuſpendre l'exécution : on ſavoit qu'Abdelmelek-ben-Merouan, roi de Damas, inquiet de l'arrivée du grand viſir dans ſes états, & de ſon obſtination à s'y tenir déguiſé, le faiſoit chercher partout : on penſe que le jeune coupable pourra donner des lumières au roi ; on le lui amène ſur le champ.

« Qui vous a appris, lui dit le monarque, que le prince Giafar étoit à Damas? — Je l'y ai vu, ſire, & lui ai adreſſé la parole, répondit le perſonnage qu'on prenoit pour un criminel : il étoit ſur un arbre en face de moi, au milieu de trois mendians ; comme je le connois très-bien, ſi votre majeſté veut faire annoncer un feſtin public pour d'ici à trois jours, il y viendra, & je vous le ferai connoître, de quelque manière qu'il ſoit déguiſé. » Le roi de Damas renvoya Zizialé en priſon,

& ordonna ſur le champ que le feſtin fut annoncé par les crieurs publics.

Sire, dit alors Scheherazade, en interrompant un moment ſon récit, pour adreſſer la parole à Schahriar, il paroit extraordinaire que le viſir ne fut pas même ſoupçonné d'être l'hôte de Chebib, qui recevoit dans ſa maiſon tous les étrangers de diſtinction qui arrivoient à Damas; mais il faut obſerver que les plus grands perſonnages de l'état avoient été témoins de la réception que Chebib avoit faite dans ſa maiſon de campagne à un étranger, qu'il y avoit comblé de toutes ſortes d'honneurs, on n'en uſe pas de cette manière avec un homme qui cherche à déguiſer ſon état.

Le magnifique & généreux Chebib honoroit encore plus la vertu que les grandeurs; il rendoit des honneurs à un ſultan, mais il cherchoit à en combler un ſage. Il avoit logé Giafar dans ſon propre appartement, & on prenoit le viſir pour un ſavant aſtrologue, avec lequel il paſſoit les nuits à étudier les conjonctions des planettes.

Il eſt temps de revenir à Giafar, que nous avons laiſſé ſur l'arbre: quand il vit que Zizialé l'apoſtrophoit, il ſe trouva très-

embarraſſé; mais quoique tous les yeux ſe fuſſent tournés de ſon côté, il n'appercevoit aucune démarche vers l'endroit où il étoit, il voit ſeulement que l'exécution de la ſentence a été ſuſpendue à ſon nom; & il obſerve le chemin qu'on a fait prendre au coupable qui vient d'en faire un ſi heureux uſage.

C'étoit celui du palais d'Abdelmelek-ben-Merouan; il peut conjecturer que Zizialé, ſi bien inſtruite par la reine des génies, va aſſurer au roi de Damas qu'elle a adreſſé la parole au grand viſir lui-même, qui étoit ſur un arbre en face de l'échafaud; il ne doit donc point balancer à s'éloigner ſur le champ de l'endroit où il a été reconnu; il preſſe ſa marche pour ſe rendre au palais de Chebib, en prenant les rues les plus détournées.

En rentrant chez ſon hôte, il lui raconta ſon aventure, ſans lui faire preſſentir qu'il connût ce jeune criminel, par lequel il avoit été mis dans un ſi grand embarras; & il conclut par dire, qu'il voyoit à regret combien il lui devenoit impoſſible de demeurer plus long-temps inconnu.

Mon ami, lui répond Chebib, vous

devez regarder comme une très-grande merveille de l'avoir été pendant deux mois.

N'admirez-vous point que l'étonnement où on doit être dans Bagdad ſur votre abſence ne ſoit pas parvenu juſqu'ici? que Abdelmeleck, l'homme le plus inquiet, le plus ſoupçonneux de la terre, ne vous ait pas déterré par ſes eſpions; lui qui en a tant dans Damas: lui à qui votre affectation de vous cacher doit donner plus d'inquiétude qu'à perſonne?

Convenons que c'eſt le ſort qui dérobe votre préſence aux regards du roi, pour des deſſeins ignorés de vous & de moi, & attendons avec patience que celui qui tient le voile ſur vous prenne le ſoin de le lever.

S'il y a un homme heureux, c'eſt celui qui ſe ſoumet à ſa deſtinée, & qui l'attend ſans défiance; vous n'avez pas à vous repentir de vous être livré à votre curioſité; abandonnez-vous à la même pente qui vous porte à tout voir & à tout entendre ici, il ſe peut que vous y recueilliez des connoiſſances utiles à vous & au calife, que je ſuis abſolument hors d'état de vous donner, & ſi tout-à-coup le maſque qui

vous couvre vient à tomber, vous ferez l'uſage qui vous ſera infailliblement ſuggéré, de la conſidération & du reſpect qui vont vous entourer.

« Ma fortune eſt bien extraordinaire, dit Giafar : — pas plus que celle d'un autre homme, reprit Chehib ; il y a toujours ici-bas quelque malignité attachée à notre étoile. »

Je dois vous paroître très-heureux, & je m'eſtime tel en effet, de poſſéder chez moi un ami tel que vous : d'être l'inſtrument marqué par le ciel pour vous adoucir ce qu'il y a d'amer dans l'épreuve momentanée à laquelle vous êtes ſoumis : mais penſez-vous que je n'aie pas les miennes ?

J'ai un fils unique, âgé d'environ ſeize ans ; je l'aime autant qu'un père peut & doit aimer, & juſqu'ici, je croyois ne pouvoir que me louer du bonheur d'avoir un ſemblable héritier ; je le tiens à la campagne, éloigné de ſa mère & de mes autres femmes, qui ont trop d'amitié pour lui ; il eſt plus à portée de ſe livrer à l'étude & à ſes exercices, ſous la conduite d'un ſage gouverneur ; je comptois vous donner la ſurpriſe, avant votre départ,

de vous le préſenter, en vous priant d'emmener avec vous cet autre moi-même, mais j'avois une petite précaution à prendre auparavant.

J'ai un ami intime, qui a une fille charmante, & nous étions convenus de les marier tous deux devant le cadi, un moment avant le départ de mon fils; il auroit paſſé un ou deux ans auprès de vous; il ſeroit revenu de Bagdad véritablement homme & digne de ce nom.

J'ai cru eſſentiel de le préparer à l'union projetée entre mon ami & moi; imaginez, mon cher prince, quel a été mon chagrin lorſque mon fils m'a dit qu'il ne pouvoit plus prendre de femme vu qu'il étoit marié, qu'il avoit déjà couché avec ſa femme, qu'elle étoit belle à ravir, & qu'il n'en auroit jamais d'autre.

J'ai grande confiance en ſon gouverneur, qui eſt un vrai ſage; j'ai craint quelqu'infidélité de la part des eunuques; j'ai eu la certitude qu'on n'avoit pas laiſſé approcher une femme de mon fils.

Il a montré une bague qu'on lui a donnée, elle a paru d'un grand prix; on vouloit me l'apporter, il l'a cachée. Sa

mère a fait des vains efforts pour tirer de lui le récit d'un rêve extravagant dont il s'occupe. Enfin il eſt ici malade, & vous me voyez dans une grande peine.

Giafar, qui n'étoit pas guéri lui-même de ſon amour, compâtit à la ſituation du jeune Hazad-Chebib, & au chagrin de ſon père.

Il auroit pu dévoiler bien des choſes; mais il ne crut pas à propos de le faire, il n'avoit d'autre idée de la princeſſe d'Herak que celle qu'il en avoit pu prendre ſur le récit de l'aveugle, & vouloit en garder le ſecret & pour le père & pour le jeune homme, juſqu'à ce qu'il eût vu mettre à fin l'hiſtoire de la princeſſe, & qu'il eût pu voir ſi le mariage fait par les génies étoit une illuſion ou un décret du deſtin.

Cependant il engagea le père à le mener dans le moment même auprès de ce fils chéri, & malade.

« Qui vous aſſure, mon cher ami, lui dit-il, que la guériſon de votre fils ne ſoit pas un des objets pour leſquels j'ai été envoyé ici en aveugle, pour y être éclairé par des aveugles? Je ne ſaurois vous en

dire davantage maintenant ; mais quelque jour, quand l'événement nous aura inſtruits, j'eſpère vous faire toucher au doigt qu'il eſt des hommes choiſis entre tous les hommes, ſur qui le ciel veille plus particulièrement, & qui ſervent pour ainſi dire de chaînons aux deſtinées des autres ; nous en avons des exemples dans Mahomet & nos prophètes. L'étoile de votre fils l'appelle ſans doute à quelqu'œuvre particulière, eſſentielle au bien général, & je ſuis envoyé peut-être par la mienne, pour le préſerver ou pour le ſecourir. »

Chebib ſentit la ſageſſe du raiſonnement de Giafar ; tous deux le lendemain prirent le chemin de la maiſon de campagne où on avoit envoyé le jeune homme, pour qu'il pût plus aiſément ſe rétablir.

Ils le trouvèrent à la promenade avec ſon gouverneur, mais languiſſant : les careſſes que lui fit ſon père parurent le raſſurer & le ranimer.

Il ſalua de la meilleure grâce poſſible cet ami intime de ſon père, dont ſa mère & ſon gouverneur l'avoient entretenu. Chebib ayant tiré le gouverneur à part, laiſſa Hazad ſeul avec Giafar.

Dès que le prince des Barmécides ſe vit ſeul avec le jeune élève, il lui parla ſur le ton de l'intérêt le plus tendre & le plus doux, de cette mélancolie dont il ſembloit être affecté, il le preſſa de lui en dire le motif.

« Hélas ! ſeigneur, lui répondit Hazad, je voudrois pouvoir me cacher à moi-même une paſſion qui fait de la peine à mon père, mais elle ne me laiſſe aucun relâche : je ſuis marié, & ſi amoureux de ma femme que je ne ſaurois prendre le moindre repos.

« Mais, lui dit Giafar, eſt-ce dans le palais de votre père que vous l'avez vue ? On aſſure que vous n'êtes pas ſorti ; ſavez-vous qui elle eſt ?

« Je n'en ſais rien, répond Hazad, mais elle efface en beauté les plus belles fleurs des jardins de mon père. Je ne ſais pas où j'étois, l'endroit me paroiſſoit très-brillant ; tout-à-coup je me ſuis trouvé comme endormi à côté d'elle, puis elle m'a ſerré pluſieurs fois tendrement la main, cela m'a preſque réveillé, je ſentois comme un feu qui couroit dans tout mon corps, je lui rendois doucement ſon ſerrement de main, ſans ſavoir ce que je faiſois.

« Il y avoit du monde dans ſon appartement, mais je ne voyois qu'elle ; on diſoit qu'on nous marioit, & cela me rempliſſoit de joie ; on nous mit à chacun une bague, & la mienne m'eſt reſtée, elle m'eſt plus chère que la vie.

« Voyez, ſeigneur, ſi je ne ſuis pas bien malheureux, car je ne ſaurois obéir à mon père, puiſque j'ai été uni au plus charmant objet qui ſoit ſur la terre, quoique le moment d'après j'en aie été ſéparé ; on voudroit que j'en épouſaſſe une autre ! Cela ne m'eſt pas poſſible.

« Au moins, ſi on ne me parloit pas de cette autre femme, je pourrois me conſoler, dans l'eſpérance de revoir un jour la mienne ; car pourquoi ne la reverrai-je pas comme je l'ai vue ? elle doit ſouffrir autant que je le fais, de ſe voir ſéparée de moi, car elle m'a ſerré bien tendrement la main, & ſurement elle m'aime de tout ſon cœur. »

Giafar fut bien attendri par les détails de cette confidence. « Cher jeune homme, dit-il, vous me confierez votre bague pour un inſtant ; je la ferai voir à votre père, & je vous engage ma parole de muſulman de vous la rendre un moment après ; j'eſ-

père obtenir de lui que le mariage dont on vous parle ſoit abſolument ſuſpendu, mais ſi cette grâce ne m'eſt point refuſée, il faudra que vous ayez un peu de complaiſance pour votre père & pour moi : vous ne prenez point de nourriture ; je vais vous en faire ſervir, & vous mangerez pour prendre aſſez de force pour monter à cheval & nous ſuivre à Damas, car vous n'êtes malade que de langueur & d'épuiſement. »

Hazad, ſur cet eſpoir, confia ſa bague & promit de faire ce qu'on exigeoit de lui ; Giafar alla joindre Chebib, & lui montra le bijou qui venoit de lui être remis. C'étoit un rubis balais, ineſtimable pour la groſſeur & le feu.

Le gouverneur alla retrouver ſon élève, avec ordre de faire ſervir le dîner, & Chebib convaincu que les arrangemens humains doivent céder à ceux dont le ſort paroit s'être abſolument réſervé la conduite, renonça aux projets d'établiſſement qu'il avoit faits pour ſon fils, en attendant que le myſtère de la bague vint à ſe développer de lui-même.

Le jeune Chebib étoit demeuré inquiet

du ſuccès de la négociation de ſon nouvel ami ; mais ſon père l'aborda d'un air ſi careſſant, ſi ouvert, qu'il fut dans le moment raſſuré ; bientôt après Giafar lui remit la bague au doigt, on ſe mit à table, & le jeune homme en perdant une partie de ſon chagrin recouvra ſon appétit.

Les amis paſsèrent le reſte de la journée & de la nuit dans la maiſon de Chebib ; le lendemain ils rentroient dans Damas, quand ils entendirent le crieur public annoncer dans les différens quartiers, le ſuperbe feſtin auquel Abdelmeleck-Ben-Merouan invitoit les grands de l'état, les citadins & les étrangers, pour le jour qui devoit ſuivre.

« J'accompagnerai votre fils & vous à cette fête, dit Giafar à Chebib ; les étrangers y ſont invités, & on dira que vous y avez conduit votre aſtrologue ; cela ſera plus naturel que ſi vous y paroiſſiez ſans moi, mais je prendrai le turban & la robe indienne, pour mieux caractériſer le perſonnage que je dois jouer. » Cet arrangement ayant été pris, les deux amis ſe diſpoſent à l'exécution de la partie qu'ils avoient faite pour le lendemain.

Nous avons des intérêts trop preſſans à ſuivre, pour détailler ici les apprêts de la fête ſuperbe qu'Abdelmeleck donnoit au public.

Ce ſouverain, avare par caractère, vouloit paroître généreux, & dans les occaſions d'apparat il donnoit dans la profuſion; mais il ſavoit reprendre en détail ſur le peuple ce qu'il avoit ſacrifié à l'oſtentation. Il y avoit trois cent tables, couvertes de tous les mets imaginables, dans les cours extérieures, les places & les avenues de ſon palais; deux mille eſclaves etoient employés à les ſervir au ſon des inſtrumens de toutes les eſpèces : chacune des tables étoit ſous une tente ſéparée; c'étoit un camp au milieu d'une ville.

Abdelmeleck ſe félicitoit de donner un auſſi ſuperbe ſpectacle à l'inconnu Giafar, & de lui faire voir comment on ſavoit ſurpaſſer la généroſité ſi vantée de Chebib; en même temps il s'occupoit des moyens par leſquels le jeune coupable prétendu alloit lui faire découvrir le grand viſir, au milieu d'une foule pareille.

« Sire, lui dit Zizialé, il eſt à la fête ſous une des tentes; en même temps elle

lui, fait voir en l'air un papillon blanc d'une grandeur extraordinaire : » ſuivez-le de l'œil, ſire, entrez dans la tente ſur laquelle il ira ſe poſer : il y entrera après vous, & ſe placera ſur le turban du grand viſir. »

Le roi fait ce que Zizialé lui a conſeillé, & Abdelmeleck vient ſaluer Giafar, qui étoit aſſis à une des premières tables, entre Chebib & ſon fils.

Le viſir, dès qu'il eſt reconnu, renonce à ſon déguiſement, & reçoit les empreſſemens du roi de Damas avec le reſpect dû au ſouverain dans les états duquel il ſe trouve.

Abdelmeleck engagea Giafar & ſes deux compagnons à paſſer ſous la tente royale ; partout où ils ſe montrent, des voix s'élèvent & crient : « vivent le grand prince Giafar & Abdelmeleck-Merouan : » bientôt ces cris rétentiſſent de toutes parts dans le camp, la foule ſe raſſemble autour de l'endroit où l'on ſait que doit être le lieutenant du calife.

Le roi de Damas affectoit de combler de prévenance Giafar, & même les hôtes de ce prince ; mais les ſentimens de ſon ame n'avoient aucun rapport avec ſa con-

duite extérieure ; comme il gouvernoit tyranniquement, comme il jalouſoit & haïſſoit Chebib, il ſe perſuadoit que ſur les délations de ce citoyen, Giafar avoit eu ordre de venir ſecrètement examiner la vérité des plaintes portées contre ſon gouvernement. Il n'y avoit qu'un ſemblable motif, ou celui d'une diſgrace dans laquelle le prince des Barmécides pouvoit être tombé, qui eût pu engager le plus grand perſonnage de l'empire à s'abſenter de Bagdad pendant un temps auſſi conſidérable, & à mener la vie obſcure & privée à laquelle il paroiſſoit s'être condamné.

Dans ces deux cas, Abdelmeleck ſe propoſoit de perdre Chebib, & dans celui où le grand viſir ſeroit diſgracié, d'achever de l'accabler.

Ces réflexions étoient couvertes des dehors de l'empreſſement, du reſpect & du plaiſir apparent de poſſéder à ſon tour, ne fut-ce que pour un inſtant, un hôte qui pouvoit paſſer pour le ſecond perſonnage de l'univers.

Pendant que le roi de Damas eſt diſtrait ſur tout ce qui ſe paſſe dans le palais, par ſes réflexions & par la néceſſité de

faire ſes honneurs, Giafar ouvre la main, & y trouve un petit papier. Markaff, ſur l'ordre de Zizialé, de papillon s'eſt transformé en billet, ſur lequel eſt écrit : *Occupez-vous du ſort de la perſonne qui s'eſt adreſſée à vous, étant au pied de l'échafaud.* Le billet diſparoit ſur le champ, mais le prince n'en a pas oublié le contenu.

« Je fus très ſenſible il y a trois jours, dit-il à Abdelmeleck, à l'honneur que vous avez fait à mon nom, quand vous ſuſpendites le ſupplice du jeune coupable qui ſe reclama de moi. Je crois ſavoir qui il eſt, & je le préſume innocent : vous me ferez plaiſir en le faiſant conduire ici, & en le remettant entre mes mains. »

Abdelmeleck ſe préparoit à refuſer. C'étoit une manière de tendre un piège à Giafar, & de voir l'opinion que ce viſir avoit de ſon propre crédit.

« Vous ſavez, répondit-il au miniſtre, que le crime dont ce jeune homme eſt convaincu eſt irrémiſſible ; le calife ſeul peut lui faire grâce : c'eſt à vous, ſon lieutenant ici, à l'accorder publiquement en ſon nom. »

Giafar demeuroit embarraſſé pour ſa réponſe, quand, tout-à-coup, des fanfares

guerrières annoncent des nouveaux hôtes à Abdelmeleck.

C'eſt Almokadan-Haſſan, le général des Zorans (1), accompagné des officiers de ſon corps & ſuivi de toute ſa troupe, qui s'étoit chargé de porter lui-même à Giafar, ſon prince, la lettre qui le rappeloit auprès du calife.

Parmi les expreſſions très affectueuſes qu'elle contenoit, on y trouvoit quelques petits détails relatifs au voyage de Giafar à Damas, conçus en ces termes.

« Vous devez, mon cher viſir, être en » état de répondre à une de mes queſtions, » & les événemens nous mettront en état » vous & moi de ſatisfaire à toutes les » autres; j'y aurai ma part, je ne ſais » quelle.

« Ce n'eſt point Haroun votre ami qui » vous a fait courir à Damas ſur une mule: » le ſort le vouloit; le calife & votre » père n'ont été que ſes organes.

« Je donnerai un tel éclat à votre ren-

(1) Tous les Zorans étoient de la race & de la tribu des Barmécides. Leur corps, très-nombreux compoſoit la garde & la principale force de l'armée des califes.

» trée dans Bagdad, qu'elle fera oublier » combien votre ſortie en eût peu ; & la » modeſte obéiſſance, dégagée de tout » murmure, que vous avez apportée à mes » ordres, quels qu'ils fuſſent, en vous don- » nant de nouveaux droits à mon amitié » & à mon eſtime, vous concilieront l'ad- » miration publique. » Pendant que Giafar liſoit ſa lettre, l'avant-garde des fidelles Zorans arrivoit dans le camp, qu'elle faiſoit retentir de ſa muſique guerrière.

Tous faiſoient éclater leur joie du bonheur qu'ils avoient de rejoindre leur prince, tous à meſure qu'ils approchoient, venoient un genou en terre lui baiſer la main. Giafar n'ayant retenu qu'Almokadan près de lui, ordonna que les Zorans établiſſent leur camp hors des murs de Damas.

Pendant que cette ſcène combloit de joie Chebib, elle allarmoit beaucoup Abdelmeleck ; dès ce moment même il ceſſoit d'être maître chez lui, & craignoit qu'Almokadan - Haſſan ne fut porteur d'ordres du calife de toute autre nature que ceux du rappel du viſir ; car quel pouvoit être le deſſein du calife, en envoyant toute ſa garde à Giafar ? la conſcience du roi de

Damas le rendoit alors fort malheureux.

La première choſe qu'il imagine pour conjurer l'orage, s'il le peut encore, eſt d'envoyer chercher le jeune priſonnier pour le remettre à Giafar, avec les pièces de ſon procès. Pendant qu'on exécute cet ordre, il veut engager le grand-viſir à venir occuper ſon propre palais; le prince des Barmécides s'en défend avec la plus grande honnêteté.

« Chebib m'a reçu, ſire, lui répondit-il, quand je lui étois inconnu, quand l'humanité pouvoit ſeule me recommander auprès de lui; l'honneur que je puis lui faire aujourd'hui, comme lieutenant du calife, eſt une foible récompenſe pour tant de généroſité: » en diſant ces mots il prit congé d'Abdelmeleck, & retourna au palais de Chebib avec Almokadan-Haſſan.

A peine ils y entroient, que le chef de la juſtice lui-même vint remettre, avec les pièces du procès, le jeune criminel prétendu entre les mains de Giafar.

Hazad-Chebib & Zizialé ne firent que s'entrevoir: Zizialé fut ſaiſie d'émotion, mais elle eut la force de ſe contenir. Ha-

zad fut ſi vivement ému lui-même qu'il ſe trouva mal.

Chebib, père d'Hazad, ſe trouble; mais Giafar le raſſure. « Ce n'eſt rien, lui dit-il, mon ami: c'eſt un léger ſymptôme de ce mal que je ne connois que trop moi-même, puiſque j'en ſuis encore tourmenté, malgré le tourbillon des affaires dans leſquelles je ſuis impliqué. Faites coucher votre fils ſur le champ, faites donner un petit logement à part à ce jeune homme que le roi m'envoie, & avec lequel il faut que je m'entretienne; je vous rejoindrai dans le moment. »

Chebib va donner des ſoins à ſon fils, & des ordres pour qu'on loge le commandant des Zorans & le jeune priſonnier qui vient d'être élargi.

Dès que Giafar ſait que celui-ci eſt ſeul, il entre dans ſa chambre, en ferme la porte après lui, & adreſſe la parole à Zizialé.

« Princeſſe! à ce ſeul mot, vous voyez que nous nous connoiſſons; il ne me reſte qu'un moyen de vous cacher ici, & de vous mettre dans le cas de ſuivre décemment votre projet. Vous allez paſſer pour

un jeune eunuque, que je conduis à Zobéïde, épouſe du calife. Je dois prendre une épouſe à Damas, vous l'accompagnerez ſous votre déguiſement; en attendant, je vais vous cacher du mieux qu'il me ſera poſſible, pourvu que vous ne vous trahiſſiez pas vous-même.

« Craignez ſurtout de rencontrer les yeux d'Hazad, vous ſeriez la cauſe de ſa mort: attendez pour le voir que j'aie tout diſpoſé de manière qu'il puiſſe être votre époux, de l'aveu de ceux à qui vous devez tous deux l'obéiſſance, & repoſez-vous ſur moi du ſoin de tout ménager pour cela: ceſſez, ſi vous m'en croyez, d'uſer de moyens extraordinaires; c'eſt à la prudence & à la conduite qu'il faut s'en rapporter pour le ſuccès d'un événement, ſans doute indiqué par votre étoile, mais que de fauſſes démarches de plus d'une eſpèce avoient couru riſque de déranger. »

Zizialé demeura confondue par le diſcours de Giafar. Elle crut que ce prince étoit inſpiré, elle ſe détermina à la plus aveugle obéiſſance.

Dès que le viſir a quitté la princeſſe de Perſe, il vole à ſon ami Chebib : il le trouva

trouva auprès de ſon fils, déjà remis de l'émotion violente qu'il venoit d'éprouver. Le repos étant ce qui convenoit le mieux à ce jeune homme, ils ſortent de ſon appartement en l'engageant par les paroles les plus affectueuſes à s'y livrer.

« Je ne conçois rien, diſoit Chebib en revenant à ſon propre appartement, à la révolution qui s'eſt faite dans le tempérament de mon fils Hazad; jamais je n'avois vu juſqu'ici de conſtitution plus robuſte, & depuis quelque temps la moindre choſe lui fait impreſſion. »

« C'eſt, lui répond Giafar, que votre fils eſt véritablement amoureux. — Mais cela devroit-il être? reprit Chebib; car, malgré l'apparence que cette bague peut donner à l'événement qu'il raconte, je ne puis le conſidérer que comme un rêve. — Il y a plus que du rêve, mon ami, reprit Giafar; depuis qu'il m'a fait ſa première confidence, nous nous ſommes reparlés; il m'a décrit l'appartement où il s'eſt vu couché; je n'en connois pas un de cette ſtructure dans toute l'Arabie. Et puiſqu'il n'eſt jamais ſorti de votre palais, vous ſavez vous-même ſi une ſeule de vos fem-

mes eſt logée dans une pièce dont le plafond & les murs ſoient ornés d'un grillage d'or, dont tout le fond ſoit de glaces, ſur leſquelles on ait peint des fleurs; il faut que l'appartement qu'il a vu fut très-éclairé, puiſqu'il dit en avoir été ébloui, & ſoyez aſſuré qu'il faut que j'aie, pour ainſi dire, deviné ce qu'il a eſſayé de me peindre. Or, mon ami, ce luxe eſt d'une recherche qui caractériſe les palais de Perſe.

« Et, dit Chebib, il auroit donc été, dans une nuit, porté & rapporté au fond & du fond de la Perſe?

« Mon cher hôte, reprit Giafar, ſi votre fils eſt deſtiné par un décret à faire un mariage dont puiſſent réſulter des avantages pour une certaine portion de la terre, quand le ciel s'en mêle, les eſpaces diſparoiſſent en un moment.

« Omar faiſoit le ſiége d'Alep, tandis que Fatmé ſon épouſe s'agenouilloit à Médine pour la prière du ſoir : après l'avoir finie, oh mon Dieu! s'écria-t-elle, ſi je pouvois me trouver à l'heure même dans les bras de mon époux!

« A peine a-t-elle achevé de former le

vœu, qu'elle y eſt portée ſur le champ, par les deux anges qu'elle avoit ſalués à droite & à gauche, avant de commencer ſa prière (1).

« Prenez courage, mon cher ami; le ciel a opéré ici bien des merveilles en ma faveur, & comme vous avez été un de ſes principaux inſtrumens à mon égard, s'il permet que des obſtacles paroiſſent éloigner votre bonheur, en éprouvant votre vertu, ſoyez aſſuré que votre étoile ſortira plus brillante du ſein même de ces petits nuages. Tout me raſſure pour vous, tandis que mon ame, tourmentée par une paſſion funeſte, a perdu ſon équilibre. . . .»

Chebib, interrompant alors vivement ſon ami, lui coupe la parole. « La paſſion que vous avez conçue, lui dit-il, ne doit point faire votre tourment : la jeune perſonne que vous aimez ſe nomme Negemet, je vous conduirai demain chez l'émir Shefſandar-Haſſan ſon père avec le cadi; vous l'épouſerez, & elle reſtera dans le ſein de ſa famille juſqu'à votre départ. »

(1) Les Muſulmans avant de prier ſaluent les deux anges qu'ils ſuppoſent être à côté d'eux.

Giafar fut ſoulagé par cette promeſſe, & les deux amis ſe ſéparèrent; Chebib alla donner quelques ordres néceſſaires à la réception de ſes hôtes, & Giafar manda Almokadan-Haſſan, pour ſe faire rendre compte par lui de l'état dans lequel il avoit laiſſé le prince Barmekir, & de ce qu'on avoit pu penſer dans le corps des Zorans, de voir ſi long-temps abſent le grand-viſir, dont la préſence avoit toujours paru ſi eſſentielle au Calife.

Almokadan lui répondit, que le prince Barmekir les avoit entièrement raſſurés lui & les Zorans, ſur la ſituation dans laquelle devoit ſe trouver ſon fils; que ce reſpectable vieillard avoit abandonné la retraite dans laquelle il vivoit, & ſe montroit tous les jours au palais du calife, où le ſouverain lui témoignoit la plus grande confiance.

« L'opinion répandue à Bagdad, mon prince, ajouta Almokadan, eſt que vous en êtes parti chargé d'une commiſſion très-importante, dont vous pouviez ſeul avoir le ſecret, & vos fidelles Zorans n'ont ceſſé de ſoupirer après votre retour & vos ſuccès.»

Giafar reconnut dans toute cette con-

duite les bontés & la prudence ordinaire d'Haroun.

« Vous êtes venus ici bien à la hâte, dit-il à Almokadan : il n'eſt pas un de vos lieutenans qui ait amené une femme ?

« Mon prince, reprit Almokadan, Fetné mon épouſe monte à cheval comme une amazone ; elle a voulu partager la ſatisfaction que me procuroit le calife, quand il m'a dépêché auprès de vous ; elle eſt logée dans le camp ; ſous une tente ſéparée, avec deux de ſes eunuques.

« Vous allez ſur le champ, dit Giafar, lui en conduire un troiſième que je compte préſenter en arrivant à Zobéïde : que votre épouſe en prenne ſoin, qu'elle le traite avec toutes ſortes d'égards. Il pourra, peut-être, vous être un jour très-utile à tous deux. »

Alors Giafar alla trouver la princeſſe de Perſe, & l'inſtruiſit du plan qu'il avoit formé pour qu'elle pût vivre d'une manière plus convenable à ſon ſexe, juſqu'au moment du départ. Zizialé fut remiſe à Almokadan, & Giafar rejoignit ſes hôtes, ſatisfait des précautions qu'il avoit priſes, & ne s'occupant plus que de deux idées,

de la charmante épouſe qu'il devoit prendre, & de ſon départ pour Bagdad.

Chebib étoit trop attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à la ſatisfaction de ſon hôte, pour ne pas le prévenir le lendemain ſur la démarche à faire relativement aux nouveaux liens dans leſquels il vouloit s'engager.

Il fait venir le Cadi, prévient cet officier ſur la nature du contrat qu'il va dreſſer, l'envoie chez Scheffandar Haſſan. L'acte de répudiation étoit dans toutes les règles, & la belle Negemet étoit rentrée chez l'Emir ſon père, riche de toute ſa dot, de tous ſes effets & des préſens qu'elle avoit reçus : ſoumiſe à ſon ſort, mais affligée.

Scheffandar l'étoit beaucoup moins. Il alloit avoir pour gendre le plus grand prince de la terre après le calife. Quand le cadi ſe préſenta, il le reçut avec les plus grandes marques de ſatisfaction. On raſſembla les témoins néceſſaires.

A peine s'étoit-on mis en règle à cet égard, que Chebib paroit dans la maiſon, conduiſant par la main le nouvel époux;

& on paſſe à la cérémonie du mariage, après avoir dreſſé le contrat.

Negemet a levé ſon voile. Ses beaux yeux paroiſſent prêts à ſe mouiller : le feu qui s'en échappe enflamme de nouveau le cœur de l'amoureux viſir. Tels ſont ces rayons vifs & brûlans qui percent tout-à-coup au travers de nuages gonflés de vapeurs humides, dans les jours orageux.

Enfin Negemet a reçu la bague ; elle eſt l'épouſe de Giafar. Les occupations qui vont accabler le prince des Barmécides juſqu'au moment de ſon départ ; le défaut d'un logement où il puiſſe recevoir décemment ſon épouſe, ſont un obſtacle invincible à ce que les noces ſuivent de près le contrat.

Negemet doit demeurer auprès de ſa mère juſqu'à-ce que tout ſoit prêt pour ſon départ & celui du grand-viſir ; mais les ordres viennent d'être donnés pour qu'on lui prépare la plus riche & la plus commode tarterouanne. (1)

(1) *Tarterouanne.* Litière conſtruite à la manière des Arabes. Il y en a une deſcription dans un de ces contes.

Cependant tout eſt en mouvement à Damas pour le départ du grand-viſir. Lui-même eſt occupé d'une multitude de ſoins qui avoient été étrangers à l'hôte méconnu de Chebib.

On veut lui préſenter de tous côtés des hommages, des reſpects, lui faire la cour; Giafar, accablé d'hommages, voudroit s'y ſouſtraire pour aller paſſer quelque temps chez ſon nouveau beau-père Sheffandar; mais le roi de Damas veut le régaler dans ſon palais, & le premier miniſtre du calife n'a pas le temps de faire l'amour.

D'un autre côté, il ne doit point partir ſans avoir donné des preuves de ſa reconnoiſſance aux particuliers de Damas à qui il a des obligations.

Il fait venir le traiteur qui s'étoit montré ſi attentif à ſon égard & ſi diſcret, & lui donne deux bourſes pleines d'or : après avoir noblement récompenſé le limonadier, il fait recevoir ſur le champ ſes trois enfans dans la garde du calife, & les fait équiper & monter de manière qu'ils puiſſent le ſuivre.

Il ne peut découvrir le pêcheur, quelque ſoin qu'il prenne pour qu'on le lui

amène ; il le recommande à Dieu & au grand prophête.

Quant aux aveugles, le roi de Damas eſt chargé de leur faire donner à chacun cent cinquante pièces d'or par an : les derviches ont diſparu, peut-être à deſſein, pour ſe dérober à ſes générosités. Enfin, tout eſt prêt pour ſon départ ; les Zorans, campés ſur le côteau de Coubet-Naſs-il-Saphir, n'y attendent que ſon arrivée & ſes ordres pour ſe mettre en marche.

Giafar part enfin de Damas pour ſe rendre à ſon camp. La belle Negemet, ſa nouvelle épouſe, y eſt déjà rendue dans ſa voiture ; elle eſt établie ſous une tente à part, ſervie par ſes propres eunuques, & gardée en dehors par les Zorans.

Abdelmelecк, avec toute ſa cour & tous les grands du royaume de Damas, accompagnent le lieutenant du commandeur des fidelles, & ils ſont reçus à Coubet-Naſs-il-Saphir ſous trois pavillons, dont chacun avoit trois cent pieds de long, couronnés de pommes d'or, & ſur leſquels flottoient des banderolles de ſoie de toutes les couleurs.

Un feſtin ſuperbe y attendoit cette nom-

breuſe compagnie, Giafar s'y aſſit à une table ſupérieure, entre Abdelmeleck & Chebib; après avoir expreſſément recommandé le jeune Hazad au fidelle Almokadan, en le chargeant de ne pas le laiſſer éloigner de lui, & d'en prendre tous les ſoins imaginables.

Pendant qu'une muſique guerrière & ſoutenue engageoit les convives à ſe livrer à la jouiſſance des plaiſirs que peut procurer un feſtin ſomptueux, un détachement de Zorans, commandé par un de leurs chefs, alloit à Coubet-il-Naſſer, placer ſur le dôme la plus belle des lampes que la reconnoiſſance des hôtes illuſtres de Chebib y eut envoyée, depuis celle qui y avoit été placée au nom du calife Haroun-Alraschid.

Du côteau de Coubet-Naſs-il-Saphir, qui eſt ſur le chemin de Bagdad, on apperçoit ce qui ſe paſſe ſur la montagne de Coubet-il-Naſſer: des gens de la garde du roi de Damas ſont inſtruits par les Zorans, au milieu deſquels ils ſe trouvent, de la raiſon des mouvemens qui ſe font ſur cette montagne.

On en fait le rapport à Abdelmeleck;

ſa jalouſie & ſa haine contre Chebib en augmentent, il ſe ſépare de Giafar le cœur rempli de ces affreux ſentimens, & revient à la ville accompagné de toute ſa cour; il congédie ſes courtiſans, & va méditer ſeul au fond de ſon palais, ſur les moyens de perdre un homme parvenu à un point de réputation, qui lui procure une conſidération au-deſſus de celle que peuvent attirer tout l'éclat & la puiſſance du trône.

Dans le camp de Coubet-Naſs-il-Saphir, preſque toute la nuit s'eſt écoulée en préparatifs. La belle Negemet, dont on devoit lever la tente de trop bonne heure, a paſſé la nuit dans ſa voiture, gardée par ſes eunuques. Almokadan y a conduit celui qui eſt deſtiné à être offert à Zobéïde: c'eſt-à-dire, Zizialé. On a placé le jeune Hazad dans un endroit où il put prendre du repos; mais Chebib ſon père eſt reſté avec Giafar, pour lui aider aux arrangemens du départ.

Enfin, le ſoleil ſe préſente aux portes de l'orient; il faut que les deux amis ſe ſéparent: on ne ſauroit peindre la tendreſſe de leurs adieux. Chebib reprend le chemin

de Damas, & Giafar prend ſa route vers Bagdad.

Le grand-viſir fait marcher ſa troupe avec toute la promptitude que peut lui inſpirer l'envie de ſe rendre à l'empreſſement & aux ordres du calife, de ſe retrouver au ſein de ſa famille & à la place qu'il occupe : on fait une halte, pour accorder aux hommes & aux bêtes de charge le temps de manger ; mais on marche tout le jour & toute la nuit.

Au lever du ſecond ſoleil à dater du jour du départ, il faut bien faire prendre à cette petite armée un repos qui puiſſe la mettre en état de ſoutenir la fatigue ; alors il ordonne qu'on s'arrête & qu'on dreſſe les tentes au milieu d'une plaine agréable, au confluent de deux ruiſſeaux, dont les bords couverts d'arbres offroient d'excellens pâturages.

Il choiſit la plus agréable poſition pour y faire établir la tente de Negemet ſa nouvelle épouſe, à qui il a donné pour compagnon de voyage dans la litière, le jeune eunuque ſuppoſé, qui paſſe pour devoir être préſenté à l'épouſe du calife.

La tente de Negemet eſt environnée de

celles des eunuques deſtinés à la ſervir, & à une petite diſtance du camp, avec une garde particulière.

Quand Giafar a donné un coup-d'œil ſur ſon campement, qu'il s'eſt aſſuré que perſonne n'eſt demeuré en arrière, & qu'on a pris les précautions néceſſaires pour que l'abondance règne avec une ſage économie, il envoie chercher Kalil, premier eunuque de la belle Negemet, & lui ordonne d'aller lui dire, qu'il compte aller dîner avec elle, ſi elle veut le permettre; en même temps il le charge de lui remettre une très-belle bague.

Kalil s'acquitte du meſſage, & revient porteur de paroles très-obligeantes de la part de Negemet, qui reçut la bague avec reſpect.

Giafar, après avoir chargé Kalil d'éloigner pendant le repas le jeune eunuque, & de lui faire prendre du repos dans une tente à côté de celle de Negemet, le renvoie de nouveau pour lui faire des remercîmens, & la prévenir qu'il alloit ſe rendre auprès d'elle.

Un moment après, le grand viſir, après s'être informé auprès d'Almokadan de la

manière dont le jeune Hazad avoit supporté la fatigue, satisfait de la réponse, il vole pour se rendre où il devoit pour la première fois se trouver tête-à-tête avec l'objet de son amour.

Negemet étoit assise sur une pile de carreaux; dès qu'elle voit venir le visir elle se lève & s'incline pour le saluer. Mais elle est couverte d'un voile, comme si elle eut reçu chez elle un étranger.

« Ma chère Negemet, lui dit-il, en l'abordant avec une sorte de surprise; j'ai déjà eu le bonheur de vous voir à visage découvert, & vous êtes dispensée avec votre époux de la loi qui vous ordonne de vous dérober aux regards de tous les autres hommes.

« Prince, lui répond Negemet, d'un ton doux, mais plus ferme cependant qu'on n'eut dû l'attendre de son âge & de son peu d'expérience, vous êtes mon époux par la loi; mais quand je vous aurai dit les raisons qui me font conserver un voile en votre présence; la noblesse, la générosité, la sensibilité de votre ame vous feront approuver ma retenue & ma réserve.»

Giafar, de plus en plus étonné, presse

pour ſavoir ces raiſons, & la belle Negemet pourſuit.

« Grand prince, faites-vous une idée de l'amitié que Chebib a pour vous, par le ſacrifice étonnant qu'elle lui a fait faire; il vous vit brûlant d'amour pour une jeune perſonne que vous aviez vu arroſant des fleurs, près d'une croiſée de notre palais, vis-à-vis duquel vous étiez aſſis; il s'allarma pour votre ſanté, & lui ſacrifia une union formée depuis trois mois ſous les plus heureux auſpices. Enfin, pour préſerver vos jours & aſſurer votre bonheur, il ſacrifia le ſien; car enfin j'étois ſon épouſe chérie, & vous avez dû reconnoître en moi celle qui prenoit ſoin de ces fleurs. »

Giafar demeura quelque temps interdit; l'amour voulut combattre pendant quelque temps les ſentimens de l'amitié, de la reconnoiſſance, & les principes du véritable honneur : le choc fut violent, mais de peu de durée; ſes habitudes vertueuſes l'emportent ſur les efforts de ſa paſſion, & le prince des Barmécides prend la parole.

« Oh! s'écria-t-il, merveille d'amitié & de généroſité, au-deſſus de toutes celles

que mon père auroit pu concevoir en me les annonçant ! le noble, le généreux Chebib, me cédoit un tréſor ineſtimable, dont il ſentoit tout le prix, pour me ſauver des funeſtes effets de ma paſſion ! & je pourrois en abuſer ! Non madame, vous n'êtes plus mon épouſe, vous êtes celle de mon cher Chebib, & ſi vous l'agréez vous ſerez ma chère & ma reſpectable ſœur. »

A cette proteſtation du viſir, Negemet lève ſon voile : « mon prince, dit-elle, je ne dois plus me cacher aux yeux de celui qui m'a laiſſé voir toute la beauté de ſon ame, & je vous prie de ne pas imputer à orgueil l'éloge que je dois vous donner comme épouſe de Chebib : Oui, vous êtes le digne & vertueux ami de Chebib ! »

« Ah ! Madame, dit Giafar, puiſſé-je mériter toujours cet éloge ! Mais puiſque vous devenez ma ſœur, conſultons ſur les moyens de prévenir les mauvais diſcours des méchans ; vous les autoriſeriez en retournant maintenant à Damas. Vous occuperez à Bagdad l'appartement de mon palais qui vous conviendra le mieux, & ſi vous voulez nous combler de joie & d'honneur, vous ſerez avec mon épouſe

Fatmé comme j'étois avec Chebib. Vous verrez la cour du calife, & vous y jouirez de toutes les diſtinctions qui pourront par la ſuite en impoſer aux envieux, & tourner à la gloire de votre époux, pour laquelle je ſuis auſſi paſſionné que vous pouvez l'être.

« Prince, répondit Negemet, mon honneur & celui de mon époux ſont entre vos mains. Je ferai tout ce que vous me conſeillerez de faire. »

Alors Giafar ordonna à l'eunuque Kalil d'aller à la tente d'Almokadan pour y chercher le jeune voyageur.

« Qui eſt ce jeune homme ? demanda Negemet. — C'eſt, répond le viſir, le fils de votre époux. — Quoi ! dit-elle tranſportée de joie, notre cher Hazad eſt ici ! & je jouirai du plaiſir de le voir ! — On va vous l'amener, Madame, reprit Giafar ; je ſuis enchanté que ſa ſociété vous plaiſe, & je ferai mon poſſible pour qu'elle vous aide à ſupporter les ennuis du voyage. Dès ce moment, puiſque vous vous êtes agréables l'un à l'autre, je ferai enſorte que vous ayez occaſion de vous trouver ſouvent enſemble. Je vais faire ordonner qu'on

dreſſe ſa tente auprès des vôtres. Almokadan ſaura que vous êtes l'épouſe de mon ami Chebib, & que vous voulez veiller ſur le fils de votre époux. Parlez à votre eunuque Kalil en ma préſence; recommandez-lui ce jeune homme, & prenez ici vis-à-vis de tous, le caractère d'épouſe de mon ami, afin qu'il ne ſe répande pas d'autre nouvelle dans le camp.»

Dans ce moment Hazad entra, & Negemet l'embraſſa avec des démonſtrations de tendreſſe ſi vraies, qu'elle fut au moment de s'évanouir. Giafar admiroit l'effet des vertus de ſon ami : elles avoient influé juſques ſur les mœurs des Harems, où une femme ne peut ſouffrir ordinairement l'enfant d'une autre femme. La tendreſſe qu'il inſpiroit étoit de nature à ſe répandre ſur tout ce qui venoit de lui.

On ſert le dîné, & Giafar revenu de ſa paſſion comme d'un profond & dangereux ſommeil, finit par regarder avec attendriſſement une femme & ſon beau-fils qui paroiſſoient s'aimer avec autant de force que d'innocence. Il finit par les laiſſer tête-à-tête, en ordonnant à l'eunuque Kalil de reſter à la porte de la tente &

paſſa dans celle où étoit Zizialé, inquiet de la manière dont il pourroit la ſouſtraire aux yeux du jeune Hazad. Dès que la princeſſe de Perſe vit entrer le viſir, elle s'avança vers lui en le priant de lui accorder une grâce.

« Mon prince, lui dit-elle, la chaleur & la fatigue du voyage ont fait de l'impreſſion ſur le viſage d'Hazad, qui eſt parti relevant de maladie : je l'ai vu à travers les jalouſies de la litière. J'ai des reſſources qu'il n'a pas, pour me préſerver de l'ardeur du ſoleil. Laiſſez-moi ſuivre l'amazone d'Almokadan : cette allure me convient mieux que d'être renfermée, quoique vis-à-vis de la plus belle perſonne de l'Univers & de votre épouſe.

« Elle n'eſt point mon épouſe, princeſſe, reprit Giafar, elle eſt celle de mon ami Chebib, & elle vient à Bagdad attendre, auprès de mon épouſe Fatmé, que Chebib vienne uſer chez moi de tous les droits de l'hoſpitalité qu'il m'a accordés chez lui. Hazad, puiſque vous le déſirez, entrera dans la litière de l'épouſe de ſon père, & j'agrée l'arrangement qui me paroît vous faire plaiſir. »

Giafar, après avoir donné ſes ordres en conſéquence, ſe retira pour prendre un peu de repos; ſon ame venoit d'eſſuyer un terrible combat; mais elle avoit acquis des forces, bien loin d'en perdre, par l'effort qu'il avoit fait pour ſe vaincre; il pouvoit admirer l'inconcevable généroſité de ſon ami, ſans avoir à rougir de lui-même; il avoit ſu prendre l'aſcendant ſur une des plus fortes paſſions qu'il eut jamais reſſenti.

Dès que la nuit fut venue le nombreux & brillant cortége reprit la route de Bagdad.

Zizialé caracola à côté de l'épouſe d'Almokadan & ne reſſentit aucune incommodité. Le complaiſant Markaff planoit au-deſſus d'elle, métamorphoſé en nuage, & toujours interpoſé pendant le jour entr'elle & les rayons brûlans du ſoleil.

Hazad, dans la voiture de Negemet, lui faiſoit l'aveu & l'hiſtoire de ſon extraordinaire paſſion, ſans imaginer que l'objet en fut auſſi près de lui.

Quant à Giafar, plus il avançoit dans la route, plus il s'occupoit du plaiſir de ſe voir de nouveau dans les bonnes grâces du calife.

Si ce prince fût arrivé de Damas dans ſon palais époux de la belle Negemet, la ſenſible Fatmé en auroit éprouvé du chagrin, Barmekir, peut-être, quelque mécontentement. Il eſt doux de pouvoir ſe flatter de ne faire que des heureux par ſa préſence.

Telles étoient les diſpoſitions de nos voyageurs, lorſqu'en découvrant d'une hauteur les clochers de Bagdad, on vit en même temps des groupes de cavaliers qui ſortoient de la ville pour venir au devant du grand-viſir ; les Zorans, qui avoient pris de l'avance, avoient déjà prévenu de ſa prochaine arrivée.

Le calife s'étoit précautionné pour donner à la rentrée de ſon grand-viſir dans Bagdad l'air d'un triomphe ; il rétabliſſoit par-là le crédit de ſon favori auquel il vouloit accorder beaucoup d'autorité.

Giafar ne deſcendit point dans ſon propre palais, Almokadan y conduiſit Negemet & Hazud : mais le viſir alla ſur le champ rendre ſes hommages à Haroun, conduiſant avec lui la jeune princeſſe de Perſe, toujours traveſtie en eunuque.

Quand le calife vit arriver Giafar, il prévint les hommages reſpectueux que ce

miniſtre vouloit lui rendre, par des démonſtrations publiques de ſa ſincère amitié, & tous deux allèrent s'enfermer pour s'expliquer réciproquement.

Le calife exigea que Giafar n'omit pas la moindre des circonſtances de toutes ſes aventures depuis ſon départ de Bagdad, & le viſir ſe ſeroit fait un ſcrupule de lui rien déguiſer.

Quand il en fut à l'hiſtoire de ſon amour pour Negemet, le calife ne put s'empêcher d'éclater de rire.

« Pourſuivez mon ami, pourſuivez; lui dit Haroun : vous ſaurez pourquoi cette aventure a le droit de me faire rire par ſes détails. »

Le viſir continua & paſſa à ce qui regardoit Zizialé : « où eſt-elle? demanda Haroun. — En entrant dans la ville, reprit Giafar, je l'ai recommandée à un eunuque de la princeſſe Zobéïde. — Et où eſt le petit amoureux? demanda-t-il encore. — Dans mon palais, reprit Giafar; » & il continua de raconter ſes aventures juſqu'à ſon arrivée à Bagdad.

Le viſir voyoit avec combien de ſatisfaction Haroun entendoit parler des traits

de générosité de ce Chebib, dont lui-même faisoit un si grand cas, & lisoit dans les yeux de celui qui étoit en même temps son maître & son ami, quel gré il lui savoit de ce qu'il avoit pu vaincre son amour.

Enfin, l'histoire qu'avoit à faire le prince des Barmécides prit fin, & ce fut au calife à prendre la parole.

« Mon cher visir, lui dit-il, si le Giaffer nous donnoit toutes les années autant d'affaires qu'il nous en procure celle-ci, la lecture de ce livre seroit bien dangereuse pour notre repos : vous avez été mis à tous égards, dans un furieux mouvement; mais tout n'est pas fait & nous n'en sommes pas quittes; cependant le reste vous regarde bien moins que moi, qui dois partir pour Damas, au premier signe qui me sera donné; heureusement il ne sera pas équivoque; en attendant que je m'explique sur ce sujet, j'exige que vous me disiez pourquoi, en faisant avant votre départ cette lecture mémorable dans le Giaffer, je commençai par rire.

« Vous avez eu, reprit Giafar, la bonté de me mettre sur la voie; le livre indiquoit

que je deviendrois ſottement amoureux comme un enfant.

« Je parus un peu triſte, dit Haroun, il faut que vous m'expliquiez ce ſecond ſentiment.

« Vous voyiez, dit le viſir, mon ami renoncer à ſon bonheur pour faire le mien.

« Et ſavez-vous pourquoi je pleurai? reprit le calife. — Non, dit le viſir. — Ceci, reprit Haroun, je dois vous l'expliquer.

« Vous expoſiez l'homme de la terre le plus vertueux à la calomnie la plus noire & à d'autres atrocités : ne vous allarmez cependant point trop pour lui, puiſque le ciel y veille ſans ceſſe ; mais dès que le diſque du ſoleil paroîtra rouge, il faut que je parte pour Damas : faites-moi tenir prêts les chameaux les plus vîtes qui ſoient dans mes écuries & dans les vôtres, ſans qu'on ſoupçonne que ce ſoit pour moi : qu'Almokadan-Haſſan tienne les Zorans prêts à partir, comme s'il s'agiſſoit de quelqu'expédition dans le voiſinage, & de légère importance ; tandis que je payerai mon tribut à la deſtinée, vous ferez comme j'ai fait pendant votre abſence : vous gouvernerez ſeul. Vous me pardonnerez aiſément

de

de vous avoir laiſſé partir comme un derviche, quand vous ſaurez que vous ne pouviez rien apprendre & rien faire, qu'autant que vous marchiez ſeul, inconnu, & ignorant parfaitement ce que vous alliez faire. »

Le jour naiſſoit quand cette longue converſation finit : Giafar alla chercher du repos dans ſon palais, où heureuſement on étoit prévenu que le calife & lui auroient bien de la peine à ſe ſéparer, après avoir été ſi long-temps ſans ſe voir.

Zobéïde a pris ſous ſa protection la jeune princeſſe de Perſe, elle lui a donné des femmes, des eunuques, & un appartement commode.

Zizialé a congédié Markaff, déterminée à ne plus mettre en pratique les leçons de ſa nourrice.

Negemet a trouvé tous les agrémens imaginables avec l'épouſe de Giafar, qui l'a forcée de prendre ſon propre appartement : elle reçoit tous les honneurs & les diſtinctions les plus flatteuſes à la cour du calife.

Le jeune Hazad a pour gouverneur Giafar lui-même, qui lui donne la connoiſſance des affaires & des hommes. Tout va au mieux

à Bagdad ; la ſcène change à Damas, où tout eſt ſur le point d'aller au plus mal.

Abdelmeleck-Ben-Merouan étoit rentré dans ſa capitale la rage dans le cœur ; ce tyran caché ( il ne pouvoit pas y en avoir d'autres ſous la domination du calife Haroun-Alraschid ) avoit des crimes ſecrets à ſe reprocher.

L'incorruptible probité de Chebib lui avoit toujours été odieuſe, il le regardoit comme l'eſpion du calife, & il étoit convaincu que le grand viſir étoit venu à Damas pour y connoître le ſentiment des peuples ſur le gouvernement actuel.

Giafar, en apparence, en étoit parti ſatisfait ; mais devoit-il ſe fier à ces apparences ?

Il avoit remarqué que Chebib avoit déployé plus de luxe que jamais pour recevoir cet hôte ; & enfin pour ſe concilier abſolument le ſecond chef de l'empire, il lui avoit non-ſeulement donné ſon fils unique en otage, mais il lui avoit ſacrifié ſa propre épouſe, dont la renommée vantoit partout les appas.

On ſavoit que Chebib aimoit tendrement ſon fils, & étoit paſſionné pour la beauté :

il n'étoit pas naturel de faire des pareils ſacrifices à un étranger, & l'amitié de nouvelle date qui les avoit conſeillés, paſſoit aux yeux d'Abdelmeleck pour une chimère.

Ce roi, tourmenté par ſes remords & par ſa jalouſie, n'eſt plus occupé que des moyens qu'il pourra employer pour perdre ſon ennemi. Le goût qu'on connoit à celui-ci pour les belles femmes eſt le prétexte du crime qu'on va lui ſuppoſer.

Il y avoit à Damas, dans le quartier où demeuroit Chebib, un menuiſier dont l'épouſe paſſoit pour être la plus belle femme qui fût dans la ville. Les qualités de ſon ame n'étoient pas en auſſi grande recommandation que pouvoient l'être celles de ſa figure. Abdelmeleck projette de faire répandre ſourdement que Chebib en eſt amoureux, & veut remplacer par cette conquête, la fille de Sheffandar-Haſſan qu'il a cédée à Giafar : de faire enſuite aſſaſſiner le mari par des gens à ſa main, & d'imputer ce crime à Chebib ; mais il faut préparer des preuves qui en établiſſent tellement la certitude, que l'accuſé périſſe par la force de la loi, & ne pa-

roiſſe en aucune ſorte, victime de la haine perſonnelle.

Il faut ôter tout prétexte à Giafar de prendre le parti de Chebib, & que celui-ci demeure convaincu aux yeux de ce miniſtre ſon ami, du crime pour lequel les juges l'auront condamné.

Il eſt néceſſaire de ſe procurer un indice frappant; le roi de Damas, dans un de ces momens où il ſe livroit au faſte, avoit donné à Chebib une fort belle bague. Quand cet homme, attentif à tous les égards qu'il devoit au roi, alloit dîner au palais, quoiqu'ayant des bijoux plus précieux que celui-là, il ne manquoit jamais de s'en parer de préférence, avant de venir prendre ſa place à la table d'Abdelmeleck.

Il s'agit de lui faire dérober cette bague ſans qu'il s'en apperçoive : un eunuque, bateleur conſommé, ſe charge de s'acquitter de cet emploi, en donnant à laver à Chebib après le repas : il exécute ce deſſein à la ſuite d'un ſouper pouſſé très-avant dans la nuit. Chebib ne s'en appercevant pas, revient dans ſon propre palais ſans ſa bague, même ſans ſon poignard,

car le bateleur avoit passé les ordres d'Abdelmeleck, en lui enlevant cette arme.

Quand le tyran est maître du bijou & du poignard, le reste de l'abominable intrigue va de suite.

Le menuisier en rentrant chez lui est assassiné devant la porte de Chebib. Les assassins n'ont pas été apperçus.

Un huissier du palais d'Abdelmeleck aussi corrompu que son maître, & vendu à l'iniquité, etoit amoureux & aimé de la veuve du menuisier. Il la décide à accuser Chebib de l'avoir fait tenter du vivant de son mari, de s'abandonner à lui, en répudiant son époux ou en le forçant à la répudier : enfin, de lui avoir peu d'instant après l'assassinat, envoyé sa bague avec l'assurance de l'épouser.

Quatre témoins sont prêts à déposer qu'ils ont vu Chebib commettre le crime : la veuve est assurée de la confiscation des biens de Chebib à son profit, & l'huissier de son superbe palais dont Abdelmeleck ne s'est reservé que les meubles.

Le roi de Damas avoit assemblé un diran, dans lequel siégeoit Chebib à la

tête de tout ce qu'il y avoit de grands dans l'Etat.

On vient prévenir Abdelmeleck qu'une femme voilée ſe préſente pour demander juſtice d'un crime atroce, commis par un homme puiſſant. Le ſouverain ordonne ſans affectation qu'on la faſſe entrer.

La veuve du menuiſier ſe préſente en ſanglotant, ſe proſterne & demande juſtice contre le meurtrier de ſon mari. Tout le divan eſt d'accord que ſi elle le connoit, ſi elle a des preuves à fournir, on doit lui rendre une prompte juſtice.

Alors la veuve reprend la parole, & fait toute l'hiſtoire que l'huiſſier du palais ſon amant lui a ſuggérée, ſans nommer le coupable. Elle offre pour première preuve, la bague que l'aſſaſſin de ſon mari lui a envoyée, & demande à la remettre ſous un cachet, ainſi que de donner le nom des quatre témoins qui ont vu commettre le meurtre, & ramaſſé le poignard de l'aſſaſſin.

Abdelmeleck ordonne que le greffier du divan prenne la bague & le nom des quatre témoins, & la veuve eſt conduite hors du divan.

Quand elle eſt retirée, Abdelmeleck prend la parole : « Voilà, dit-il, un crime affreux, & je demande à mes officiers & à mes miniſtres, quelle eſt la peine prononcée par la loi, contre un auſſi horrible attentat. »

« Sire, reprend le chef de la religion, c'eſt le dernier ſupplice. Il eſt ordonné dans trois livres ; dans celui de Moyſe, dans celui d'Yeſac-Ben-Mariann, & enfin dans l'Alcoran. On ne peut faire grâce au meurtrier d'un Muſulman. »

Toute l'aſſemblée ſe rangea à l'avis du Muphti, juſqu'à Chebib, qui parla le dernier ; mais il ajouta que s'il étoit juſte de faire périr un coupable, ce n'étoit point ſur de ſimples préſomptions, & qu'il falloit ſérieuſement examiner la plainte & les preuves du crime.

« Rien n'eſt plus juſte, dit Abdelmeleck ; & puiſque la religion eſt ici bleſſée dans la ſainte union du mariage qu'on a voulu violer, je charge le Muphti d'aſſembler les cadis & de faire ſuivre la procédure, pour que l'on ne donne point de relâche au crime, & que le coupable ſoit jugé dans le divan qui ſera raſſemblé demain. »

Chebib couroit les plus grands riſques ſans s'en douter ; mais au moment même où le menuiſier Houſſein avoit été aſſaſſiné, le phénomène annoncé par le Giaffer s'étoit montré ſur Bagdad : le ſoleil y avoit paru couvert de ſang, & Haroun eſt en chemin pour Damas.

Cependant tout eſt en rumeur dans cette dernière ville : la maiſon de Chebib eſt entourée, & il eſt prévenu qu'il doit paroître le lendemain au divan, comme accuſé d'avoir aſſaſſiné Houſſein, & d'avoir voulu ſéduire l'épouſe de cet ouvrier.

Le vertueux Chebib élève ſon ame à Dieu par la prière, & ſe recommande au grand prophête : après avoir rempli ce devoir, il ſoupe & ſe livre au ſommeil.

Les habitans reſtent confondus en voyant un homme auſſi bienfaiſant, auſſi vertueux, ſoupçonné d'avoir commis un crime de la nature de celui qui lui étoit imputé. Les pauvres qu'il a ſecourus, auxquels ſa bienfaiſance va manquer, ſe lamentent ; ſes envieux qui ſont en petit nombre ſe réjouiſſent, tandis que les agens d'Abdelmeleck répandent que l'amour effréné pour les femmes, force l'homme même le mieux affermi dans

ſes principes à s'en écarter. La nuit qui ſuccède à ce jour ſe paſſe dans le tumulte & l'agitation.

Cependant au point du jour les deux aveugles ſe rencontrent à la porte de la grande moſquée : tous deux venoient y prier pour Chebib.

« Ma femme, dit le plus âgé, a eu un ſingulier rêve cette nuit. Elle a vu toutes les lampes, qui ſont ſous le dôme de Coubet-il-Naſſer, prêtes à s'éteindre, tout-à-coup il a ſoufflé un léger zéphir qui les a ranimées, & elles jetoient un ſi grand éclat, que les yeux n'en pouvoient ſoutenir la vue. »

Mon père, reprit le jeune aveugle, a vu Markaff, qui lui a dit en le quittant, qu'il alloit ſe jeter dans l'Abana pour s'y faire prendre à la ligne : c'eſt, a-t-il dit, pour Chebib. Qu'eſt-ce que ce grand homme, dans la poſition où il eſt, pourroit faire d'un plat de poiſſon ? Le génie Karkaſs mon vieux ami s'eſt fait ſi petit en me quittant, que je l'ai entièrement perdu de vue : il m'a dit qu'il alloit ſe fourrer quelque part, où il n'y avoit que l'air & lui qui puſſent pénétrer. C'eſt Tantoura leur

reine qui leur a ordonné de s'arranger comme cela pour le ſalut de Chebib. Ce digne homme a bien des ennemis ici-bas, mon frère, mais Dieu permet qu'il ait des amis d'une eſpèce auſſi extraordinaire que puiſſans.

« Que dites-vous là de Chebib ? dit, en s'adreſſant aux aveugles, l'un des trois derviches, qui venoient pour entrer dans la moſquée : ſi vous aimez celui dont vous parlez, recevez l'aumône au nom de cet homme vraiment généreux, & venez prier Dieu avec nous dans la moſquée, pour qu'il éclaire ſes juges & le venge des calomniateurs ».

« Vous n'entrerez pas ſeuls dans la moſquée, dirent trois hommes qui arrivoient de trois côtés différens, nous venons ici pour le même ſujet. »

Un d'eux tenoit un perroquet ſur le poing : un autre portoit un gros poiſſon dans un panier : le troiſième avoit une bourſe preſque vide pendue à ſa ceinture, & étoit ſuivi par un jeune garçon.

Ces nouveaux venus s'adreſſent aux derviches : « Puiſque vous venez prier ici pour

le généreux Chebib, recevez-nous dans votre compagnie. »

« Très-volontiers, dirent les derviches; mais voilà un oiſeau & un poiſſon qui ne ſauroient entrer avec vous.

« Je les garderai, dit le jeune homme qui ſuivoit le dernier arrivé, & ils entrent tous dans la moſquée. »

Là, les prières les plus ardentes ſont entremêlées de ſanglots & de gémiſſemens; lorſqu'elles furent finies, ces perſonnes raſſemblées par le haſard, (c'étoit le pêcheur, le traiteur & le limonadier dont on a fait mention en racontant les aventures de Giafar, & les trois derviches hôtes de Chebib) avant de ſortir de la moſquée, s'entretiennent du motif qui les a fait venir de ſi bon matin à la prière, & ſe communiquent le deſſein qu'ils ont tous de ſe rendre ſur la place où l'on juge.

Le divan devoit ſe tenir à découvert, & Abdelmeleck avoit fait publier par des crieurs, que tout le peuple étoit maître de venir aſſiſter au jugement.

Comme les amis de Chebib ſortoient de la moſquée, ils voient un concours de peuple raſſemblé autour du jeune homme

qui gardoit le perroquet & le poiſſon. L'oiſeau ne ceſſoit de crier : *Chebib eſt innocent.*

C'étoit Tantoura, la reine des génies, qui après s'être métamorphoſée en perroquet, & pris la place de celui qui étoit dans la maiſon du limonadier, n'avoit ceſſé dès le point du jour, d'étourdir la maiſon de ſon cri. Le limonadier avoit pris le parti de venir préſenter l'oiſeau au divan, lorſqu'il auroit fait ſa prière.

Le pêcheur avoit été dès le matin pour jeter ſon filet dans le fleuve ; il avoit apperçu un gros poiſſon à fleur d'eau, & lui avoit jeté ſa ligne, en prononçant tout haut : *au nom du généreux Chebib que pourſuit la malignité des hommes* : auſſitôt le poiſſon avoit ſorti ſa tête hors du fleuve pour mordre à l'hameçon dès qu'il y fut tombé.

Le pêcheur étoit venu apporter ce poiſſon, prétendant que, quoique muet, il dépoſeroit indubitablement en faveur de Chebib, puiſqu'il étoit clair qu'il avoit bien voulu ſe laiſſer prendre à ſon nom.

« Le traiteur dit, qu'il y avoit quelques jours que quatre perſonnages de fort mau-

vaiſe mine, étoient venus pour ſe régaler chez lui; que dans la chaleur du feſtin ils s'étoient querellés ſur le partage d'une groſſe ſomme d'or contenue dans une bourſe: un d'entr'eux prétendant qu'il lui en revenoit une plus grande part, puiſqu'il avoit plus fait que les autres: ils s'étoient jeté des vaſes à la tête, & l'on avoit été obligé de les ſéparer; il y en eut un qui ſe plaignit d'être hors d'état de ſe conduire, parce qu'on lui avoit donné un coup ſur le ſeul de ſes yeux dont il put faire uſage: l'autre, quoique ſain en apparence, étant en effet paralyſé.

« J'engageai, continua le traiteur, un de ſes camarades à le reconduire chez lui; ces gens-là ſortirent de ma boutique en ſi grand déſordre, qu'ils oublièrent la bourſe qui avoit contenu l'or qu'ils avoient partagé, & où il reſtoit deux ſequins; j'ai penſé pourſuivit-il, que devant me trouver aujourd'hui dans la foule, à l'occaſion du jugement de Chebib; la bourſe que voilà pourroit retrouver ſes maîtres, & je l'ai attachée à ma ceinture.

Quant à nous, dirent les trois derviches, nous ſommes hôtes & amis de Chebib, &

après avoir prié pour lui, nous comptons nous tranſporter ſur la place du jugement, pour voir juſqu'où peut ſe porter la méchanceté des hommes, contre ce miroir de généroſité & de vertu.

La petite troupe chemine d'intelligence; partout où la foule s'oppoſe à ſon paſſage, le joli perroquet, porté ſur le point par le jeune homme, crie d'une voix haute & nette, *place ! place!* & chacun ſe range tout naturellement, ſans réfléchir ſur la ſingularité de l'ordre auquel il obéit.

Enfin, les amis de Chebib ſont parvenus juſqu'à l'enceinte dans laquelle le criminel prétendu doit ſe trouver en face de ſes accuſateurs; ils ſont même ſi voiſins de ceux-ci, déjà rendus ſur la place, qu'ils les touchent preſque: il n'y a qu'une baluſtrade qui les ſépare.

Bientôt les ſiéges préparés pour les juges de tous les ordres ſe rempliſſent; on n'attend plus qu'Abdelmeleck; il vient prendre ſa place, & ordonne que l'accuſé ſoit amené.

Voilà Chebib ſur la ſcène fatale: la veuve qui a rendu la plainte, vêtue de deuil,

& couverte d'un voile traînant juſqu'à terre, eſt en dehors de la baluſtrade.

Sur l'ordre qu'elle reçoit, elle alloit ſe lever pour intenter de nouveau l'accuſation contre celui qu'elle prétend coupable de l'aſſaſſinat de ſon mari, lorſque tout-à-coup le perroquet laiſſe échapper quelques ſons de trompette, ſi parfaitement imités, qu'ils attirent l'attention de leur côté, & empêchent la veuve d'Houſſein d'ouvrir la bouche.

On commençoit à ſe remettre de la ſurpriſe qu'avoit occaſionné le ramage du perroquet; mais ce n'eſt plus une imitation, c'eſt le véritable ſon des trompettes qui ſe fait entendre : le bruit des autres inſtrumens militaires lui répond, & tout annonce l'arrivée du calife, qui vient de deſcendre de ſon dromadaire, ſuivi des principaux chefs de ſa garde.

Abdelmeleck deſcend avec empreſſement de ſon trône pour aller au-devant de ſon ſouverain : le calife s'avance vers lui d'un air gracieux & ouvert.

« Roi de Damas, lui dit-il, mon arrivée ici ne doit point vous ſurprendre : chargé de veiller ſur le bonheur des Mu-

ſulmans, dont le ciel m'a fait le chef ici-bas, je leur dois à tous la même preuve de ma vigilance, & je viens applaudir à la proſpérité dont je ſuppoſe que vous les faites jouir.

« J'apprends en arrivant que vous êtes occupé d'un acte ſolemnel de juſtice, dont vous avez voulu rendre le peuple témoin, la délicateſſe s'oppoſe à ce qu'on ſuſpecte les motifs qui vont déterminer les juges.

« J'approuve avec cette précaution celle que vous avez priſe, d'environner de troupes le lieu choiſi pour une pareille aſſemblée, afin d'y maintenir l'ordre & d'aſſurer l'exécution de la loi.

« Comme vous rempliſſez ici la plus pénible fonction attachée au diadême, je m'applaudis d'être arrivé aſſez à temps pour vous aider à en ſoutenir le fardeau, & je m'aſſocie à vous pour préſider au jugement. »

Abdelmeleck fut comme foudroyé par cette déclaration du calife, il ne put répondre que par des paroles entrecoupées qui ne préſentoient qu'un ſens obſcur. Enfin le calife eſt monté ſur le trône,

& le roi de Damas tremblant eſt aſſis à ſa gauche.

Le calife voit devant lui celle qui porte la plainte, il lui adreſſe la parole, & lui ordonne avec douceur & majeſté de la renouveler.

La veuve d'Houſſein ne peut ſoutenir la préſence impoſante du ſucceſſeur de Mahomet; le menſonge expire ſur ſes lèvres dès qu'elle veut le prononcer, & il lui prend une foibleſſe qui la met hors d'état de parler.

Le greffier eſt obligé de lire la plainte telle qu'elle a été écrite, & montre enſuite la bague, indice prétendu du projet de ſéduction, ainſi que le poignard qui démontroit l'aſſaſſinat.

La bague paſſe par les mains des juges, & la moitié d'entr'eux la reconnoiſſent pour avoir appartenu à Chebib, Abdelmeleck confirme qu'il la lui a donnée il y a trois ans.

Le calife prend la bague, la conſidère: ordonne qu'on la remette à Chebib, & qu'il diſe s'il la reconnoit.

« Cette bague fut à moi, reprit Chebib; je l'ai perdue il y a quelque temps, & ne

l'ai jamais donnée ni fait offrir à qui que ce ſoit.

« Avez-vous connu la femme qui vous accuſe, reprit Haroun? l'avez-vous fait rechercher par qui que ce ſoit? »

« J'ai ouï parler d'elle, oh ſublime calife! répond Chebib, mais je ne l'ai jamais vue, & n'ai autoriſé perſonne à lui parler de moi; j'ai connu & fait travailler ſon mari; je lui ai fait du bien & jamais de mal. »

« Il y a quatre témoins, pourſuivit le calife, qui dépoſent vous avoir vû tuer Houſſein à quelques pas de votre maiſon, & rentrer après chez vous. »

« Protecteur des Muſulmans! répondit Chebib, c'eſt à Dieu qu'il appartient de confondre l'impoſture, & non à moi, qu'elle veut accabler; mais je vois ici trois derviches qui ſont mes hôtes, & j'ai employé à m'entretenir avec eux tout le temps pendant lequel on ſuppoſe que j'ai commis le crime. »

Le calife ordonna qu'on entendît les quatre accuſateurs; leur dépoſition fut abſolument conforme.

Réfugiés tous quatre ſous un portique,

où le haſard les avoit raſſemblés pendant un orage, cachés derrière des pilaſtres qui leur ſervoient d'abri, ils avoient vu & reconnu Chebib, aſſaſſinant Houſſein par derrière, de deux coups de poignard ; ils avoient ramaſſé cette arme échappée des mains de l'aſſaſſin, & avoient été la porter le lendemain à la veuve.

Le calife demanda à voir le poignard, & le fit montrer à Chebib : « je reconnois, dit-il, ce poignard au manche & à la lame, ſur laquelle mon chifre eſt gravé ; je l'ai perdu en même temps que ma bague ; je vois qu'on y a mis des fauſſes pierres à la place des diamans dont il étoit orné : on me l'a volé le même jour que ma bague. »

Le calife, ſur cette déclaration, ſe contenta de dire à Abdelmeleck : « le poignard me paroit bien ſuſpect ! Effectivement les pierres en ſont fauſſes : elles ont été montées par un joaillier, & nous le trouverons, à moins qu'il ne ſoit complice du larcin ; il n'eſt pas naturel que Chebib, magnifique en tout, affectât de ſe parer de pierres fauſſes. »

Après cet inſtant de converſation avec

le roi de Damas, Haroun interroge le premier des témoins : « avez-vous vu Chebib, lui dit-il, aſſaſſiner Houſſein?

Je jure, répond le témoin, par notre grand prophête, que je l'ai vu de mes deux yeux.

*Il a menti*, s'écria ſur le champ une voix ferme, quoique grêle : *il ne voit que d'un œil*; c'étoit le perroquet, porté ſur le doigt du jeune homme, qui donnoit le démenti.

Cette apoſtrophe cauſa quelque petite rumeur : on en cherchoit l'auteur, quand le calife interrogea le ſecond témoin, en lui faiſant la même queſtion qu'au premier.

Il eſt auſſi sûr, répond cet homme, que j'ai vu Chebib aſſaſſiner Houſſein, qu'il eſt vrai que je ſuis Muſulman.

*Il a menti*, prononce la même voix, *car il n'eſt pas circoncis.*

On s'apperçoit alors que c'eſt le perroquet qui a parlé; Achmet-Balan, huiſſier de ſervice auprès du roi de Damas, veut prendre l'oiſeau, celui-ci lui mord la main juſqu'au ſang, & d'un coup de bec fait ſauter la pierre du chaton de ſa bague; le diamant roule juſqu'aux pieds de Chebib,

qui le ramaſſe & dit : « voilà le brillant qui étoit au pommeau de mon poignard; le calife le reconnoîtra, car je le tiens de ſes bontés. »

Le murmure que produiſent ces divers incidens s'appaiſe, & le calife continue l'information, en s'adreſſant au troiſième témoin.

Celui-ci étant à côté du pêcheur, met la main ſur le gros poiſſon, dont la mâchoire avoit été à moitié emportée par le retrait de la ligne.

Je jure, dit-il, que ce que j'ai dépoſé eſt vrai, comme il l'eſt, que je mets la main ſur un poiſſon mort.

L'homme n'a pas plutôt prononcé le ſerment, que le poiſſon s'élançant du panier ſangle un coup de queue ſur le viſage du parjure, lui fait jaillir le ſang par le nez, ſaute par-deſſus la tête des aſſiſtans, & va ſe plonger dans un canal formé par les eaux de la rivière qui étoit auprès de la place.

Le calife, moins ſurpris que charmé de ces merveilles, paſſe au dernier témoin; celui-ci a cru reconnoître à la ceinture du plaideur une bourſe à lui appartenante,

Abdelmeleck ne faiſoit aucun mouvement : il étoit pétrifié ; Haroun prit un ton ſi terrible, que l'effroi plutôt que l'obéiſſance précipita le malheureux ſouverain au bas de ſon trône.

« Qu'on le ſaiſiſſe, dit Haroun aux officiers de la juſtice, & qu'on le laiſſe vivre juſqu'à-ce qu'il ait été témoin du ſupplice de ceux qu'il a entraînés dans le crime.

« Vous, nobles & citoyens de Damas qui êtes ici préſens ; vous étrangers, quel que ſoit le motif qui vous attire dans ces lieux ; ſi quelque eſpèce de crainte vous a empêché juſqu'à ce moment de témoigner en faveur de l'innocence, & de démaſquer le crime ; parlez maintenant ſans contrainte, & aidez-moi à découvrir les complices de tant d'horreurs. »

« Sire, dit alors un des derviches, mes deux frères qui ſont ici & moi nous avons vu les quatre hommes qui ont dépoſé contre Chebib, ſortir enſemble de chez Achmet Balan, le lendemain de la mort d'Houſſein le menuiſier ; ils allèrent manger chez le traiteur qui eſt à côté de nous, & prirent diſpute en ſe partageant beaucoup d'or. Un d'entr'eux oublia ſa bourſe & le chiffre

chiffre d'Achmet Balan eſt écrit ſur le fond, ainſi que l'oiſeau l'a annoncé.

« Qu'Achmet Balan quitte ſa robe & ſa verge d'huiſſier, dit le caliſe, que lui & ſes quatre complices ſoient ſur le champ mis à mort, après qu'on leur aura arraché l'aveu de leur crime & le nom de leurs aſſociés ; que la veuve d'Houſſein ſoit jetée dans un cachot pour y attendre ſon ſort. »

Les ordres du caliſe furent exécutés dans le moment, & tous les coupables entraînés vers l'endroit où ils devoient ſubir leur ſupplice. Abdelmeleck ne jouit que de la cruelle diſtinction de mourir le dernier.

Quand ces objets déſagréables eurent diſparu, le caliſe reprit ſon air ſerein : puis s'adreſſant à Chebib.

« Venez, mon ancien hôte, mon ami, ion frère, venez vous aſſeoir à côté de oi ; je ne vous ceindrai point la tête du ême diadême que votre prédéceſſeur a illé ; mais je vous fais roi de Damas ; vois que vous allez me réſiſter : ſongez nmoins que je ne vous prie point d'ac- ter le trône, mais qu'au nom de Dieu, puiſſant ſur vous & ſur moi, & à celui

de notre grand Prophète, je vous ordonne d'y monter, & à tous les princes & les grands qui ſont ici, de vous reconnoître pour leur roi. »

Chebib, malgré ſa répugnance & ſa modeſtie, fut forcé d'obéir aux ordres du calife, & y fut encouragé par une acclamation générale dont tout Damas retentit.

Après cette cérémonie Haroun devint pour la ſeconde fois hôte de Chebib : ils s'entretinrent enſemble des intérêts de l'Etat, & le calife donna à Chebib des nouvelles de Giafar, de l'aimable Negemet, & du jeune Hazad.

Un courier du grand-viſir avoit déjà inſtruit le nouveau roi de Damas de la généreuſe réſolution qu'il avoit priſe à l'égard de Negemet, & celui-ci s'applaudiſſoit moins du bonheur de ſe la voir rendue, que de la devoir à un vertueux effort de ſon ami.

Quand la converſation ſur ce ſujet fut épuiſée entre le calife & lui, Haroun l'inſtruiſit du projet de marier Hazad avec la fille du ſultan d'Herak, en lui racontant toute l'hiſtoire des deux bagues, que lui avoit cachée Giafar.

Le calife ſe chargea de faire la demande de Zizialé au ſultan ſon père, en lui donnant avis qu'elle étoit à Bagdad auprès de Zobéide. Les ambaſſadeurs du calife furent expédiés ſur le champ au ſultan d'Herak.

Haroun-Alraschid, après avoir établi Chebib ſur le trône, reprit ſans délai la route de Bagdad.

En arrivant il fit frémir ſon ami, par le récit des dangers qu'avoit couru Chebib, & toute la prédiction du Giaffer fut alors complètement expliquée.

Pendant que le calife regagnoit Bagdad, Chebib devenu roi, preſque malgré lui, employoit enfin le tréſor des connoiſſances qu'il avoit acquiſes à un plus noble uſage que celui auquel il les avoit deſtinées, car quelle eſpèce de bien n'étoit-il pas en état de faire étant roi, inſtruit & vertueux?

Le premier eſſai de ſa grandeur d'ame fut de venir au ſecours de la famille d'Abdelmeleck; il lui rendit tous ſes biens, & ſe conduiſit envers elle, moins comme un roi que comme un père: mais ſa généroſité fut moins depuis qu'il fut ſur le trône, parce qu'elle ſe partagea davantage; il ne

ſe regardoit plus que comme l'économe du tréſor public, dans lequel il avoit confondu le ſien propre.

Après la diſparition ſubite de la princeſſe Zizialé, le ſultan d'Herak & ſon épouſe étoient reſtés plongés dans le plus violent chagrin.

Les envoyés du calife & du roi de Damas leur occaſionnèrent la joie la plus vive, en leur apprenant qu'elle étoit auprès de Zobéide, & le détail des lettres qu'ils reçurent en même temps, leur expliquant que le mariage propoſé avec Hazad étoit un arrangement auquel le ſort avoit contribué, ils s'y ſoumirent avec d'autant plus de facilité, que la généroſité de Chebib père d'Hazad lui avoit concilié l'eſtime de toute la Perſe, & que l'éclat de ſes vertus étoit relevé à leurs yeux par la ſplendeur du trône.

Le ſultan d'Herak partit ſur le champ pour ſe rendre à Bagdad.

Des intérêts d'état y appeloient le nouveau roi de Damas. La cour du calife fut bientôt groſſie par l'arrivée de ces deux ſouverains.

Haroun reçut dans ſon palais le ſultan

d'Herak avec beaucoup de diſtinction; mais le nouveau roi de Damas fut l'hôte de ſon ami Giafar.

Les noces d'Hazad avec la princeſſe Zizialé, ſuivirent de près la réunion des perſonnages dont le conſentement étoit néceſſaire.

La charmante Negemet reprit ſes premiers nœuds avec de nouveaux droits ſur le cœur de ſon époux : des fêtes magnifiques donnèrent de la célébrité à ces heureuſes réunions.

Le généreux Chebib, comblé des faveurs de la fortune, & des douceurs de l'amour & de l'amitié, reprit le chemin de ſes états, & le ſultan d'Herak emmena dans les ſiens le nouvel époux de ſa fille, qui devenoit ſon héritier préſomptif.

Le calife & Giafar, Zobéide & Fatmé éprouvèrent quelques momens de ſenſibilité à l'inſtant de la ſéparation de quatre objets qui leur étoient devenus bien chers; car ces princeſſes avoient pris autant d'inclination pour Zizialé & Negemet que leurs époux en avoient pour Chebib & ſon fils; mais le ſort avoit décidé que ces deux couples intéreſſans iroient faire le

bonheur des Etats ſur leſquels ils devoient régner, & il fallut que le calife, ſon viſir & leurs épouſes conſentiſſent à ce dernier ſacrifice, pour que l'ouvrage, dont ils avoient été les inſtrumens, ne demeurât pas imparfait.

Scheherazade ayant ainſi terminé l'hiſtoire des aventures de Giafar & de Chebib, adreſſa la parole à Schariar.

Sire, votre majeſté conviendra que le calife Haroun-Alraschid a déployé dans ces diverſes aventures toute l'activité, la prudence & la pénétration qu'on peut attendre d'un grand homme. Comme on ne ſauroit tarir ſur les éminentes qualités de ce prince célèbre, ſi mes récits ne déplaiſent pas à votre majeſté, j'entreprendrai celui des aventures d'*Halechalbé & de la jeune Dame inconnue*, dans lequel la pénétration & la juſtice du calife ſe montrent d'une manière digne de lui. Le ſultan qui ne ſe laſſoit point d'entendre Scheherazade, la pria de commencer ſon récit, ce qu'elle fit en ces termes:

# HISTOIRE

## *d'Halechalbé & de la Dame inconnue.*

LE calife Haroun-Alraschid mande ſon grand-viſir Giafar & Meſrour le chef de ſes eunuques. Je veux, dit-il, deſcendre inconnu à Bagdad, & viſiter mes hôpitaux : vérifier par moi-même ſi l'adminiſtration en eſt ſage & bien entendue ; ſi les malades y reçoivent les ſecours & les ſoulagemens dont ils ont beſoin. Je me déguiſerai en derviche ; vous, qui m'accompagnerez, choiſiſſez un traveſtiſſement à la faveur duquel vous puiſſiez être abſolument méconnoiſſables.

Le caliſe eſt obéi, & ſe met en marche avec ſon cortège ; il eſt au centre des établiſſemens dont il s'eſt propoſé de faire la viſite, chaque choſe lui paroît dans l'ordre qu'il déſire, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à la porte d'une cour fort vaſte, dans laquelle il entend une rumeur ; il adreſſe la parole à Giafar : « D'où peut venir ce bruit ? lui dit-il ».

« C'eſt ici, répond le viſir, l'endroit où l'on renferme les fous; ceux dont la manie n'eſt pas dangereuſe peuvent ſe promener dans cette grande cour, & ils ont leur loge, ou leur petit appartement tout autour.

« Entrons, dit le calife; cet objet a auſſi ſon intérêt. Vérifions d'abord ſi tous ſont enfermés par de juſtes raiſons : on laiſſe la liberté à bien des gens qui mériteroient, par défaut de ſens, d'être renfermés; il y en a peut-être ici à qui il ſeroit avantageux de la rendre, & pour eux-mêmes, & pour la ſociété. Examinons chacun de nous à part un des habitans de cet enclos; tirons au ſort lequel des trois s'eſſayera le premier dans ce genre d'examen, & nous nous mettrons à l'œuvre. » Le ſort a décidé que Meſrour commencera.

Tous trois étant entrés dans la cour, le chef des eunuques va droit à la première loge; il y trouve un homme d'environ quarante ans, fumant une pipe d'un air fort ſérieux, le coude appuyé ſur une table, ſur laquelle il y a quelques papiers. Il fait au fumeur un ſalut qui lui eſt exactement rendu. « Je penſe, lui dit Meſrour, que

vous êtes chargé de ſurveiller ſur ceux qui font du bruit dans la cour.

« La ſurveillance, répond le fumeur, eſt un poids dont je ſuis débarraſſé. Je me ſuis chargé de me ſurveiller moi-même, & c'en eſt bien aſſez.

« Mais ſurement, dit Meſrour, on ne vous tient point ici enfermé au nombre des fous.

« Et pourquoi ne m'y retiendroit-on pas à ce titre? me croyez-vous plus ſage qu'un autre? on m'a rendu la juſtice qu'on devroit rendre à tous les habitans de Bagdad. Je ne puis pas me plaindre; j'ai été jugé par mes pareils, & ils ont l'attention de venir tous les jours ici me viſiter.

« Je vous entends, dit Meſrour, nous avons tous un petit grain de folie; cependant, quand cela ne paſſe pas de certaines bornes, on fait bien de nous laiſſer la clef des champs, il n'y a que pour les manies extraordinaires....

« Ah! vous avez raiſon, interrompit e fumeur; les hommes ſe paſſent toutes eurs ſottiſes ordinaires, quelque ridicules u'elles ſoient; mais quand l'un d'eux peut élever par ſes idées, ſes lumières ou ſes

obſervations, au-deſſus des autres, il eſt une ſorte de reproche pour eux de l'eſpèce d'aviliſſement dans lequel ils ſe laiſſent tomber, & ils cherchent alors à ſe ſouſtraire à ſa vue. C'eſt-là mon hiſtoire : j'en ſavois plus que le vulgaire ; on m'a ſequeſtré.

« Dans quelle partie excelliez-vous, reprit Meſrour? — Dans la ſcience, qui eſt la clef de toutes les autres, dans l'aſtrologie. — Et vous la poſſédiez ? — J'y atteignois ; mais on a interrompu mes progrès. — Vous étiez donc en commerce avec les aſtres ? — C'eſt cela même. — Et quel étoit celui dont vous étiez favoriſé ? — La lune. — N'êtes-vous plus en faveur auprès d'elle ? — Depuis que j'ai ceſſé d'être libre elle en uſe avec moi comme il lui plaît ; elle m'eut de grandes obligations autrefois, & n'en tient pas trop de compte aujourd'hui ; elle avoit une énorme verrue ſur le nez, je l'en guéris : ainſi elle me doit cette belle face, que vous lui voyez quelquefois. De plus, en lui faiſant prendre ſa marche ſur le côté, je la ſauvai d'une éclipſe qu'attendoient tous les aſtronomes. Elle me témoigna d'abord quelque reconnoiſſance ;

mais du moment où j'ai été renfermé ; ſi je m'adreſſe à elle lorſqu'elle eſt dans le croiſſant, elle ſe trouve encore trop foible pour agir en ma faveur ; m'adreſſai-je à elle, lorſqu'elle eſt pleine, elle s'enveloppe de nuages & de brouillards ; mais dans le déclin, toutes ſes malignes influences ſont à mon ſervice. Ce ſont des fluxions, des rhumatiſmes, des catarres qui me pleuvent deſſus. Je cherche à me délivrer actuellement de la dernière marque de ſa bienfaiſance. Ah ! ſi je la tiens quelque jour, elle s'appercevra qu'elle n'a pas obligé un ingrat.

« Et comment ferez-vous pour la tenir ? reprit Meſrour ? — Rien ne ſeroit plus aiſé, dit le fumeur, ſi un homme comme vous vouloit m'aider, elle viendra ce ſoir à neuf heures ſe mirer, ſe baigner dans ce puits que vous voyez au milieu de la cour. Je vous donnerai ma table, & vous vous mettrez en embuſcade ; elle ne ſe défiera point de vous, & pendant qu'elle s'amuſera à faire trembloter l'eau, vous fermerez tout à coup le puits ; alors nous la tiendrons ; ce ſera une bonne fortune à

A cette exclamation, le visir se lève & se retire ; il joint le calife : « Commandeur des fidelles, lui dit-il, j'ai été forcé d'abandonner la partie ; l'homme que je quitte, blasphême à faire trembler, il dit qu'il est le grand prophête.

« Il n'est point sûr qu'il blasphême, reprit le calife, tout homme peut se dire prophête, dès qu'il prouve sa mission par des miracles : allez lui en demander. »

Giafar obéit & revient prendre sa place. « Si vous êtes Mahomet, dit-il au vieux fou, qui a pu vous mettre dans un endroit comme celui-ci ?

« Mon peuple ingrat, répond le prétendu prophête, il n'a pas voulu croire en moi, & cela m'a chagriné sans me surprendre ; il ne croit presque pas en Dieu.

« Mais, reprit Giafar, un prophête prouve sa mission par des miracles, pourquoi n'en avez-vous pas fait ?

« Il auroit fallu, reprit le prétendu Mahomet, que mon peuple m'en eut demandé ; mais il a craint d'être convaincu, il cherche à ne rien croire.

« Vous pourriez donc faire des miracles,

dit Giafar ? — Doutez-vous que Mahomet en puiſſe faire ? — Faites-en donc un ſur le champ. — Vous ne ſerez pas refuſé. Montez ſur le haut de ce minaret, par ce degré extérieur ; précipitez-vous ſans héſiter : quand vous ſerez à terre, fuſſiez-vous en mille pièces, d'un mot je vous remettrai ſur vos pieds, plus droit & mieux portant que vous ne l'êtes.

« Ah ! dit Giafar en s'éloignant, j'aime mieux vous croire prophête, que de vous obliger à le prouver, » & il vient rendre compte au calife de la propoſition qu'on lui a faite.

« Vous apprendrez peu de choſe, lui dit Haroun, vous ne voulez rien éprouver. — Si quelqu'un veut s'inſtruire de cette manière, reprit Giafar, l'homme & le minaret ſont là : il peut tenter l'aventure, je n'en ſerai point jaloux. »

La converſation du prince & de ſes confidens fut un peu interrompue par quelques perſonnages qui vinrent les aborder. Un d'eux étoit calife, & venoit propoſer à Haroun de quitter ſon habit de derviche, & d'accepter la place de viſir. Il vouloit le revêtir d'une peliſſe ſuperbe ;

c'étoit un vieux morceau d'étoffe plein de trous, ſale & rongé de vermine. Un autre avec un panier plein de coquilles de noix, venoit lui vendre des confitures.

Ces petites ſcènes courtes & publiques ne rempliſſoient point l'intention d'Haroun, ni le but de la convention. C'étoit à lui à entrer dans une loge où il put avoir, comme ſes deux compagnons d'aventures, une converſation particulière.

Il paſſa près d'une, qui lui parut plus grande & mieux meublée que n'étoient les autres. Un jeune homme d'une figure auſſi douce que prévenante, y étoit aſſis ſur un ſopha, & paroiſſoit plongé dans la mélancolie : il tenoit en main l'Alcoran.

Le calife l'aborde, le ſalue, & lui adreſſe la parole de ce ton careſſant & familier, que la robe de derviche autoriſe à prendre ; « oh! beau jeune homme, lui dit-il, pourquoi trouvé-je parmi les fous un homme auſſi ſenſé que vous paroiſſez l'être? »

A cette demande, le jeune homme ferme ſon livre, ouvre modeſtement les yeux, regarde le derviche, & lui répond : « toutes les actions de ma vie n'ont pas été ſenſées, j'ai donné lieu à l'abus qu'on fait

aujurd'hui du pouvoir pour me retenir ici. — Et ne pourrois-je pas, dit le derviche, apprendre de vous votre hiſtoire, quand vous paroiſſez être ſi bien en état de la faire ?

« Pieux derviche, répond le jeune homme, ſi vous étiez le calife, je pourrois vous engager à vous aſſeoir près de moi & m'ouvrir à vous. Je demande tous les jours à Dieu de m'envoyer ce prince équitable ; mais il ſeroit inutile pour moi d'avoir un autre confident que lui. Vous voyez une victime de ſon grand-viſir Giafar, dont les ordres m'ont fait conduire ici pour une raiſon qui paroiſſoit fondée ; mais je puis dire que c'eſt ſans raiſon que j'y ſuis retenu maintenant, & ſans la religion qui me ſoutient, je ſuccomberois ſous le poids de mon infortune & à l'horreur de ma ſituation. »

Le calife eſt au plus haut point d'étonnement d'entendre un diſcours auſſi ſuivi, auſſi raiſonnable. Il appelle Giafar & Meſrour, il répète ce qu'il vient d'entendre ; le grand-viſir conſidère attentivement le jeune homme, & aſſure le calife que le

prisonnier & son histoire lui sont absolument inconnus.

La curiosité d'Haroun devient plus vive, & le rend pressant; il entre dans le petit appartement avec cette liberté dont usent en général tous les derviches; s'assied à côté de la prétendue victime des ordres de Giafar. « Jeune homme infortuné, lui dit-il, vous savez que les gens de mon état ont bien des priviléges, & surtout celui d'approcher des grands, & de pouvoir leur dire la vérité. Le commandeur des fidelles est de tous le plus accessible pour nous, faites fond sur mon zèle; il me deviendra possible de vous servir, vous allez confier vos malheurs à une oreille discrète, à une ame vraiment charitable. »

Le jeune homme soupira de nouveau, rêva un moment, répandit quelques larmes, & commença ainsi son histoire.

« Je m'appelle Halechalbé, mon père est syndic du commerce de Bagdad; il invita un soir à souper les principaux négocians de la ville, chacun d'eux avoit amené avec lui son fils aîné; après le repas, qui fut abondant & gai, les convives entrè-

rent en converſation ſur leurs diſpoſitions à l'égard de leurs enfans.

« L'un envoyoit ſon fils réſider dans un comptoir étranger, l'autre confioit au ſien un vaiſſeau chargé de marchandiſes, un troiſième lui abandonnoit une telle branche de ſon commerce ; en un mot, de tout ce que j'entendis, il réſultoit que tous mes contemporains ſe trouvoient ou utilement placés ou établis. Après avoir raiſonné à fond de ces divers arrangemens, la compagnie ſe retira.

« Demeuré ſeul avec mon père, je lui fis faire l'obſervation, que fils du premier dans notre état, je demeurois ſeul ſans emploi ; il en ſentit la juſtice, & me propoſa de me faire ouvrir un magaſin dans un des quartiers de Bagdad, à mon choix.

« Cette ouverture flattoit mon inclination pour le commerce & pour l'indépendance. J'acceptai, & dès le lendemain je fus mis en poſſeſſion d'un riche aſſortiment des plus belles étoffes de Perſe & des Indes. J'avois des eſclaves entendus dans le commerce, qui me ſoulageoient des embarras de la profeſſion.

« Environné pendant le jour de toute la

nobleſſe de Bagdad, dont je me trouvois à portée de faire la connoiſſance, je revenois vivre le ſoir chez mon père. Je faiſois mes affaires en menant une vie active & variée, en un mot, de mon goût. Mon père me viſitoit ſouvent dans mon magaſin; il y voyoit avec plaiſir le concours des curieux & des chalands des deux ſexes: il ne recevoit rien de rare de l'étranger qu'il ne ſe fit un plaiſir de m'envoyer; le directeur de ſon propre commerce en avoit l'ordre.

« J'étois un jour entouré de beaucoup de monde dans mon comptoir, quand deux femmes d'un extérieur très-apparent s'y préſentèrent. L'honnêteté ayant fait abandonner la place aux autres curieux, une des deux femmes dérangea ſon voile, aſſez pour me laiſſer entrevoir une beauté dont mes yeux furent ſubitement éblouis.

« Elles s'aſſirent ſur un ſopha, demandèrent les plus riches étoffes, en firent le prix avec moi, & en achetèrent pour trois mille écus; ſur ce marché, de compte fait, j'en gagnois cinq cent avec elles: les marchandiſes ſont pliées, & des eſclaves les enlèvent par les ordres de celle des

deux Dames qui me parut être la maîtreſſe. Je me préparois à tendre, pour ainſi dire, la main pour recevoir mon payement, quand la jeune Dame prend la parole. »

« Halechalbé, me dit-elle, je n'ai point apporté d'argent avec moi; mais vous ne ſerez point inquiet pour ce qui vous eſt dû, ſous peu de jours je reviendrai ici vous l'apporter, & je compte faire chez vous des emplettes plus conſidérables. »

L'autre femme prit la parole. « Ah madame! dit-elle, vous parlez au fils du chef du commerce, homme d'une opulence reconnue, & dont le calife même ſait apprécier le mérite, comme ſi vous doutiez qu'il ne tînt à honneur de faire à une Dame comme vous un auſſi mince crédit! »

« Le diſcours de cette femme, l'impreſſion qu'avoient fait ſur moi les beaux yeux de ſa maîtreſſe à la faveur du déſordre de ſon voile, un peu de timidité naturelle, firent, que non-ſeulement je n'oſai demander mon payement, mais que je n'inſiſtai pas pour ſavoir le nom de la Dame à qui je faiſois crédit; elle me quitte après m'avoir ſalué très-honnêtement, & je

demeure ſur ma porte planté comme un terme, ſans prendre la précaution de la faire ſuivre par un eſclave.

« Quand je fus ſeul, l'imprudence dans laquelle je venois de tomber ſe préſenta à ma penſée : à qui avois-je livré mes effets ? avois-je dû oublier, d'après les leçons de mon père, que Bagdad fourmilloit d'aventurières capables de ſe préſenter ſous toutes ſortes de formes, & de prendre tous les tons ? Alors tout, juſqu'à ces beaux yeux qu'on m'avoit laiſſé voir, me devint ſuſpect. Je me crus volé, & revins à la maiſon de mon père, tremblant d'eſſuyer les reproches que je penſois m'être attirés.

« Ma mère eut bientôt apperçu mon chagrin : elle m'en ſut habilement faire avouer la cauſe, & chercha à me calmer comme elle put. — Le marchand qui ne ſait pas perdre, me dit-elle, ne mérite pas de gagner ; ſi vous êtes embarraſſé de compter avec votre père, ma bourſe y ſuppléera.

« Je me rendis le lendemain à mon magaſin, le cœur navré d'avoir été dupe, & de la perte que j'eſſuyois : cependant, je n'étois pas ſans eſpérance du retour de

la Dame ; mais le ſoir arriva ſans qu'elle eût paru ; ce jour malheureux fut ſuivi de deux autres pareils, & ma mère voyoit augmenter mon affliction ſans pouvoir y apporter de remède.

« Elle avoit beau me dire qu'elle ſuppléeroit à ce revers par ſa propre bourſe, que je devois regarder ce qui m'arrivoit comme un malheur utile, puiſque ce n'étoit qu'en en éprouvant que l'homme parvient à s'inſtruire. Les diſcours de ma mère étoient inutiles, & rien ne pouvoit me conſoler de m'être laiſſé duper par deux beaux yeux, par de l'étalage & des complimens ; ma vanité bleſſée étoit un grand tourment pour moi.

« Le quatrième jour, la Dame inconnue arriva enfin chez moi tout à coup, ſuivie de ſes eſclaves ; on jette une groſſe bourſe ſur mon comptoir. — Beau jeune homme, me dit-elle, je vous apporte votre argent, voyez ſi le compte y eſt : à cet aſpect auſſi déſiré de moi, qu'ineſpéré, mes craintes, mes chagrins s'évanouiſſent ; en un mot, je me ſens renaître comme ſubitement.

« Mon inconnue s'eſt fait apporter de

nouvelles étoffes, elle fait un choix, & enlève de ma boutique des marchandiſes pour la valeur de trois cent pièces d'or; dans mon enthouſiaſme, j'en aurois livré pour deux mille; dès qu'elle a diſparu, je reviens trouver ma mère, & lui montre autant de joie que je lui avois laiſſé voir de triſteſſe & d'abattement : je lui raconte ma bonne aventure du jour, & deviens ſuſceptible d'entendre toutes les raiſons qu'elle avoit inutilement employées juſqu'alors, pour me perſuader que dans le trafic, *qui ne riſque rien, n'a rien.*

« Enfin, mon reſpectable derviche, je continuai de faire le même commerce avec la jeune Dame inconnue, juſqu'au moment où ayant emporté toujours de chez moi des étoffes pour la valeur de plus d'argent qu'elle n'y en avoit laiſſé, elle ſe trouva me devoir environ dix mille écus, équivalent de tout le profit que j'avois pu faire dans mes diverſes négociations avec elle.

« Un jour, après avoir fait ouvrir mon magaſin, j'étois à peine aſſis ſur mon ſopha, qu'une femme âgée vint m'y accoſter; je crus qu'elle vouloit quelques peliſſes ou quelques étoffes, & lui propoſois de lui en

en faire voir. — Non, mon fils, me répondit-elle, je ſuis chargée auprès de vous d'une commiſſion de toute autre importance, je viens ici de la part de la jeune Dame qui vous doit dix mille écus. Je ne vous apporte pas votre payement, mais je ſuis chargée de vous dire de ſa part, que ſi vous êtes devenu ſon marchand d'étoffes, à l'excluſion de tous ceux qui font le même commerce que vous à Bagdad, c'eſt parce que ſon cœur vous accordoit un autre genre de préférence; en un mot, mon fils, elle eſt belle, jeune & riche, & déſire ſe marier avec vous; quand vous l'aurez vue, quand elle vous aura parlé, ſi ce nouveau marché vous convient, la dot que vous devez fournir eſt toute trouvée dans les dix mille écus dont elle vous eſt redevable, ſinon, ils vous ſeront comptés, & vous les emporterez chez vous; mais pour vous mettre à portée de ſavoir ſi l'affaire vous convient, il faut vous déterminer à me ſuivre.

« Pendant ce diſcours de la vieille femme, un feu qui m'avoit été juſqu'alors inconnu, pénétroit dans mes veines, & ſa

violence augmentant par l'eſpoir qu'il m'offroit, je me trouvai brûlant d'amour.

« Les beaux yeux de la Dame, dès le premier inſtant où elle me les avoit laiſſé voir, m'avoient ébloui & aveuglé ſur mes intérêts au point de lui laiſſer emporter mes effets, ſans ſavoir comment j'en recevrois le prix ; depuis lors, dans toutes les autres viſites qu'elle m'avoit faites, ſi le voile m'avoit exactement caché les traits de ſon viſage, l'ampleur de ſes vêtemens n'avoit pu me dérober l'élégance de ſa taille, la grâce de tous ſes mouvemens, la forme de ſon pied, & la beauté de ſes mains.

« D'ailleurs, elle conteſtoit avec moi ſur les prix, avec tant d'honnêteté, un ſon de voix ſi angelique, qu'elle ne ſortoit jamais de mon magaſin ſans en avoir emporté quelque choſe de plus que mes marchandiſes ; mais je ne ſavois pas trop ce que c'étoit : elle étoit à peine hors de chez moi, que je me trouvois mal à mon aiſe, & je me diſois, cette Dame eſt bien charmante ! puis je tombois dans une longue & profonde rêverie.

« Quand la vieille m'eut donné à enten-

dre que la Dame inconnue m'aimoit, je me ſentis le plus paſſionné de tous les hommes. J'ordonne à mes eſclaves de fermer le magaſin, d'aller prévenir mon père & ma mère que je ne rentrerois point à la maiſon, devant aller me réjouir avec mes amis dans un jardin éloigné de la ville, & je me livre à la conduite de la vieille femme.

« Vous ne vous repentirez pas, me dit-elle en marchant, de votre confiance en moi, mais il faut que vous m'en donniez une nouvelle preuve ; ſi la Dame ne vous convenoit pas, ſi les propoſitions qu'elle doit vous faire n'étoient pas de votre goût, après vous être ſéparés, il lui convient de demeurer toujours inconnue pour vous ; ſa délicateſſe l'exige, & j'ai ordre de vous mettre un bandeau ſur les yeux pour que vous ne puiſſiez jamais reconnoître la maiſon où vous allez entrer. »

« Je me ſoumis ſans peine à cette condition ; nous nous retirons ſous un portique, & là, cachés par deux colonnes avancées, elle me bande les yeux avec un mouchoir de ſoie très-épais. Elle me fait tourner trois ou quatre fois ſur mes talons, me

prend par la main, & me fait marcher à côté d'elle pendant un bon quart-d'heure. Tout-à-coup nous nous arrêtons, je l'entends frapper à une porte qui s'ouvre ; j'entre, la porte ſe ferme.

« Un moment après, on me rend l'uſage de la vue, & je ſuis remis à la conduite de deux femmes eſclaves d'une grande beauté & d'une parure recherchée : elles me font paſſer par ſept portes, au-delà deſquelles je ſuis reçu par quatorze autres eſclaves, d'une figure auſſi remarquable, & ſi richement vêtues que j'en fus ébloui. Je me trouvois alors dans une pièce ſuperbe, où tout étoit marbre, jaſpe ou dorure. J'ouvrois les yeux de toutes mes forces pour me convaincre que j'étois éveillé, tant mon aventure avoit l'apparence d'un ſonge. Alors la vieille, qui m'avoit toujours ſuivi, ſe détache pour un inſtant, & revient peu après ſuivie d'un eſclave qui portoit un déjeûné ſur un grand plat de vermeil. Je m'aſſis pour me rafraîchir.

« Pendant que je ſatisfaiſois mon appétit, la vieille femme comptoit ſur une table les dix mille écus qui m'étoient dus.

« Voilà, me dit-elle, toute votre ſomme, ne ſoyez point inquiet ſi ma maîtreſſe ne paroît point encore, vous ne devez vous voir qu'après le contrat paſſé, la loi le commande & la décence l'exige. »

La vieille avoit à peine fini de parler, qu'un cadi parut, accompagné de dix perſonnes de ſa ſuite. Je me levai pour le ſaluer ; alors la vieille adreſſant la parole à l'homme de loi, lui dit : « La jeune perſonne qui veut ſe marier avec ce marchand vous a choiſi pour tuteur ; conſentez-vous à remplir cet office ? »

« Le cadi répond, qu'il ſe tient pour fort honoré du choix qu'on a fait de lui ; il dreſſe ſur le champ le contrat dans toutes les formes, & le fait ſigner aux témoins qu'il avoit amenés ; on ſert une ample collation pour lui & pour ſa ſuite ; on lui donne un habillement magnifique & trois cent ſequins, après quoi il ſe retire, en chargeant la vieille femme de faire agréer ſes remercîmens à ſa maîtreſſe.

« J'étois ſi étourdi de ce que je voyois, que ſans prendre garde que je laiſſois là mon argent, au moment où le cadi ſe retiroit, je fis un mouvement pour le ſuivre ;

la vieille me force à me raſſeoir. — Etes-vous fou? me dit-elle; faut-il vous avertir qu'après le contrat ſuit la noce? allons! ſoyez plus ſage, tranquilliſez-vous juſqu'à la nuit, où tout ſera prêt pour achever la cérémonie.

« Je demeurai dans le ſalon; un grand nombre d'eſclaves y étoient attentives à mes moindres mouvemens, pour prévenir juſqu'à mes fantaiſies; j'étois dans une poſition extraordinaire : je ne reſſentois plus, pour ainſi dire, l'empire du ſentiment qui m'avoit fait accourir auſſi légèrement les yeux couverts d'un bandeau; l'amour demeuroit comme étonné au fond de mon cœur, par l'impoſant du luxe qui m'environnoit, & du cérémonial de ce ſingulier mariage.

« Vers le ſoir, on me ſert un repas ſuperbe, des confitures de toute eſpèce, & des vins exquis, j'en fis un uſage fort modéré; dès que j'eus fait ſigne qu'on pouvoit deſſervir, la vieille femme vint me prendre par la main pour me conduire au bain.

« J'y fus reçu par huit belles eſclaves couvertes de pièces d'étoffes de ſoie : elles

m'enveloppent d'étoffes pareilles, entrent dans l'eau avec moi, & me ſervent avec toute l'attention & le reſpect qu'on auroit pour le calife lui-même.

« Imaginez, mon reſpectable derviche, quel devoit être mon étonnement? j'en étois preſque ſtupide. J'en fus bientôt tiré par l'apparition de vingt autres eſclaves, plus belles & plus parées encore que toutes celles dont j'avois été environné.

« Les unes tenoient des flambeaux, d'autres des caſſolettes remplies de parfums exquis, dont l'odeur, ſe joignant à celle du bois d'aloës, dont on s'étoit ſervi pour chauffer le bain, embaumoit l'air, & cette agréable vapeur s'élevoit juſqu'au plafond de l'appartement.

« On m'enlève à ces délices pour m'en faire goûter d'autres; vingt eſclaves me précédent & me conduiſent dans un appartement ſuperbe, où on me fait aſſeoir ſur un ſopha d'étoffe d'or; une muſique mélodieuſe m'y attendoit, elle étoit en même temps ſi gaie & ſi vive, ſi propre à inſpirer le plaiſir, que je ne tardai pas à me ſentir un peu ranimé; alors les eſclaves

me proposèrent de me conduire à l'appartement deſtiné pour les noces.

« Je me lève; une grande porte s'ouvre, & je vois arriver celle qui m'avoit deſtiné à être ſon époux, précédée de vingt autres eſclaves qu'elle ſeule pouvoit ſurpaſſer en beauté.

« A ſon aſpect, je demeurai preſque ſans ſentiment; mais à l'inſtant, cette première impreſſion fit place à l'amour, & ma paſſion acheva de prendre ſur moi cet empire dont la force me fait endurer aujourd'hui, à chaque inſtant de ma vie, des tourmens plus cruels que la mort.

« Précédée par ſes vingt eſclaves, comme je l'étois par les miennes, la belle inconnue & moi nous prîmes la route du grand appartement préparé pour les noces; on nous y fait aſſeoir ſur le même ſopha.

« La vieille ſe préſente alors, à la tête de quatre eſclaves portant ſur des plats d'or divers rafraîchiſſemens, des confitures eſquiſes, & de toutes les eſpèces de fruits, dont nous nous préſentâmes mutuellement; après quoi le ſervice diſparut, & nous reſtâmes ſeuls.

« J'étois preſque tremblant; ma char-

mante inconnue me raſſura, & me prenant la main : Halechalbé, me dit-elle, je vous aime depuis le jour où la curioſité m'attira dans votre magaſin ; le même ſentiment m'y a ramenée pluſieurs fois, ſous le prétexte de marchander & d'acheter des étoffes. Le petit commerce que nous avons fait enſemble m'a donné occaſion de vous connoître, & n'a fait qu'augmenter mon penchant, au point de me faire déſirer de m'unir avec vous pour la vie ; me ferez-vous le ſacrifice de votre liberté ? »

« Madame, lui répondis-je, vos charmes n'ont pas manqué leur effet ſur moi, dès le premier inſtant où vous parûtes à mes regards. Je ne vous vis jamais ſans éprouver un trouble inconcevable, mêlé cependant d'un plaiſir bien doux : jamais vous ne vous éloignâtes ſans m'occaſionner de vifs regrets : en vous attendant chaque jour, j'étois ſans ceſſe occupé de votre image. Je n'oſois me faire l'aveu de ma paſſion à moi-même ; mais puiſque vous le prévenez par celui de votre amour pour moi, je vous jure que rien n'égale la vivacité de mes ſentimens, & que le ſacrifice de la liberté eſt bien peu de choſe pour

celui qui voudroit donner ſa vie pour vous.

« Eh! Halechalbé, me dit-elle, la vérité ſemble s'exhaler par votre bouche! Ne donnez point votre vie, elle eſt néceſſaire à mon bonheur; mais ſi nous devons nous lier pour toujours, écoutez les conditions auxquelles l'abandon de ma perſonne & de mon cœur eſt abſolument attaché.

« Vous ignorerez mon nom & mon état juſqu'à-ce que des circonſtances que je ménage, m'aient miſe dans le cas de vous avouer publiquement pour mon époux; vous ne ferez dans cette enceinte aucune perquiſition pour vous en inſtruire. La porte de la maiſon ne s'ouvrira qu'une fois l'année.

« Ah! Madame, m'écriai-je, je me tairai, j'ignorerai, je reſterai! — Arrêtez, dit-elle, j'ai à vous impoſer une condition plus rigoureuſe. Comme je me donne toute à vous, il eſt juſte que vous ſoyez tout à moi.

« Mes eſclaves devenues les vôtres, doivent vous obéir en tout, mais vous ne leur parlerez que pour leur ſervice; ſi vous deſcendiez à la moindre familiarité avec une d'entr'elles qui ne fut pas un

ſimple témoignage de bonté ; ſi..... Je dois vous faire connoître mon caractère. J'ai du penchant à la jalouſie : ſi je devenois victime de cette paſſion funeſte par votre faute, j'ignore à quels excès le reſſentiment ne pourroit point me porter contre vous. »

« Raſſurez-vous, lui dis-je, oh mon adorable épouſe ! la force de mon amour vous met à l'abri de la plus légère indiſcrétion de ma part. Je pourrois mourir de chagrin de vous avoir déplu, mais je ne crains pas d'être jamais victime du malheur de vous avoir offenſée.

« A la vivacité, & à l'air de ſincérité dont mes proteſtations étoient accompagnées, les yeux de mon inconnue ſe baignent de larmes. — Halechalbé, me dit-elle, mettez la main ſur mon cœur, voyez comme il étoit agité de la crainte de vous voir refuſer mes conditions, nous allons être unis pour toujours ; n'euſſiez-vous qu'héſité j'immolois mon bonheur à ma délicateſſe, & nous étions pour toujours ſéparés.

« Pendant ce diſcours j'avois la main ſur ſon cœur, dont l'émotion paſſa bientôt dans le mien. Je preſſai tendrement mon

épouſe dans mes bras; elle y perdit connoiſſance. J'appelle une eſclave, le plus léger ſecours fait évanouir un accident dont la cauſe n'étoit pas dangereuſe; l'idole de mon cœur a ouvert ſes deux beaux yeux, & je les vois ſe tourner amoureuſement vers moi....

« J'abrège, trop reſpectable derviche, le récit du reſte des événemens de mon mariage; il ne peut vous intéreſſer, & la mémoire que j'en conſerve fait actuellement le tourment de ma vie.

« Dans l'enchantement où me tenoit ma paſſion, je paſſai quinze jours dans l'oubli du reſte de la terre, j'avouerai même à ma honte, dans celui de mes devoirs les plus eſſentiels, puiſque je ne ſongeai point aux inquiétudes dont mon père & ma mère devoient être dévorés à mon ſujet.

« Enfin, peu-à-peu, la nature reprenant ſes droits, je commençai à rêver triſtement à la douleur à laquelle les auteurs de mes jours, ſi pleins de tendreſſe pour moi, étoient néceſſairement livrés. Il m'échappa quelques ſoupirs qui partoient du fond de mon cœur, & la nouvelle ſituation de mon ame ſe peignit ſur mon

viſage. Mon épouſe attentive, s'apperçut bientôt de l'altération que j'éprouvois; elle m'en ſurprend le ſecret, & entrant dans ma peine, elle m'ouvrit d'elle-même la voie qui devoit me conduire à m'en délivrer.

« Cher Halechalbé, me dit-elle, je vous loue de votre attachement pour votre père & votre mère, ils me deviennent chers par rapport à vous : nous nous ſommes donnés des loix, mais nous en ſommes nous-mêmes les juges, il ne faut pas ſouffrir qu'elles bleſſent la nature, vous irez voir vos parens, & vous paſſerez ſept jours avec eux; vous reprendrez auſſi votre commerce. J'ai bien des raiſons pour vous engager à le ſuivre.

« D'abord il ſervira de manteau à nos liaiſons. Il vous fournit l'occaſion de vous montrer ou de diſparoître à volonté, ſans donner le ſoupçon que ce ſoit pour une intrigue de l'eſpèce de la nôtre; de plus, il vous met à portée d'acquérir par des procédés honnêtes, francs & généreux, l'eſtime du public, dont nous aurons beſoin un jour de concilier le ſuffrage, car le calife Haroun règne ici, & il a des oreilles

partout, ſans compter les ſiennes dont il fait volontiers uſage. Allez donc ; mon cœur vous ſuivra partout où vous ſerez, s'il pouvoit ſe rendre viſible, vous le verriez ſans ceſſe voltiger autour de vous; d'ailleurs vous ſerez ſous ma main : nous avons notre vieille confidente; je puis par ſon moyen vous procurer la ſatisfaction d'entendre parler de moi, tandis que j'aurai celle de recevoir de vos nouvelles, de vous faire connoître mes déſirs. Surtout, ajouta-t-elle, vos parens ne pouvant pas ignorer votre mariage, recommandez-leur le ſilence le plus profond ſur cet objet.

« En finiſſant ce diſcours, comme le jour commençoit à tomber, mon épouſe ordonna à la vieille de me mettre un bandeau ſur les yeux, & de me conduire hors des portes du palais, juſques ſous le portique où je m'étois ſoumis la première fois à cette cérémonie. Dès que ma conductrice m'eut rendu la vue, je volai à la maiſon de mon père. Une de nos voiſines alloit y entrer; elle me reconnoît à la lueur de la lumière d'une boutique, devant laquelle je paſſois. — Halechalbé, s'écria-t-elle! quoi! c'eſt vous! au nom du ciel n'allez pas

vous montrer inopinément à votre mère. Entrez un moment chez moi, pendant que mon mari ira la prévenir de votre retour; le chagrin de votre perte la déſeſpère, la joie occaſionnée par votre apparition ſubite pourroit la faire mourir.

« D'où venez-vous, méchant jeune homme? me dit-elle dès que nous fûmes aſſis. Comment avez-vous pu laiſſer de bons parens dans l'ignorance de ce que vous étiez devenu?

« J'étois pris au dépourvu, devant cacher mon mariage à tout le monde, & n'ayant pas une hiſtoire toute prête pour le premier curieux. Je payai de préſence d'eſprit, & fus obligé de recourir à un menſonge.

« Vous m'étonnez, Madame, répondis-je, en me parlant du chagrin que j'ai occaſionné à mes parens. Ayant trouvé une occaſion prête pour me rendre à Balſora où j'avois une information auſſi preſſante qu'importante à prendre, ſur un de mes débiteurs les plus conſidérables, je n'ai pas eu un moment à perdre & je ſuis parti ſans avoir le temps d'inſtruire mon père de mon départ; mais j'ai expédié dès que

je l'ai pu un exprès, auquel il faut qu'il ſoit arrivé quelqu'accident, puiſqu'on n'a point eu de mes nouvelles. La voiſine ſe paya de l'excuſe. — En attendant, me dit-elle, vous êtes mort ici pour tout Bagdad, & de plus enterré magnifiquement; car on vous fit hier de ſuperbes funérailles. Je vous conterai tout cela quand mon mari aura été préparer nos voiſins à revoir leur mort en bonne ſanté.

« Le mari s'étant chargé avec plaiſir de la commiſſion, la voiſine revint à ſon récit.

« Votre eſclave vint dire à votre mère que vous paſſeriez le reſte du jour & la nuit dans un jardin avec vos amis. On ſe tranquilliſa le ſoir & le lendemain; mais les jours ſuivans tous les marchands de Bagdad furent en mouvement pour vous chercher. On envoya dans tous les jardins des environs de la ville, dans les bois, dans la campagne fort au loin, & ne vous trouvant nulle part, ni perſonne qui vous eut apperçu, on augura qu'une imprudence de jeuneſſe vous avoit fait tomber dans un de ces piéges trop communs à Bagdad, où les jeunes gens ſans mœurs, ou ſans

expérience, trouvent ſouvent la mort en penſant courir au plaiſir.

« Votre père & votre mère s'arrachèrent les cheveux dans leur douleur. Votre famille & vos amis prirent le deuil, & on imagina de trouver une ſorte de conſolation dans de fauſſes funérailles, où toutes les pleureuſes de Bagdad ont joué leur rôle, mais où il s'eſt répandu bien des larmes véritables ; car l'affliction de vos parens touchoit tout le monde.

« J'étois bien mal à mon aiſe, oh vertueux derviche ! pendant ce récit. Je voyois les ſuites affreuſes de l'oubli de moi-même & de mes devoirs ; & j'ai toujours regardé mes diſgraces, & l'égarement qui en a été la ſuite, comme un châtiment du ciel, d'avoir pu oublier dans les bras de l'amour, les devoirs les plus ſacrés de la nature.

« Notre voiſine m'ayant raconté la partie de mon hiſtoire, dont il étoit néceſſaire que je fuſſe au fait, ſe leva.—Il eſt temps, dit-elle, que vous alliez vous montrer. Mon mari doit à préſent vous avoir annoncé. Venez confirmer le rapport qu'il aura fait de votre retour.

« J'entrai donc dans la maiſon pater-

nelle. Je ne ſaurois vous peindre la joie de mon père, encore moins celle de ma mère, qui s'évanouit dans mes bras.

« Quoi! tu reviens de Balſora? dit mon père : pauvre enfant! la perte que tu pouvois faire n'égaloit pas à mes yeux les riſques que tu viens de courir, & les fatigues que tu as eſſuyées.

« Mon père, dis-je, en continuant d'appuyer, devant les voiſins, l'hiſtoire que j'avois jugé à propos d'imaginer, je ne ſais pas ſi notre correſpondant doit manquer, mais je vais vous remettre des nantiſſemens capables de vous raſſurer contre toutes vos craintes; voilà un diamant pour mettre à votre turban : en voilà un pour le pommeau de votre poignard, un autre pour la poignée de votre cimeterre, & un bracelet pour ma mère. Je penſe que cela doit être à-peu-près l'équivalent des ſommes dont nous pouvons être à découvert avec lui.

« On m'embraſſa de nouveau, ſans me demander de plus amples explications; en un moment, le deuil répandu dans la maiſon s'évanouit : chacun ſe revêtit d'habits de fête. Les muſiciens remplirent la mai-

on, mille bougies l'éclairèrent, & un eſtin ſplendide y raſſembla les amis de non père & les miens. La ſoirée & la nuit s'écoulèrent pour toute la compagnie, lans les divertiſſemens & la bonne chère.

« Le lendemain matin, je crus devoir létruire dans l'eſprit des auteurs de mes jours, les idées que la prudence m'avoit fait établir la veille, pour donner le change au public. Je leur racontai mon mariage avec toutes ſes circonſtances, en les ſuppliant de garder le ſecret, auquel mon bonheur étoit attaché. Leur étonnement augmentoit à chaque circonſtance; les riches bijoux que je leur apportois de la part de mon épouſe étoient des preuves parlantes.

« Il faut, diſoit ma mère, qu'il ait épouſé la fille d'un génie! — On ne fait pas venir le cadi pour ces noces-là, diſoit mon père, & ils ne ſavoient que penſer; mais ils me voyoient heureux, & ils étoient contens.

« Je parlai à mes parens de reprendre mon commerce; ils furent enchantés de voir que la fortune ne m'ôtoit pas l'eſprit d'activité, d'économie, & dès le lendemain je reparus dans mon magaſin.

« On témoigna dans le quartier la ſatisfaction qu'on avoit de me revoir. Comme l'eſpoir du gain ne me gouvernoit plus, je me montrai aiſé, déſintéreſſé dans les négociations, & j'attirai chez moi tout Bagdad; le ſoir je revenois dans ma famille, comme à l'ordinaire.

« La veille du ſeptième jour je prévins mon père que j'allois de nouveau diſparoître. Il prit des meſures pour me faire remplacer par un commis intelligent, qui s'attachât à ſuivre mes principes. Quant à ma nouvelle abſence, il étoit aiſé de la colorer du prétexte de quelqu'affaire au-dehors.

« Le ſeptième jour, ſur le ſoir, la vieille vint me trouver. — Votre épouſe, me dit-elle, vous attend avec impatience: comme celle que j'avois de la rejoindre n'étoit pas moins vive, je ne me fis point preſſer pour ſuivre mon guide. Le même myſtère fut obſervé pour me conduire au palais où ma préſence étoit déſirée, & mon épouſe m'attendoit à la première porte: ſes belles mains, elles-mêmes, me délivrèrent de mon bandeau.

« Je paſſai quinze autres jours, plus

délicieux encore que les premiers, dans les jouiſſances que peut procurer un amour mutuel, & au milieu des délices, des plaiſirs, des amuſemens que pouvoient raſſembler autour de nous l'empreſſement & la richeſſe de mon épouſe.

« Au bout de ce terme, qui m'avoit paru bien court, je revins à la maiſon de mon père, & de-là à mes affaires : mes parens me reçurent avec les plus grandes marques de tendreſſe; mais j'en jouiſſois à peine, que j'aſpirois à voir arriver le ſeptième jour, où la bonne vieille devoit venir me mettre le bandeau ſur les yeux, pour me conduire dans un ſéjour qui étoit devenu pour moi le paradis ſur la terre.

« Mon épouſe, de ſon côté, paroiſſoit auſſi ſenſible que moi à notre ſéparation. Dès que j'étois abſent du palais, ſon ſeul moyen de ſe diſtraire étoit de prendre un inſtrument de muſique, & de chanter en ſe faiſant accompagner par ſes eſclaves, les vers que ſa paſſion lui dictoit : comme elle me les montroit à mon retour, j'en ai retenu quelques-uns, que je vous réciterai, ne fut-ce que pour vous prouver

que j'étois auſſi paſſionnément aimé que j'aimois moi-même.

Oh! mon amant, que l'abſence eſt cruelle!
Reviens : j'aſpire à ton retour,
Comme feroient à la clarté du jour
Des yeux plongés dans la nuit éternelle.

Pourquoi te ſéparer de moi ?
Quand je te vois je ſuis ravie.
Reviens, cher flambeau de ma vie,
Je ne puis vivre que par toi.

Tout dans mon cœur porte le déſeſpoir;
Rien ici pour moi n'a de charmes
Quand je n'ai pas le plaiſir de te voir;
Et je pourrois m'y noyer dans mes larmes.

« Juſqu'ici, j'ai peint mon bonheur; il ne me reſte plus qu'un affreux revers à vous retracer. Il prit ſon origine dans une paſſion que conçut pour moi Zaliza, l'eſclave favorite de mon épouſe; elle la déguiſa ſoigneuſement aux regards de ſa maîtreſſe & de ſes compagnes, mais elle me la déclara ſans aucune réſerve. — Je fus obligé, pour arrêter ſes importunités, de la menacer de les découvrir à mon épouſe. La rage & le déſir de la vengeance s'emparèrent du cœur de cette eſclave.

« Un jour, dans mon abſence, ſa maîtreſſe chantoit mes louanges & notre amour;

Zaliza accompagnoit avec les autres eſclaves, mais en entendant un couplet ſur ma fidélité, elle affecta de laiſſer tomber ſon luth, comme par un mouvement d'impatience, & ne le ramaſſa point.

« Pourquoi, lui dit mon épouſe, laiſſez-vous votre luth à terre? c'eſt, répond Zaliza, que je ne ſaurois entendre chanter la fidélité des hommes, parce que je n'y crois pas: Halechalbé, continua-t-elle, eſt très-aimable, il vous aime ſans doute; eh qui ne vous aimeroit pas? mais ſa tendreſſe eſt-elle égale à la vôtre? je n'en crois rien, il n'eſt pas plus fidelle qu'un autre, & je vous en donnerai des preuves quand vous le voudrez.

« Ces paroles perfides firent couler dans le cœur de mon épouſe le funeſte ſoupçon de la jalouſie; cependant, elle ne me donna pas lieu de m'en appercevoir. Dans les termes convenus entre nous, je revenois chez mon père & à mes occupations, & en retournant auprès de mon épouſe, je m'y voyois accueilli auſſi obligeamment, auſſi tendrement qu'à l'ordinaire.

« Etant un jour dans mon magaſin, deux heures avant le moment où la vieille

avoit coutume de ſe préſenter pour me conduire chez mon épouſe, un crieur public annonçoit dans la rue un encenſoir d'or, garni de diamans, à vendre pour deux mille ſequins. Je fais appeler le crieur par un eſclave. A qui, lui dis-je, appartient cet encenſoir? — Il eſt, me répond cet homme, à une jeune Dame que voilà, & il me montroit une femme bien faite & très-bien miſe; engagez-la, repris-je, à me parler.

« La femme reprend l'encenſoir des mains du crieur, lui paie ſon ſalaire, & s'avance vers moi. Madame, lui dis-je, puiſque cet encenſoir vous appartient, je ſais où le placer, voudriez-vous m'en accommoder? — Dès qu'il vous fait plaiſir, Halechalbé, me dit la Dame, il eſt à vous, & je n'en demande pas d'argent. — Je ne ſuis point, répondis-je, dans l'habitude de faire de ſemblables marchés. — Ni moi, dit la Dame, de recevoir le prix d'un préſent que je déſire faire au plus aimable & au plus aimé de tous les hommes.

« Halechalbé, continua-t-elle, je fréquente depuis longtemps votre magaſin? Hélas! vous ne m'avez pas remarquée; mais

mais votre figure, vos manières m'ont enchantée, & m'enchantent de plus en plus; je m'eſtime trop heureuſe de pouvoir vous offrir cet encenſoir, puiſqu'il peut vous convenir.

« Je le reçois, lui dis-je, Madame, ſi vous en acceptez de moi la valeur.

« L'argent ni l'or, dit-elle, n'en ont point à mes yeux. L'amour que j'ai pris pour vous m'a fait perdre le repos. Ne me traitez pas avec rigueur, le penchant qui vous entraîneroit vers moi ne vous abaiſſeroit point; grâce au ciel, je pourrois tirer quelqu'orgueil de mon origine; méconnue de vous, ſi je ne puis aſpirer aux derniers témoignages de votre tendreſſe, laiſſez-moi vous donner un ſeul baiſer, & l'encenſoir eſt à vous.

« Je ne puis, Madame, lui repliquai-je, conſentir à ce que vous faſſiez un auſſi mauvais marché; prenez votre argent, ou gardez votre encenſoir, un baiſer n'eſt pas un prix marchand.

« Il eſt ſans prix, répond la Dame, pour quelqu'un qui meurt d'amour. Je n'ai point apporté cet encenſoir ici pour le vendre, mais pour vous le donner, accep-

tez-le à ce prix, & vous me ſauvez la vie.

« Oh! vénérable derviche! j'avouerai ma foibleſſe, je me laiſſai gagner par ce langage amoureux & par ces louanges. Ne me défiant de rien, ne pouvant démêler les traits de la Dame au travers de ſon voile : vaincu par mon amour-propre autant que par ſes ſollicitations, je me retire dans un endroit ſombre de mon magaſin, je préſente la joue; au lieu de la baiſer, je me la ſens mordre avec une violence qui me force à pouſſer un cri, & je reſte ſeul, l'encenſoir à la main, la joue baignée de ſang & le viſage défiguré.

« Je parvins à arrêter le ſang; mais je ne pus diſſiper l'enflûre, ni faire diſparoître les marques de la cruelle morſure.

« Dans ce moment la vieille femme arrivoit pour me chercher, elle me parut ſurpriſe de l'état où elle me trouvoit.

« J'imaginai de dire que j'étois tombé ſur du verre briſé : je me préparois à faire la même hiſtoire à mon épouſe, mais la traîtreſſe Zaliza l'avoit prévenue & bien inſtruite. C'étoit elle qui m'avoit joué ce tour perfide, dont elle avoit ſans-doute rendu compte à mon épouſe d'une ma-

nière à me faire paroître beaucoup plus coupable que je ne l'avois été. Arrivé au palais, au lieu d'y être reçu par une épouſe empreſſée & tendre, comme à l'ordinaire, je tombai au pouvoir d'un juge irrité & implacable.

« Qui vous a bleſſé à la joue? me demanda mon épouſe dès que je fus devant elle. J'allois lui parler des morceaux de verre : dès les premiers mots elle m'interrompt; d'où tenez-vous cet encenſoir que vous avez à la main? Il me coûte deux mille ſequins, répondis-je en balbutiant. Menteur que vous êtes, il vous coûte bien davantage, repartit mon épouſe les yeux enflammés de colère, le compte en eſt ſur votre joue. Homme vil & bas! vous avez fait commerce de vos faveurs, mais cette infamie vous coûtera cher. Morigen, dit-elle, en s'adreſſant à ſon premier eunuque, qu'on lui coupe la tête.

« Déjà Morigen ſe ſaiſiſſoit de moi, quand la vieille, notre confidente, vint ſe précipiter aux pieds de mon épouſe. Ah! Madame, lui dit-elle, ne commettez pas un pareil crime! ne vous expoſez pas

à des remords qu'il vous deviendroit impoſſible de ſupporter.

« L'action de la vieille eſclave fit rentrer mon épouſe en elle-même ; elle parut rêver un moment, & changeant de ſentiment, elle ordonne qu'on m'applique la baſtonade. Pendant que l'eunuque Morigen exerçoit ſur moi cet ordre rigoureux, dont j'eſſayois de ſupporter les douloureux effets ſans me plaindre, elle ſe ſaiſit d'un theorbe, & en faiſant raiſonner les cordes d'un air dans lequel on pouvoit diſtinguer, avec la rage de la jalouſie, une maligne ſatisfaction ; elle compoſe & exécute ſur le champ ce couplet.

Si mon époux m'eſt infidelle,
Mon mépris le renvoie à celle
Dont il veut être favori ;
Et, quel qu'en ſoit le ſacrifice,
Je ſouffrirai qu'elle en jouiſſe,
Mais quand ma main l'aura flétri.

« Les douleurs que je reſſentois m'empêchèrent d'en entendre davantage. J'avois abſolument perdu connoiſſance, & ne la recouvrai que dans la maiſon de mon père, ſur un lit où je me vis entouré de ma famille, & des gens de l'art occupés à me

procurer du ſoulagement : on m'avoit emporté après la fatale exécution, & on avoit frappé à la porte de la maiſon de mon père, après m'avoir dépoſé ſur le ſeuil.

« Je demeurai quarante jours à me rétablir des ſuites du mauvais traitement que j'avois eſſuyé. Au bout de ce terme, quand je commençai à pouvoir me lever, mon père chercha à entrer dans ma confidence. Je ne diſſimulai pas la moindre circonſtance de ma dernière aventure. — Ah ciel! me dit-il, mon fils! vous vous êtes uni à un monſtre d'injuſtice & de barbarie.

« Arrêtez, mon père, m'écriai-je; ma femme fut cruelle, je l'avoue, mais elle crut avoir lieu de ſe plaindre; je lui ai manqué dans le temps même qu'elle me combloit de ſa tendreſſe & de ſes bontés; je ſens que je l'adore encore, & mon amour s'accroît par le ſentiment de ma faute & par le déſeſpoir où je ſuis de me voir à jamais ſéparé d'elle. Ah! plut-au-ciel qu'elle me voulut pour le dernier de ſes eſclaves.

« Vos ſentimens, reprit mon père, ne ſont pas d'un homme, ſentez mieux la

dignité de votre ſexe, il m'eſt impoſſible de décider à quelle eſpèce d'être vous avez été lié par la cérémonie d'un contrat : je le croirois fantaſtique, ſans les preuves qu'il nous a laiſſées de ſa réalité, & ſurtout par la dernière. Ne rougiſſez-vous point, homme bien né, qui pouvez prétendre à entrer dans l'alliance des meilleures maiſons de Bagdad, de vous être laiſſé emporter par une paſſion folle, à vous charger d'un lien auſſi biſarre, auſſi inégal que celui auquel vous vous êtes ſoumis ; oubliez vôtre odieuſe furie.

« Chaque mot que diſoit mon père, en invectivant contre mon mariage & mon épouſe, étoit un coup de poignard dans mon cœur.

« Je la découvrirai quelque jour, cette odieuſe créature, ajouta mon père ; j'irai la dénoncer au calife, & je lui ferai ôter les moyens de trouver de nouvelles victimes.

« Au lieu de tenir compte à mon père de ſon reſſentiment, mon cœur ſe révoltoit contre ſes idées de vengeance, & ſe plaçoit entre lui & ma cruelle, mais charmante épouſe.

« Bientôt la diſpoſition de mon ame, malgré les ſecours de la médecine, altéra ma ſanté & dérangea mon eſprit; je devins rêveur, mélancolique, atrabilaire, je refuſai toute conſolation, je rebutois ma trop tendre mère, & j'étois un fléau pour les domeſtiques; on ne pouvoit rien apprêter qui fût à mon goût, j'accuſois la maladreſſe des cuiſiniers.

« Un d'eux ſe préſentant un jour pour ſe juſtifier : tiens, lui dis-je, en renverſant la table, & foulant aux pieds tous les plats, voilà le cas que je fais de ton zèle & de ton adreſſe. Il voulut repliquer, je me jetai ſur lui pour le frapper à mon aiſe. Ses cris, ſes hurlemens attirent ma mère : elle veut m'arracher des mains l'objet de mon emportement; elle haſarde de joindre aux réprimandes quelques corrections de la main; dans mon aveuglement j'eus le malheur de la frapper. Mon père arrive, & n'eſt pas plus ménagé; enfin on m'enchaîne. Je me ſouviens que je paſſai la main ſur ma bouche, elle étoit couverte d'écume, en un mot, je perdis connoiſſance, & ne la recouvrai que pour me trouver dans le triſte ſéjour où vous me

voyez. On m'apprit alors que j'y étois détenu par l'ordre du grand-visir Giafar.

« Il s'est écoulé déjà bien des lunes depuis que je gémis dans cette humiliante captivité. La solitude, & plus encore que toute autre chose, la faculté de m'abandonner ici à ma passion, quelque malheureuse qu'elle soit, sans entendre charger de malédictions celle que j'aimerai toute ma vie, m'ont rendu ma tranquillité d'esprit.

« Ici! oh respectable derviche, je suis dominé par la tristesse, & jamais par l'humeur; je ne reconnois rien en moi qui doive autoriser à me garder encore enchaîné dans cet hôpital : hélas! il semble que les miens m'y ayent oublié; mais le grand-visir devroit faire ici des inspections, puisque c'est lui dont on suit les ordres, & tâcher de ramener mes parens à moi, puisque je ne les offensai que dans un accès de folie, & que j'ai recouvré assez de raison pour me conduire.

« Voilà! oh vénérable derviche, toute mon histoire. Voici toute ma consolation, c'est l'Alcoran, & l'espoir que quelque jour le commandeur des fidelles, qui cher-

che à tout voir de ſes yeux, pourra tourner ſes pas vers ce triſte ſéjour. Je le demande à Dieu cent fois par jour; mais hélas! mes prières n'ont point été juſqu'à lui.

« Continuez vos prières, mon cher enfant, reprit le calife: vous en connoîtrez bientôt l'efficacité, & votre demande ſera exaucée. » Après ces paroles conſolantes, Haroun retourne à ſon palais avec Giafar & Maſrour.

« Que penſez-vous, dit le prince, à ſes compagnons d'aventures, de l'hiſtoire que nous venons d'entendre? car vous étiez à portée & n'en avez pas dû perdre un mot.

« Je penſe, dit Giafar, que ce jeune homme, dont je n'ouïs jamais parler, quoiqu'il m'accuſe de ſon malheur actuel, bat la campagne, & vous a raconté des viſions ou des menſonges.

« Tout ne ſauroit être faux dans ſon récit, reprit le calife, & je vous ordonne de ſonger aux moyens d'en vérifier les faits: vous m'en parlerez demain. »

Le lendemain le grand-viſir vint rendre compte de ce qu'il avoit imaginé pour parvenir à connoître quel fond on devoit

faire ſur les plaintes & ſur l'hiſtoire d'Halechalbé.

« Les gens, dit ce miniſtre, dont l'eſprit eſt dérangé, varient toujours dans les récits qu'ils font, ſi votre hauteſſe ſe fait amener le jeune homme; s'il répète devant vous ſa longue hiſtoire, avec la même ſuite qu'il y a miſe hier, & ſans en altérer les circonſtances, alors il ſera à propos de faire les recherches néceſſaires pour s'éclaircir de la vérité des faits; » l'avis du viſir ayant paru très-ſage, l'ordre d'aller chercher Halechalbé fut expédié ſur le champ.

Dès que le jeune homme fut au pied du trône, le calife lui adreſſe la parole. « Halechalbé, on m'a aſſuré que vous aviez été enfermé à l'hôpital des fous, par une ſuite d'aventures fort extraordinaires; rappelez bien vos eſprits, ne doutez point du déſir que j'ai de rendre juſtice à tous mes ſujets; mais dans le récit que j'exige de vous, n'omettez aucune circonſtance, & ſongez au reſpect que vous devez à la vérité & à ma préſence. » Halechalbé voit que le pronoſtic du derviche ſe vérifie; rempli de confiance, & pénétré de ſon

ſujet, il recommence ſon hiſtoire & ne varie pas même dans les termes.

Giafar eſt forcé de convenir que ce qu'il vient d'entendre pour la ſeconde fois, porte un caractère de vérité auquel il eſt impoſſible de ſe refuſer. Il ne s'agit plus que de découvrir la trop chère & trop cruelle ennemie d'Halechalbé, pour lui en faire juſtice; la ſagacité du viſir lui en fait bientôt appercevoir les moyens.

En mandant tous les cadis de Bagdad, pour ſavoir qui d'entr'eux a paſſé le contrat, on s'expoſe à ébruiter l'affaire, ſans parvenir à en trouver le nœud; ſi quelqu'un d'entr'eux a contrevenu à la loi en paſſant un contrat auſſi extraordinaire, il n'en voudra pas convenir : on peut d'ailleurs avoir appoſé un homme pour en jouer le rôle.

En réconciliant Halechalbé avec ſon pere, en lui confiant de nouveau la geſtion de ſon commerce à ſon fils, il eſt à préſumer que la vieille viendra rôder autour; n'y fût-elle conduite que par ſa ſimple curioſité, des eſpions diſpoſés pourront ſe ſaiſir d'elle, & on la forcera de nommer ſa maîtreſſe.

Le calife approuva le plan, & ſur le champ le chef du commerce fut mandé.

Ce père malheureux, par l'égarement abſolu dans lequel il ſuppoſoit que ſon fils étoit encore, fut très-ſurpris de ſe trouver avec lui aux pieds du trône du calife; plus encore de le voir honoré des bontés d'Haroun.

Aux premières ouvertures de réconciliation qui lui ſont faites par le grand-viſir, il tend les bras à Halechalbé, qui s'y précipite. Là, on convient des meſures à prendre pour tendre au dénouement de l'aventure, & le père d'Halechalbé s'engage à exécuter fidellement ce qui lui eſt ordonné.

Le père & le fils gratifiés de deux riches habillemens, par la munificence du calife, reviennent dans leur maiſon, & dès le lendemain Halechalbé ſe voit rétabli dans [illegible] fourni qu auparavant.

[illegible] jeune homme chercha ſans doute à Le[illegible] oublier à ſes parens, par des ſoufaire [illegible] des prévenances & des careſſes, miſſions; [illegible] il leur avoit donné de ſe plainles ſujets qu[illegible] Toujours rempli de ſa paſſion, dre de lui, c

il tâche de leur en diſſimuler les effets, & de ſurmonter ſa mélancolie. Il ne s'y abandonnoit que dans les momens, où libre de toute autre affaire, il ſe trouvoit ſeul & livré à lui-même.

L'épouſe d'Halechalbé n'avoit pas joui long-temps de la ſatisfaction de ſa vengeance. Revenue à elle-même, elle ſe reprocha bientôt ſa cruauté & ſes excès : elle en vint au point de s'inquiéter ſur le ſort de l'amant qu'elle avoit trop ſévèrement traité, même en le ſuppoſant ingrat & coupable.

Bientôt l'amour reprit tout ſon empire : elle lutta pendant quelques jours contre un ſentiment qu'elle n'oſoit avouer ; mais le ſilence lui devenant trop à charge, elle ordonne, comme par un ſimple mouvement de commiſération, à la vieille eſclave, de s'informer de ce que peut être devenu ſon malheureux époux.

« Helas! Madame, lui répondit-elle, la compaſſion que j'ai de lui m'a déjà fait courir à la maiſon de ſon père, & j'ai appris par les gens du quartier, que ce pauvre jeune homme eſt en danger de la vie. — En danger de la vie ? répond

la Dame! que je ſuis malheureuſe! je fais mourir le ſeul homme que j'aie aimée, le ſeul au monde que je puiſſe aimer! que ne puis-je lui faire ſavoir que le fil de ma vie eſt attaché à la ſienne? mais tout me le défend.... vas, cependant, & ne tarde pas à t'informer de ſes nouvelles, autant que tu pourras le faire ſans expoſer mon honneur.» La bonne vieille reçut avec plaiſir cette commiſſion. Pendant quelque temps elle put entretenir les eſpérances de ſa maîtreſſe ſur le retour de la ſanté de ſon époux; mais bientôt ſes recherches furent abſolument vaines, les voiſins devinrent muets ſur ſon compte, dès l'inſtant où Halechalbé en démence avoit été conduit ſecrètement à l'hôpital des fous.

Alors ſa maîtreſſe ſe livre à ſon déſeſpoir: elle s'enferme avec ſa confidente pour pouvoir pleurer ſans contrainte & ſe livrer à ſa douleur. Alors ce théorbe, dont elle s'étoit ſervie pour inſulter à ſon malheur, lui ſervoit à exprimer ſes plaintes.

La Dame inconſolable ne pouvoit plus faire des vers, comme elle en faiſoit lorſque l'amour tranquille, ou la vengeance

l'inſpiroient ; elle n'articuloit que quelques mots entrecoupés par ſes ſoupirs & ſes larmes.

« Hélas ! il me fuit, diſoit-elle, il s'eſt banni pour moi !..... vas, mon amant ! cherche les tigres dans les forêts, tu dois moins les redouter que ton épouſe !... tu m'oublies ? tu as raiſon ; c'eſt un ſoulagement que je n'éprouverai jamais. »

La bonne vieille confidente rôdoit un jour par la ville, ſans trop imaginer qu'elle en pût rapporter quelque nouvelle agréable à ſa maîtreſſe ; lorſque paſſant dans le quartier où étoit le magaſin d'Halechalbé, elle voit qu'il eſt ouvert ; elle regarde, & le reconnoît lui-même, aſſis ſur un ſopha, plongé dans ſes rêveries ; elle ſe décide à y entrer. Dès que la vieille voit le jeune homme, elle veut ſe jeter dans ſes bras ; dès qu'il l'apperçoit lui-même, il veut courir à elle ; mais les eſpions du grand-viſir, qui ne perdoient pas l'eſclave de vue, ſe jettent entr'eux deux : ils l'enlèvent & la conduiſent à Giafar.

Quelle fut la ſurpriſe du viſir, en reconnoiſſant dans la femme qu'on lui amène

Nemana, la vieille gouvernante de Zéraïde ſa fille chérie. « Quoi! lui dit-il, vous que ma fille honore de ſes bontés, je vous trouve mêlée dans l'intrigue du mariage d'Halechalbé? quelle eſt la femme que vous lui avez fait épouſer? — Ah! mon prince & mon maître, répond Nemana, toute éperdue; qui aurois-je pu ſervir que la princeſſe Zéraïde votre fille? »

Giafar demeure interdit, en apprenant que ſa fille s'eſt mariée à ſon inſçu & ſans ſon conſentement; connoiſſant l'intérêt que mettoit le calife au développement de cette affaire, au lieu de retourner à ſon propre palais pour s'éclaircir avec Zéraïde, il ſe rend ſur le champ auprès du commandeur des fidelles, ſe faiſant ſuivre par Nemana & par les eſpions qu'il avoit mis à ſa pourſuite.

« On a trouvé, dit-il, oh! très-ſage calife, la vieille impliquée dans le mariage d'Halechalbé, elle eſt à la porte, je l'ai interrogée. L'épouſe d'Halechalbé, continua le viſir, n'a fait que ſe prévaloir de la loi prononcée par l'Alcoran, en faiſant châtier ſon mari, ſurpris dans une faute qui le méritoit : les droits des époux l'un

ſur l'autre, ſont réciproques ; Halechalbé s'eſt abandonné aux careſſes d'une femme étrangère.

« Il me ſemble, dit Haroun à Giafar, que vous preſſez un peu trop les termes de la loi. Vous la rendez bien ſanguinaire, & vous expoſeriez trop de têtes dans Bagdad, ſi le droit de ſe faire juſtice étoit accordé indiſtinctement à tous ceux qui ſont, ou ſe croyent offenſés de cette manière.

« Tous les mariages, reprit Giafar, ne ſauroient être ſoumis à la rigoureuſe application de cette loi. Mais, quand la fille qui ſe marie, en s'y ſoumettant elle-même dans toute ſa rigueur, eſt d'ailleurs en état d'exiger que celui qu'elle veut bien épouſer s'y ſoumette, & qu'il s'y eſt ſoumis librement, l'offenſée, en ſe vengeant, n'a fait qu'uſer de ſon droit légitime.

« Juſqu'ici, dit Haroun, malgré vos belles raiſons, je me ſens enclin en faveur du malheureux Halechalbé ; il me reſte à connoître quelle eſt la femme dont vous plaidez auſſi bien la cauſe.

« C'eſt ma fille, répondit le viſir, un peu embarraſſé. — Vous venez de me mettre

au fait, reprit le calife; je vois que la ſuite de mes affaires vous fait trop négliger les vôtres. Vous ignorez ce qui ſe paſſe dans votre propre maiſon; on s'y marie, on y diſpoſe de la vie d'un homme ſans vous en donner la moindre connoiſſance, concevez de quelle conſéquence il ſeroit d'abandonner l'exécution d'une loi de rigueur, à une main dirigée par la paſſion. Je ſais les droits que les femmes s'arrogent dans les mariages inégaux. Si la politique ſouveraine les force quelquefois à donner la main à un inférieur, elles peuvent juſqu'à un certain point s'en prévaloir: c'eſt pour elles un dédommagement du ſacrifice qu'elles font; mais votre fille Zéraïde n'a ſacrifié qu'à ſon goût, & de toute manière, le fils du chef du commerce eſt devenu ſon égal: il l'aime; il l'idolâtre malgré les cruautés exercées contre lui, ne ſera-t-elle pas trop heureuſe qu'il redevienne ſon époux? Vous n'ignorez pas que d'un regard je puis faire un prince du plus vil de mes ſujets. J'élèverai le père d'Halechalbé, par eſprit de juſtice, & prendrai ſoin du fils par rapport à lui & à vous, ſachez le nom du cadi

qui a passé le contrat, & pourquoi il a osé le faire sans votre aveu, d'autant que sans cet aveu, l'acte pourroit devenir nul; observez que rien ne manque à sa forme. »

Après avoir parlé de cette manière à son grand-visir, le calife fait approcher Halechalbé. « Jeune homme, lui dit-il, votre femme vous sera rendue, & vous serez maître de lui pardonner ou de la punir. Elle est fille de mon grand visir, mais rien ne doit vous en imposer, pour vous empêcher de suivre les mouvemens de votre cœur ou les dispositions de votre ame.

« Oh! commandeur des fidelles, s'écria le jeune Halechalbé, pourrai-je garder du ressentiment contre celle que j'aime plus que ma propre existence? Je n'aspire qu'au bonheur de la revoir, & si je puis reconquérir son cœur de l'aveu de son père, je leur voue à tous deux un amour & un respect qui n'auront d'autres bornes que ma vie.

« Giafar, reprit le Calife, je vous recommande les intérêts de votre fille & de votre gendre; regardez-le dès aujourd'hui

comme un homme attaché à mon ſervice & ſur lequel j'ai des vues. »

Le grand-viſir retourne à ſon palais tenant Halechalbé par la main & ſuivi de la vieille, qui ſe ſentant libre, s'échappa bientôt pour aller prévenir ſa maîtreſſe de la viſite qu'elle alloit probablement recevoir.

Le viſir qu'elle a précédé arrive chez lui; Zéraïde ſe lève pour venir à ſa rencontre, & lui rendre les témoignages ordinaires de ſon attachement & de ſon reſpect : un geſte de la main, un regard ſévère la forcent de s'arrêter.

« Supprimez ces démonſtrations, lui dit Giafar, il ne peut y avoir d'amour où manque la confiance, ni de reſpect avec la déſobéiſſance. Vous vous êtes mariée ſans mon aveu, & dans un accès de délire, vous avez abuſé de l'autorité que je vous ai donnée ſur les gens de votre maiſon, pour vous porter au plus coupable excès contre votre mari, à un crime qui nous expoſe au reſſentiment du calife.

« En donnant, continua le viſir, votre main au fils du chef du commerce de Bagdad, homme reſpectable, eſtimé de

tout le monde, conſidéré du calife, penſiez-vous vous allier à un vil eſclave? & ſi la vie de ceux-ci eſt à ménager, avez-vous cru pouvoir diſpoſer capricieuſement de celle de votre époux? Je vous l'amène: il eſt votre maître, il peut diſpoſer à ſon tour de votre vie, tombez à ſes genoux, & ſongez que vous ne pouvez regagner mon eſtime qu'en lui faiſant oublier par vos ſoumiſſions l'indigne & cruel traitement qu'il a reçu de vous. »

Pendant que le viſir parloit, Zéraïde tremblante ſeroit tombée morte à ſes pieds, ſi elle n'eut apperçu dans les yeux d'Halechalbé bien plus que de la compaſſion pour l'état de confuſion dans lequel elle ſe trouvoit réduite; il ne lui fut point pénible de ſe précipiter à ſes pieds, elle les baiſa avec tranſport. Le jeune époux au comble du bonheur relève Zéraïde, l'embraſſe, & leurs larmes ſe confondent pendant quelques inſtans. Cette ſcène attendriſſante toucha Giafar, qui aimoit paſſionnément ſa fille; père & miniſtre tout-à-la-fois, il ſe trouva déſarmé; mais il falloit faire appeler le cadi pour réparer l'irrégularité du contrat de mariage; il

apprit qu'il s'appeloit Yalleddin, & le fit mander ſur le champ.

Yalleddin arrive, & ne donne pas le temps à Giafar de lui demander pourquoi il a conſenti à marier Zéraïde en ſecret, & ſans le concours d'aucune autre volonté que celle de la jeune perſonne. « Votre fille me fit appeler, dit ce juge : elle me fit connoître l'excès de ſa paſſion, & je crus devoir me rendre à ſes déſirs, pour lui éviter, quoique par une irrégularité de ma part, une conduite plus irrégulière encore : elle me propoſa d'être ſon tuteur; dans cette qualité que j'acceptai, & ne déſapprouvant pas ſon choix, je crus rendre un ſervice eſſentiel à ce couple intéreſſant, & prévis bien que vous ne le déſapprouveriez pas un jour. »

Giafar, loin de marquer du mécontentement au cadi, lui témoigna généreuſement ſa reconnoiſſance; mais il ordonna que l'eſclave Zaliza lui fut remiſe, pour la faire punir après en avoir tiré l'aveu de l'odieux ſtratagême qu'elle avoit employé pour la déſunion des deux époux, qu'il laiſſa à eux-mêmes, après avoir aſſuré Halechalbé qu'il lui ſeroit auſſi cher que

ſon propre fils. Enſuite il donna des fêtes magnifiques pour donner tout l'éclat poſſible à une union autoriſée & goûtée du calife, & qui fut un ſujet de joie pour tous les habitans de Bagdad.

C'eſt ainſi qu'Halechalbé paſſa preſqu'inopinément de l'hôpital des fous, au comble des honneurs où il fut élevé par Haroun-Alraschid, & de la ſituation la plus affreuſe au plus haut degré de bonheur.

Schahriar, s'appercevant que l'hiſtoire d'Halechalbé étoit finie, témoigna le plaiſir qu'elle lui avoit fait, & loua l'excellente conduite du calife. Il ſe déchaîna contre l'abus que faiſoient les femmes de l'autorité, pour peu qu'on leur en laiſsât prendre. Scheherazade trop prudente pour combattre ouvertement cette opinion, prit un détour pour eſſayer de l'affoiblir, & démontrer qu'elle étoit un peu générale. Sire, reprit-elle, j'aurois encore à vous entretenir de bien des aventures mémorables du grand calife Haroun & de ſa famille. J'en ſais d'autres qui lui ſont arrivées, lorſqu'il étoit déjà avancé en âge, & qui achèvent de donner une belle idée de l'heureux règne de ce ſoleil de juſtice

& de prudence; mais elles ſont longues, & j'ai beſoin d'en rappeler à ma mémoire tous les faits, parce qu'ils ſont auſſi intéreſſans qu'extraordinaires. En attendant, ſi votre majeſté ne dédaigne pas, ainſi que le grand Haroun lui-même, de s'amuſer un inſtant d'une hiſtoire populaire qui fit autrefois les plaiſirs des gens du commun, je vous raconterai celle de *Xaïloun, ſurnommé l'imbécille*; elle fait encore proverbe à Bagdad, où on la récite tous les jours parmi le peuple.

Le ſultan, perſuadé qu'une hiſtoire racontée par ſa belle épouſe ne pouvoit être qu'amuſante, quelque bas qu'en fut le ſujet, l'engagea à la commencer ſur le champ, & Scheherazade reprit ainſi la parole.

L'IMBÉCILLE,

# L'IMBÉCILLE,

## OU

## HISTOIRE DE XAÏLOUN.

SIRE, il y avoit à Bagdad un jeune homme nommé Xaïloun, né de parens honnêtes, & demeuré orphelin en bas âge, avec peu de fortune. Sa taille courte & ramaſſée annonçoit une conſtitution robuſte. Ses traits euſſent été aſſez agréables s'il n'eut pas abſolument manqué de phyſionomie. Dès ſon enfance, comme il étoit dépourvu de jugement, il ſervoit de jouet à ſes camarades. Il étoit d'ailleurs d'un caractère fort doux; dès qu'il eut paſſé l'âge de puberté, ſa famille préſumant qu'une femme raiſonnable pourroit le gouverner & en faire au moins un honnête homme, réſolut de le marier, & lui fit épouſer une fille plus âgée que lui de deux ans, ſage, prudente & d'un état pareil au ſien.

Oitbha, femme de Xaïloun, s'apperçut bientôt des défauts de ſon mari. Ce pareſ-

ſeux dormoit dès qu'il avoit le ventre plein, & ne ſe réveilloit que pour manger de nouveau : s'il ſe donnoit quelque mouvement, c'étoit pour rôder par la ville, ſe fourrer dans les foules & tout regarder ſans rien voir. De temps en temps cette ſotte indiſcrétion lui attiroit des traitemens fâcheux, & il revenoit à la maiſon la mâchoire en ſang, ou l'œil poché. Cela mortifioit Oitbha ; elle aimoit ſon mari, parce qu'à ſa gloutonnerie, à ſa pareſſe & ſon extrême ſimplicité près, il étoit bon homme & ſans fiel.

Pendant que Xaïloun menoit cette vie, ſes affaires ſe dérangeoient ; il dévoroit ſon petit patrimoine dans l'inaction & le ſommeil, & il tomboit inſenſiblement dans l'imbécillité.

Oitbha avoit eſſayé les careſſes, les remontrances, les reprimandes, mais Xaïloun ne changeoit pas de conduite. Sa femme vouloit l'aſſujettir au moins à un petit travail, pour commencer peu-à-peu à le mettre ſur la voie de gagner ſa vie, mais il n'étoit pas poſſible de lui rien faire faire.

Enfin un jour qu'à force de prières, il

s'étoit déterminé à aller étendre du linge, pour le faire ſécher au ſoleil ; comme elle vint quelque temps après pour voir s'il avoit rempli ſa tâche, elle le trouva accroupi à terre en converſation réglée avec un (1) kardouon, qui étoit ſur un tas de pierres. Xaïloun parloit, & le petit animal ſembloit lui répondre par ce ſigne de tête qui lui eſt ordinaire : en attendant le linge étoit à terre.

« Que fais-tu là, Xaïloun? dit Oitbha. — Je cauſe avec mon couſin. — Le kardouon eſt ton couſin? — Oui il l'eſt ; & s'adreſſant à l'animal : n'es-tu pas mon couſin, kardouon? » L'animal répondit alors par ſon inclination de tête habituelle. La patience échappe à Oitbha qui étoit vive, elle prend une branche de térébinthe qui ſe trouve ſous ſa main, & en donne trois ou quatre coups à Xaïloun, qui la regarde d'un air hébêté, &

(1) *Kardouon.* Petit animal de 14 pouces de long ſemblable au Crocodile du Nil par la forme. Quand on le regarde il a un mouvement de tête de haut en bas, ſemblable à celui par lequel nous déſignons le conſentement donné à une choſe. Il ne fait aucun mal.

ſe dépêche de ramaſſer le linge & de l'étendre.

Oitbha fait ſes réflexions. « Voilà de la famille qui nous vient. Je ne pourrai pas, par mon ſeul travail, fournir à ma ſubſiſtance, à celle de mes enfans & de ce gros pareſſeux. Puiſque je puis m'en faire craindre, il faut que je le corrige du péché de fainéantiſe; il eſt fort, je le contraindrai à travailler pour gagner ſa vie.»

Après avoir ainſi raiſonné avec elle-même, dès que Xaïloun eſt rentré, elle reprend ſa verge de térébinthe à la main, & s'eſſaye à lui faire déranger le peu de meubles qui ſont dans la maiſon, & à les lui faire remettre en ordre; s'il s'arrête un moment, les coups pleuvent ſur lui.

Xaïloun obéit; mais ſitôt que le travail eſt fini, il s'échappe, & va rôder dans Bagdad, d'où il ne rentre que fort tard & fort maltraité. Il s'étoit inconſidérément mêlé dans une bagarre & avoit attrapé des coups.

Oitbha voit que la baguette de térébinthe n'eſt pas ſuffiſante pour fonder toute l'autorité qu'elle a beſoin de prendre, elle ſe ſaiſit d'un bâton.

« D'où viens-tu ? lui dit-elle ; je t'apprendrai à ſortir ſans ma permiſſion, & à t'aller faire eſtropier comme tu l'es ; en même-temps elle lui donne vingt coups de bâton bien appuyés ſur les épaules, le fait aſſeoir, & panſe les plaies qu'on lui a faites aux mains & au viſage. »

Quand le panſement eſt fini elle le fait coucher. « Repoſe-toi, dit-elle, demain nous verrons autre choſe. Il faut que tu changes abſolument, gros imbécille que tu es, ſinon tu nous ferois tous mourir de faim & de chagrin ; tu as beſoin de travailler pour vivre, il faut que tu le faſſes : tu es gros & fort, tu iras chercher de l'ouvrage dans Bagdad, & ſi tu ne rapportes pas du profit à la maiſon, le bâton ira ſon train. »

Xaïloun s'endort fort triſte, ſe diſant à lui-même. « J'aurai du bâton ſi je ne me change pas, & comment ferai-je pour changer & n'être plus Xaïloun ? »

Le lendemain Oitbha vit que ſon mari avoit encore le viſage trop meurtri des coups qu'il avoit reçus la veille. Elle panſe ſes meurtriſſures, en lui diſant :

« rumine ! rumine ! butord ; mais ſonge à changer du tout au tout. »

Les traces du mauvais traitement qu'on avoit fait au pareſſeux ont diſparu, ſa femme le fait lever : « Sors de la maiſon, lui dit-elle, va louer ta journée à quelque maître dans Bagdad, il n'y a pas ici du pain pour toi, & ſi tu y rentres ſans en apporter, tu vois le bâton : voilà celui qui te recevra tous les jours juſqu'à ce que tu ſois entièrement changé. »

Xaïloun a la tête faite de manière qu'il ne peut retenir que les derniers mots. Il faut qu'il apporte du pain & qu'il revienne changé, ſinon la ſenſibilité qui lui reſte encore ſur les épaules l'avertit qu'il ſera reçu à coups de bâton.

Il paſſe devant la maiſon d'un boulanger ; le pain qu'on venoit de tirer du four, étoit en avant ſous la tente : il excitoit l'appétit par ſa couleur, ſa forme, ſa bonne odeur ; c'étoit en hiver, il faiſoit froid, & la chaleur qui ſortoit du four étoit un attrait de plus pour lui ; car il étoit mincement vêtu.

Le boulanger, gras & vermeil, aſſis près de ſon four, avoit un air de proſ-

périté très-engageant, & les garçons qui travailloient au pétrin, vêtus d'une grande propreté, préſentoient l'image de la gaieté, de la ſanté & du bonheur.

« Oh! dit Xaïloun, ſi je puis entrer en boutique ici, ce ſera tout juſte mon affaire, voilà le pain qu'on m'a dit de chercher pour moi. Si je puis manger ſeulement pendant huit jours de bon pain comme celui-là, je deviendrai gras & rouge comme tous ces gens-là, & je ſerai changé. »

Après cette réflexion, il entre dans la boutique; le boulanger le regarde, & ſur ſon apparence robuſte, le prenant pour un journalier qui demande du travail, il lui adreſſe la parole: « Que veux-tu, mon ami? cherches-tu à t'occuper? veux-tu m'aider dans mon travail? »

« Je le veux bien, dit Xaïloun. — En ce cas commence à prendre cette ſerpe: délie ce fagot, coupe les branches pour m'en fournir à meſure que je les mettrai dans mon four. »

Xaïloun s'aſſied & s'acquitte de ſon emploi. L'heure du dîner vient, on lui donne un de ces pains qu'il avoit tant convoités. Le boulanger apprend que ſon nouvel

ouvrier a femme & enfans : en le congédiant le ſoir, il lui donne trois autres pains pour eux, & le renvoie joyeux à la maiſon.

Oitbha le reçoit très-bien, & quand elle ſait ce qu'il a fait : tu vois, lui dit-elle, qu'en ſe donnant de la peine on gagne du pain : occupe-toi de l'idée de travailler tous les jours de ta vie & de changer entièrement.

Le lendemain Xaïloun vouloit dormir un peu tard ; mais Oitbha le réveille avec ſa baguette : « allons, dit-elle, marche à la boutique, ou je prends le bâton. »

Xaïloun s'habille & ſort bien vîte. « Ah ! dit-il, quand ferai-je changé, pour qu'on ne me parle plus de bâton, » & il ſe rend à ſon travail.

Il faiſoit ce métier-là depuis huit jours, & la petite maiſon étoit largement pourvue du néceſſaire : tous les matins la réprimande alloit ſon train, & quelquefois le bâton, quand on ſe montroit un peu engourdi.

Cependant Xaïloun ne trouvoit plus le pain auſſi bon que le premier jour ; il falloit qu'il ne fut pas changé, puiſque

ſa femme le grondoit & le battoit tous les matins, & il lui ſembloit dur, pour lui qui aimoit tant à vagabonder dans Bagdad, de ſe voir priſonnier toute la journée à la gueule d'un four, & de ne pouvoir pas dormir la graſſe matinée.

Il réſout en lui-même que cette manière de changer ne vaut rien, & qu'il en doit chercher une autre.

Sa femme l'a réveillé le matin avec le ſecours ordinaire. « Lève-toi vîte, ſors, va gagner de quoi vivre, & apporte quelque choſe à la maiſon, ou je ne t'y reçois que pour te bâtonner. Nous ne vivrons pas enſemble comme mari & femme, que tu ne ſois changé. »

Cela eſt fort bon, diſoit Xaïloun entre ſes dents; mais me voici changé en priſonnier, & ce changement-là ne me convient pas, cherchons ailleurs, & il court tout Bagdad ſans trop ſavoir ce qu'il cherchoit.

Toujours rôdant, il arrive près de la boutique de Seydi-Haſſan, natif de Damas, le plus renommé de tous les traiteurs de Bagdad; elle étoit en bel air, ſur les bords du Daggiala.

Sous la tente (1), en avant de la maiſon, étoit un grand baſſin couvert d'une pyramide de riz, aſſaiſonné des épices les plus précieuſes, & environné de viandes hâchées, préparées avec autant de propreté que de délicateſſe. La vapeur de ce plat excite Xaïloun.

Il voit dans cette même boutique ſix jeunes gens occupés au travail, vêtus à merveille, beaux à ravir, & tous lui ſemblent auſſi gais que bien portans. Il ne lui paroît point extraordinaire que des gens qui ont à diſcrétion du pilau (2) auſſi excellent que celui qu'il voit, jouiſſent de tant d'avantages, & il ſe perſuade qu'en vivant comme eux il leur reſſemblera bientôt; mais il faut aborder le traiteur pour obtenir qu'il lui permette de travailler dans la boutique. La faim, le déſir de changer, rendent Xaïloun éloquent. « Auriez-vous, dit-il à Seydi-Haſſan, de l'ouvrage à me donner? — Cela ne manque pas ici, dit le traiteur; allez à mes gar-

(1) Il y a une tente devant chaque boutique.

(2) *Pilau* ou *Pelau*, nom que les Arabes donnent au riz apprêté de cette manière.

çons, ils vont vous employer tout de ſuite.»

Voilà Xaïloun mis à l'ouvrage ſur le champ; on lui donne à dîner des reſtes de toute eſpèce, & en quantité. Il s'en remplit, il s'en gorge, ne doutant pas qu'il n'eût attrapé enfin le moyen unique de parvenir au changement auquel il aſpire.

Après dîner il reprend ſes fonctions: elles n'étoient pas pénibles. Il s'agit de dreſſer les tables pour les gens qui venoient manger chez le traiteur; de porter des plats, d'en rapporter, de deſſervir.

Le ſoir il revient à la maiſon avec une pyramide de reſtes, ſur un grand plat; il rentra tard, Oitbha étoit inquiète; dès qu'elle le voit chargé de tant de denrées, & ne rapportant pas de pain de chez ſon maître le boulanger, elle ne doute pas qu'il n'ait été courir la ville comme à l'ordinaire, & qu'il n'ait dérobé quelque part le plat & ce qui eſt deſſus.

« D'où viens-tu, vagabond? où as-tu pris ce plat, voleur? » voilà les apoſtrophes dont elle l'accueille: quelques coups de bâton bien appuyés les accompagnent.

Xaïloun veut faire entendre que ne ſe trouvant pas bien de vivre priſonnier

auprès d'un four, il a désiré d'être changé en mieux, qu'il a travaillé chez Seydi-Hassan.

« On ne sauroit t'avoir donné tout cela, répond Oitbha ; viens avec moi, je ne veux pas qu'on nous prenne pour des voleurs : » elle prend son voile, se fait suivre par Xaïloun, portant le plat, & court chez le traiteur.

Seydi est émerveillé de tant de bonne foi : il ajoute quelqu'autres dons de la même espèce à ceux qu'il avoit faits, & renvoie les bonnes gens dans leur maison.

Voilà Xaïloun heureux pour quelque temps, allant tous les jours chez Seydi, mangeant à son appétit, & rapportant chaque jour de quoi mettre l'abondance dans le ménage ; pourvu qu'il se levât matin, il ne recevoit ni coups, ni reprimandes, mais s'il y manquoit, il s'y voyoit toujours exposé ; il avoit mis dans sa tête qu'il falloit qu'il changeât au point de devenir méconnoissable à sa femme ; & c'étoit dans cette espérance, que mangeant le plus qu'il pouvoit, pour devenir joufflu & vermeil comme les autres garçons du traiteur, il alloit se regarder très-souvent

à un miroir qui étoit dans la boutique ; il obſervoit s'il ne grandiſſoit pas un peu.

Un jour Seydi-Haſſan l'ayant obſervé, lui demande ce qu'il faiſoit-là. « Je regarde ſi je ſuis changé, répond Xaïloun, puis il touchoit alternativement ſon viſage, ſes habits, en levant les épaules en ſigne de mécontentement.

« Tu voudrois donc changer? dit Seydi. — Oui, dit Xaïloun. — Mais tu es au moment de le faire ſi tu le veux, reprit le traiteur, je puis te changer de poſte : le marmiton eſt mort, je te donnerai ſa place.

« Aurai-je auſſi ſes habits, dit Xaïloun? — Sans-doute, reprend Seydi, cela va ſans dire. — Changeons vîte, dit Xaïloun. Il y a long-temps que je demande à Dieu tous les jours d'être changé. »

On ſe fait, dans la boutique, un amuſement de revêtir le nouveau marmiton de ſes habits de ſervice. Il ne ſe ſentoit pas de joie de penſer qu'il alloit être changé, & reſſembleroit bientôt aux autres ſerviteurs de Seydi-Haſſan.

La ſeule odeur auroit dû l'avertir du déſavantage de ſon nouvel équipage ; mais

propre à réveiller l'appétit, même de moins affamés que Xaïloun. Il penſe que s'il peut en remplir ſon eſtomac pendant quelque temps, & enfoncer les bras dans cette belle pâte, il ne peut manquer de changer entièrement d'apparence.

Il entre donc dans la boutique, & offre tout niaiſement ſes ſervices au maître pâtiſſier. Celui-ci le conſidère plus qu'il ne l'écoute. Sa vigoureuſe conſtitution, démontrée par ſa conformation extérieure, donne l'idée d'un homme dont on peut tirer beaucoup d'ouvrage. Ses ſervices ſont agréés ſur le champ.

Le nouveau garçon pâtiſſier eſt au comble de la joie. Les travaux qu'on lui impoſe ſont aiſés; il ſe gorge de cette excellente pâtiſſerie, & le ſoir, il en porte à ſa femme de bons morceaux.

Oitbha eſt étonnée de le voir revenir avec ces nouveaux fruits de ſon travail. « C'eſt que j'ai changé, lui dit Xaïloun, » & il lui explique qu'il a pris une autre profeſſion.

Oitbha le voyant en train de travailler, eſt contente. Son mari n'eſt pas au comble de ſes vœux; car il ne met pas encore

les mains à la pâte ; mais, comme on étoit dans le mois du Ramadan, on le chargeoit de pâtiſſerie, qu'il alloit vendre dans les places & ſur les paſſages.

On lui avoit appris à connoître la menue monnoie. Il ſavoit qu'il devoit rapporter autant de pièces de cette monnoie qu'il livroit de pièces de pâtiſſerie, & il rendoit un fidelle compte. C'étoit tout ce que pouvoit produire ſon génie, & juſques-là le pâtiſſier n'avoit pas exigé davantage ; mais il vint un moment où il prétendit obtenir de lui un ſervice plus eſſentiel.

Le temps de la fête accabloit la boutique d'ouvrage ; on y alloit manquer de farine fraîche, parce que l'âne qui tournoit au moulin étoit mort.

Xaïloun n'avoit pas ſuivi de près les travaux de cet animal. Le maître lui dit : « nous allons manquer de farine, & par conſéquent de pâtiſſerie ; j'ai perdu mon ouvrier, je ne pourrai pas d'ici à quelques jours m'en procurer un autre, il faut que tu changes d'emploi, Xaïloun, & que tu me faſſes de la farine, j'aurai bien ſoin de toi pendant le temps du travail.

& le voilà de nouveau à faire tourner le moulin.

Pour le coup, l'eſtomac plein, le corps gonflé de vents, par l'effet de la nourriture qu'il avoit priſe, fatigué par le travail de la matinée, tout en ſueur, eſſouflé, il s'arrête de temps en temps.

« Allons donc! crie le pâtiſſier, marche! ſi le courage te manque, je m'en vais t'en donner, comme j'en donnois à ton prédéceſſeur.

« Du courage! dit en lui-même Xaïloun, qu'eſt-ce que du courage? cela pourroit être bon. » Il s'arrête & dérange ſon bandeau pour voir un peu ce qu'on va lui donner.

Il apperçoit ſon maître, tenant à la main un fouet qu'il fait claquer en l'air. Il rabaiſſe ſon bandeau, continue de remplir ſa tâche ſans s'en faire prier, & dégoûté du courage avant d'en avoir fait l'eſſai.

Le jour baiſſe; Xaïloun n'eſt plus à l'attache, il ſe preſſe d'arracher ſon bandeau, il rentre dans la boutique, & trouvant la porte ouverte, blanc comme un ſpectre, & tout harnaché qu'il eſt, il ſe ſauve chez lui avec la vîteſſe d'un trait,

craignant toujours d'être remis à la barre du moulin & qu'on ne lui donnât du courage.

Qu'on ſe faſſe l'idée d'un homme très-barbu, couvert de fleur de farine de la tête aux pieds, de manière que les ſangles, dont il étoit harnaché, paroiſſoient ne faire qu'un avec ſon vêtement.

Quand Oitbha voit arriver ce ſpectre, qui vient s'aſſeoir hardiment chez elle, elle en fut d'abord effrayée ; mais elle reconnoît bientôt le perſonnage à l'attitude.

« Quoi ! dit-elle, c'eſt toi, gros imbécille ? où as-tu été te faire harnacher comme te voilà, au lieu d'aller travailler chez ton maître, pour nous en rapporter de quoi vivre ? » bientôt le bâton joue, & force la farine à s'écarter du pourpoint.

Xaïloun tâchoit de conjurer l'orage. « Vous me dites de demander à Dieu de me changer, je le lui demande : j'ai été priſonnier, marmiton, & aujourd'hui me voici âne, pour faire de la farine.

« Oh ! la groſſe bête ! » dit Oitbha ; & la compaſſion l'empêche de pouſſer plus loin la correction : elle le délivre de ſes

ſangles, l'enferme, va chez le pâtiſſier lui reporter le harnois, & lui reprochant d'avoir abuſé de la ſimplicité d'un pauvre homme, elle ſe fait rendre la robe de Xaïloun, le prix de ſa journée, & revient chez elle.

Les fatigues du travail, les coups de bâton, & l'indigeſtion occaſionnée par le ragoût à l'huile, retinrent Xaïloun au lit tout le lendemain, ſans que ſa femme le preſsât de ſe lever; mais au troiſième jour, contrainte elle-même par le beſoin, elle fut obligée d'envoyer ſon butord de mari au travail.

« Allons, lui dit-elle, prends ton parti; retourne chez celui de tes maîtres qui voudra de toi; mais ſi tu ne reviens pas avec quelque profit de ton travail, tu peux aller coucher à la rue : change de conduite, car pour moi je n'en changerai jamais.

« Changer de conduite! dit Xaïloun en lui-même, je voudrois bien ſavoir comment cela ſe fait? Par exemple, quand je me conduis dans les rues pour aller à la rivière, je puis paſſer par un endroit ou par un autre; mais cela ne me mène qu'à

la rivière. Voyons .... ſi je me conduiſois dans la campagne, au lieu de me conduire dans la ville, je penſe que je ferois mieux; je demande tous les jours à Dieu de me changer, mais on fait tant de bruit dans Bagdad, qu'il ne ſauroit m'entendre; quand je ſerai en pleine campagne, s'il n'eſt pas ſourd, il n'en ſera pas de même.»

Sur cette réflexion, Xaïloun s'empreſſe de ſortir de la ville pour aller faire ſa prière dans la campagne, bien aſſuré d'y pouvoir rencontrer à ſon aiſe le plein midi (1), ſans être offuſqué par des maiſons.

A quelque diſtance de la ville, une grande porte ouverte l'invite à entrer dans un vaſte jardin; il voit de tous côtés des poiriers, des pommiers, des grenadiers: enfin des arbres fruitiers de toutes les eſpèces, plians ſous la quantité des fruits dont ils étoient chargés. Cet endroit devient à ſes yeux le paradis terreſtre; il aimoit paſſionnément les fruits & n'en avoit jamais mangé à diſcrétion: cette vue le jeta dans l'extaſe.

(1) Les Muſulmans ſe tournent vers le midi pour faire leur prière.

« Voilà, disoit-il, un bon pâturage pour l'homme, je me rappelle notre ânesse: quand ma femme l'acheta, elle étoit maigre, efflanquée & galeuse : ma femme dit, je m'en vais la mettre dans un bon pâturage; quinze jours après la bête étoit si changée que je ne la reconnus pas. Je suis de chair & d'os tout comme elle; il m'en arrivera autant, si je puis demeurer ici.

« L'homme à qui tous ces fruits appartiennent en a tant, qu'il ne sauroit les manger tous; il m'en donnera autant que je voudrai, & je changerai comme fit notre ânesse; je ne me reconnoîtrai pas moi-même; car je pense que si elle s'étoit mirée, elle ne se seroit pas reconnue. »

A la suite de ces réflexions, Xaïloun entre plus avant : il pénètre enfin jusqu'à l'endroit où le propriétaire, monté sur un grenadier, cueilloit des fruits que sa femme recevoit, pour les arranger dans un panier.

Xaïloun offre assez délibérément ses services. Le jardinier regarde sa femme, & sur un signe qu'elle lui fait, il les accepte: on le fait monter sur un pommier très-chargé, & il en cueille les fruits, en

obſervant d'en manger d'abord preſqu'autant qu'il en cueille : le propriétaire ne s'y oppoſe pas.

On convient de lui donner un petit ſalaire chaque mois, pour faire l'ouvrage qu'il y aura à faire. Sur la ſomme, il n'y entend rien : ſur le travail, il lui ſemble qu'il s'agit de cueillir des poires, des prunes, des abricots, & autres fruits dont il pourra manger à ſon aiſe, & il acquieſce à tout.

On lui fait faire quelques petits ouvrages dans la maiſon, dont il s'étoit mis au fait chez le traiteur & le pâtiſſier; il mange à dîner & à ſouper du pilau avec le maître, des fruits toute la journée, & ne doute pas que bientôt il ne ſoit auſſi heureuſement métamorphoſé que ſon âneſſe.

De temps en temps, on lui donne à conduire à Bagdad deux ânes chargés de fruits : ces animaux en connoiſſent le chemin, ainſi Xaïloun n'a pas même la peine de les conduire.

Pendant ce temps Oitbha étoit en couches, & ne pouvoit ſe donner aucun mouvement pour la recherche de ſon mari.

Xaïloun ne l'avoit pas oubliée ; mais il attendoit les heureux effets du pâturage dans lequel il s'étoit mis, pour pouvoir arriver chez lui entièrement changé ; mais malheureuſement, il n'y avoit pas de miroir dans la maiſon de ſon maître, dans lequel il put obſerver les progrès de ſa transformation.

La ſatisfaction & les eſpérances de Xaïloun devoient avoir un terme. Il y avoit deux taureaux dans l'étable de la maiſon, qui ſervoient aux travaux du labourage. Xaïloun les menoit boire tous les jours ; ils étoient familiers avec lui, & il les appeloit ſes compagnons. Un jour, par un effet du ſort, peut-être par la faute du conducteur, un des deux taureaux tomba dans une fondrière, & ſe caſſa la jambe.

Le jardinier prit de l'humeur, le labourage preſſoit, & il ne pouvoit r'apparier ſon couple avant la prochaine foire, il s'adreſſe à Xaïloun.

« Eh bien ! lui dit-il, tu as perdu un de mes ouvriers de labourage, je ne puis le remplacer de quelque temps ; pour que

l'ouvrage ſe faſſe, il faut que tu changes de métier chez moi.

« Changer! reprend Xaïloun, c'eſt ce que je demande à Dieu tous les jours, & je crois qu'il m'a fait venir ici pour cela.

« En ce cas, puiſque tu es de ſi bonne volonté, il faut que tu aides au compagnon qui te reſte, à achever de me labourer une pièce de terre qui eſt commencée.»

Xaïloun n'eſt pas ſorti du jardin, & ne ſait ce que c'eſt que ce labourage qu'on lui propoſe. Son habit uſé lui déplait : « me donnerez-vous l'habillement? dit-il à ſon maître.

« Je te le donnerai complet, lui répond le jardinier, de la tête aux pieds, mon ami, pour que tu ſois plus à ton aiſe.— En ce cas, dit Xaïloun, je vais quitter celui-ci ſur le champ.

« Non, répond le maître, celui que je vais te donner ira fort bien par deſſus l'autre.» Deux habits l'un ſur l'autre paroiſſent à Xaïloun un changement décidé : pour le coup il projette d'aller ſe montrer à ſa femme avec deux habits. Le ſoleil étoit alors très-ardent, les mouches & ſurtout les taons, fatiguoient cruellement

le bétail. Le jardinier ramaſſe une demi-douzaine de peaux de chèvres, pour en couvrir Xaïloun de la tête aux pieds, en lui ménageant ſeulement des paſſages pour la vue & la reſpiration : tout le reſte du corps eſt enveloppé.

L'imbécille regarde & laiſſe faire, toujours empreſſé de changement ; un moment après il eſt mis au joug, & le jardinier, en faiſant vigoureuſement claquer ſon fouet en l'air, entame ſon travail.

Quand Xaïloun entend les claquemens du fouet, n'eut-il pas été fort comme un taureau, il en auroit trouvé la vigueur, il emporte ſon compagnon ; mais pendant le travail, les mouches font une cruelle guerre à l'un & à l'autre : le moindre eſpace à découvert ſur le dos de Xaïloun lui devient funeſte, elles ont trouvé le défaut de la cuiraſſe.

Il faut dételer pour dîner ; ſi Xaïloun oſoit, il déſerteroit ; mais le fouet qui eſt à côté du jardinier lui en impoſe. On lui dit de manger ; la faim qui le dévore le lui ordonne ; mais bientôt, ſans qu'il oſe ſouffler, il eſt remis au joug.

Le ſoir eſt venu : on quitte le travail ;

le jardinier va reconduire ſon taureau à l'étable. Xaïloun profite du moment; gagne la porte de la maiſon & vole vers Bagdad, couvert des peaux contenues par le harnois ou couſues ſur lui, & ſans oſer regarder en arrière, tant il appréhende qu'on ne le pourſuive, & que le fouet ne l'atteigne.

La nuit étoit venue, & les portes de la ville ſont fermées : le malheureux fugitif n'a point d'autre aſile que les cimetières qui ſont hors de la ville : il s'arrange dans le premier qui lui offre un abri, & là, ſuccombant à la fatigue qu'il a eſſuyée pendant le jour, il s'endort profondément. Vers les ſix heures du matin il eſt tout-à-coup réveillé par un grand bruit; des foſſoyeurs venoient creuſer la ſépulture d'un mort, dans l'endroit même où il ſe trouvoit. La terre y avoit été fraîchement remuée par des animaux ſauvages & carnaſſiers, qui l'avoient fouillée pour déterrer un cadavre, dont il reſtoit encore des oſſemens épars ſur la ſurface de la foſſe, & à moitié rongés.

Pendant que ces ouvriers s'entretiennent ſur les entrepriſes des animaux, qu'un

d'entr'eux ſoutient que les bêtes ne peuvent fouiller à trois pieds en terre, & que ces déprédations viennent plutôt de la part des mauvais génies, qui viennent dévorer les froides reliques des morts, un d'entr'eux apperçoit le pauvre Xaïloun, dormant ſous l'abri choiſi par cet infortuné. Toutes les peaux de chèvre dont il eſt couvert lui donnent une apparence ſi hideuſe, que le foſſoyeur s'écrie : « ah ! voilà le mauvais génie ! »

A ce cri, Xaïloun éveillé ſe met ſur ſon ſéant ; il eſt heureux pour lui qu'un mouvement de terreur ait ſaiſi ſes adverſaires : il a le temps de ſe lever.

Si ſes ennemis avoient pu lire dans ſes regards & ſur ſon viſage la frayeur dont il étoit ſaiſi lui-même, à la vue de trois pêles de fer prêtes à l'aſſommer, c'étoit fait de lui ; mais le maſque de peaux de chèvre leur déguiſe les mouvemens de ſon ame, & pendant qu'ils reſtent le bras en l'air, la crainte lui donne de la vigueur ; il s'élance comme un trait, paſſe au milieu d'eux, & prend la fuite.

Le courage eſt revenu aux adverſaires de Xaïloun, dès qu'ils lui ont vu prendre

un parti timide; ils lui lancent leurs pêles, courent après lui, en criant de toute leur force : « voilà le mauvais génie qui mange les morts dans les cimetières, courez deſſus, tuez, exterminez-le ! »

Le peuple ſe raſſembloit, venoit au-devant du monſtre, & couroit devant lui dès qu'il l'avoit vu, en criant, autant que la peur pouvoit le lui permettre « voici le mauvais génie qui mange les morts! »

Les chiens ſe mirent de la partie; mais l'animal abſolument inconnu pour eux les tenoit en défiance : ils le ſuivoient en aboyant; mais à une certaine diſtance.

Les foſſoyeurs ſe trouvant embarraſſés par la foule, qui augmentoit à chaque inſtant ſur le paſſage, appuyoient de loin les chiens, & diſoient : « jetez-lui des pierres, lancez-lui des bâtons! » mais l'idée de la puiſſance & de la méchanceté des génies, ôtoit le courage. Les enfans craignoient d'être engloutis tous vivans par le mauvais eſprit qui mangeoit les morts.

Cependant à travers un déſordre dont le bruit ſe répandoit déjà juſqu'aux extrémités de l'immenſe ville de Bagdad, Xaïloun protégé par cet horrible déguiſement,

parvenoit juſqu'à ſa maiſon ; il y entre, & la foule ſe preſſe à la porte.

C'étoit là que l'attendoit une grêle de coups inévitable. Oitbha, d'autant plus intrépide qu'elle eſt mère & nourrice, voit arriver l'horrible animal, prend le bâton dont elle ſavoit ſupérieurement faire uſage, & tandis que le pauvre mari, eſſouflé de la courſe, ne peut pas même articuler ſon nom, elle le force à ſortir de ſa maiſon.

Là, il tombe dans les mains des foſſoyeurs, qui le prennent par toutes ſes peaux, & le conduiſent en priſon, au milieu d'une populace triomphante, qui fait paſſer de bouche en bouche la nouvelle qu'on mène en priſon le mauvais génie, la terreur des cimetières, qui étoit entré chez Oitbha pour y manger ſon enfant.

Le géolier, prévenu, tremble de frayeur en entendant parler du priſonnier qu'on lui amène, & dont on lui a fait trente deſcriptions plus terribles les unes que les autres.

Enfin, l'objet lui eſt préſenté, un des foſſoyeurs ayant arraché à Xaïloun une des pièces de ſon armure, a découvert que ce qu'ils ont pourſuivi avec tant d'acharne-

ent, eſt un homme couvert de peaux de ièvre; mais il n'en paroit alors que plus )upable de s'être habillé en bête, pour :nir manger les morts & les petits enfans.

« Infâme! lui dit un des officiers de la ·iſon, en lui adreſſant la parole, es-tu )ſſédé du démon, pour aller prendre tes pas dans le ſépulcre des fidelles muſul- ans, & te nourrir de leur chair?

« Moi, dit Xaïloun, à qui on a ôté ſon aſque, je n'y allois pas pour manger; allois pour dormir; j'ai marché ſur des en paſſant, mais je n'y ai pas touché. »

La niaiſerie du diſcours & du maintien Xaïloun déconcerte tous les aſſiſtans & s appaiſe; on ne fait plus qu'une queſ- on au monſtre dépouillé : « mais n'allois-tu ıs, lui dit-on, chez Oitbha pour manger n enfant!

« Moi! je ne veux pas manger mon ıfant, j'allois dans ma maiſon. »

Il y avoit à la porte, parmi les curieux, ois ou quatre voiſins d'Oitbha; on rend propos du prétendu mauvais génie : les )iſins demandent à entrer & reconnoiſſent aïloun; ils rendent également un témoi- nage ſi authentique de ſa bonté & de

ſa ſtupidité, que le juge ſurvenu pour examiner le fait, ordonne qu'on reconduiſe Xaïloun à Oitbha, avec toutes ſes peaux.

Le retour du mari fut annoncé à la femme, quelques inſtans avant qu'il parut; elle fut alors bien mortifiée de l'avoir ſi mal reçu ſans le connoître, & d'avoir donné lieu à ce qu'il eſſuyât encore plus de mauvais traitemens : quant au ſcandale de l'aventure, il étoit inévitable; il devoit toujours être ſu le lendemain, dans tout Bagdad, que Xaïloun étoit le prétendu mauvais génie qui mangeoit les morts; mais elle avoit regret aux coups de bâton qu'elle lui avoit donné de trop; car elle l'avoit traité cette fois en ennemi véritable.

Quand elle vit Xaïloun, elle ſe ſentit ſaiſie d'un mouvement de compaſſion; elle remercia ſes voiſins de le lui avoir ramené, & tâcha de tirer de lui d'où il venoit après une auſſi longue abſence, & qui pouvoit l'avoir auſſi ridiculement transformé.

Xaïloun, qui n'avoit qu'une façon de s'expliquer, lui dit les motifs qui l'avoient porté à s'éloigner de la ville, pour chercher un changement plus avantageux, &

comme il avoit eu le malheur d'être changé en bœuf, & puis, ſans ſavoir comment, en mauvais génie.

Oitbha ſavoit qu'il ne pouvoit mentir; elle le fit coucher, & panſa avec beaucoup d'attention les contuſions qu'il avoit réçues, & l'inflammation occaſionnée par la piqûre des taons; après quoi elle lui donna à manger, & prit ſon parti pour la conduite qu'elle devoit tenir le lendemain.

Dès qu'il fit jour, comme elle ne pouvoit abandonner ſon enfant, elle le mit ſur ſon âneſſe dans un des paniers, & les peaux & le harnois appartenant au jardinier dans l'autre : elle alla prier les voiſins qui lui avoient ramené ſon mari la veille, de l'accompagner juſqu'à la maiſon où Xaïloun avoit été employé hors de Bagdad, & s'étant couverte de ſon voile, elle en prit le chemin avec eux.

Arrivée chez le jardinier, elle le reprimanda ſévèrement d'avoir abuſé de la ſimplicité d'un muſulman pour le réduire à l'état de bête : elle lui fit le récit des affronts auxquels il avoit expoſé ſon mari, lui remit les peaux de chèvre, le harnois, & lui demanda fièrement le ſalaire qu'avoit

gagné Xaïloun : « ſi je n'avois pas mon mari à ménager, lui dit-elle, je vous ferois venir devant le cadi : vous êtes heureux que je ne veuille rien ajouter à l'éclat qu'a déjà fait ſon affaire ».

Le jardinier fut confondu ; il tira deux ſequins de ſa poche : c'étoit quatre fois plus que le ſalaire qu'il avoit promis ; Oitbha auroit voulu refuſer ce qu'elle imaginoit bien qu'on lui donnoit de trop ; la ſomme étoit exorbitante pour elle ; mais elle avoit deux voiſins avec elle, & elle ne fut pas fâchée de laiſſer croire que ſon mari pouvoit gagner deux ſequins par mois. Son affaire finie, elle prit la robe de Xaïloun, & revint à la maiſon.

Cinq jours ſe paſsèrent ſans nouvelles aventures ; pendant cet intervalle, le bleſſé ſe rétablit parfaitement : alors Oitbha reprit le ſtyle des remontrances, ſur la néceſſité, non de ſe faire changer en marmiton, en bœuf, en âne, en mauvais génie ; mais de changer de manière à mener une vie laborieuſe & utile à ſa famille.

De ce que Xaïloun a pu vendre des pâtiſſeries par la ville, elle conclut qu'elle

peut en faire un marchand de (1) terre pour les enfans; elle va lui en faire fouiller, lui en fait remplir les deux paniers de l'âneſſe, & le voilà chargé de diſtribuer cette denrée dans Bagdad, à tant la meſure; mais il faut qu'il s'annonce aux chalands par un cri redoublé! « Terre pour les enfans! terre pour les enfans! »

La harangue n'eſt pas longue, l'âneſſe avertie par un coup de fouet, donné de la main d'Oitbha, enfile une rue, & Xaïloun, à califourchon ſur les paniers, chemine, criant à tue tête! terre pour les enfans: ce manège va aſſez bien pendant quelque temps; mais bientôt le ſon de la voix s'affoiblit, le ſommeil gagne le crieur, & l'âneſſe le promène dans les rues à ſa fantaiſie: elle rencontre les bords de l'Euphrate: elle y boit autant qu'il lui plaît & commodément; après quoi, comme elle a laiſſé ſon ânon à l'étable, elle y eſt rame-

(1) C'eſt une eſpèce de terre rouge pulvériſable, très-ſéche & de bonne odeur, dont on ſe ſert en Arabie; on en met ſous les enfans dans leur berceau depuis les reins juſqu'aux genoux. Cette terre n'eſt recouverte que d'un linge: elle boit l'humidité & préſerve de la mauvaiſe odeur & des gerçures de la peau.

née par l'inſtinct, & veut entrer dans la maiſon avec ſa charge.

La porte eſt trop baſſe, la tête de Xaïloun frappe rudement contre le ſeuil : le coup, qui ſe fait entendre dans la maiſon, l'ayant preſque renverſé, le réveille, & il ſe met à crier : « terre pour les enfans ! » en ſaignant du nez & avec une forte contuſion au front.

Oitbha voit revenir ſon mari, & devine le métier qu'il a fait. Tout en lui eſſuyant le nez avec de l'eau & du ſel ; elle lui détache quelques ſoufflets. « Vilain pareſſeux ! lui dit-elle ! tu mérites qu'on te faſſe marcher avec le fouet comme un âne ? Oh ! tu changeras, ou je te donnerai tant de coups, que je te ferai oublier tous ceux que tu as reçus. Vas chez le boulanger, le pâtiſſier, le traiteur, même chez le jardinier, va demander de l'ouvrage à un de tes anciens maîtres ; ils te reprendront tous, butord que tu es ; mais ne penſe pas à rentrer ici ſans y rapporter de quoi te nourrir. Je n'ai point d'aſile à donner à un fainéant tel que toi. »

Xaïloun eſt de nouveau mis à la porte de la maiſon, pour aller chercher fortune ;

il penſe qu'à la dernière fois, il ne s'eſt point aſſez éloigné de la ville pour ſe faire entendre de Dieu, à qui il demande toujours de le changer.

Pour le coup, ſans ſuivre de chemin, il s'écarte un peu dans la campagne, il y trouve un tas de ruines; c'étoient celles d'un palais qui devoit avoir été la demeure d'un homme très-puiſſant.

En s'amuſant à conſidérer ces débris, il apperçoit un kardouon qui eſt ſur un monceau de pierres amoncelées au haſard, l'animal paroît avoir les yeux ſur lui. « Ah! ah! mon couſin! lui dit-il, je croyois que tu demeurois à la ville, te voilà donc ici? »

Le petit animal ſembloit répondre par ſon inclination de tête ordinaire. « Tu me reconnois bien, pourſuivoit Xaïloun, tu m'entends? qui t'empêche de me parler? » le kardouon ne pouvoit faire que ſon ſigne ordinaire.

« Oh! pour le coup, tu m'impatientes! dit Xaïloun; parle, ou je te lance une pierre. » Le kardouon, par ſon inclination de tête ordinaire, ſemble provoquer le pauvre butord, qui lui jette la pierre, &

l'animal ſe cache dans le tas ſur lequel il ſe trouve.

Xaïloun ſe pique au jeu ; il penſe que le kardouon ne ſe tait que par malice, il prétend le prendre dans l'endroit où il s'eſt fourré, & le forcer à entrer en converſation avec lui ; en un quart d'heure les pierres ſont enlevées, le terrain déblayé. Le kardouon a fait ſa retraite par les derrières de ſon fort ; mais Xaïloun eſt détourné de ſa pourſuite, par un autre objet de curioſité qui ſe préſente à lui.

En chaſſant le kardouon, il a découvert une pierre carrée de marbre noir, à laquelle eſt attaché un anneau : il s'en ſaiſit, fait un effort, & ſoulève la pierre ; alors un eſcalier qui conduit à un ſouterrain ſe préſente à lui ! « ah ! ah ! dit-il, voici la maiſon de mon couſin, il faut que j'aille voir s'il y eſt, » & il deſcend.

La lumière pénétrant dans le ſouterrain, par l'ouverture, lui fait diſtinguer des urnes qui ſont rangées à l'entrée. « Voici, dit-il, apparemment les pots où mon couſin met ſes proviſions. » Il en découvre un, & en retire la main pleine de pièces d'or.

Il ſe rapproche de l'ouverture du ſouter-

rain pour examiner l'objet qui eſt dans ſa main ; ſans faire attention à la dureté, au poids ; n'ayant jamais vu de cette monnoie, il croit que ce ſont des carottes coupées par tranches, comme il a vu ſa femme en faire ſécher au ſoleil, & penſant que cela appartient à ſon couſin, qu'il ſuppoſe retiré au fond du caveau, où l'obſcurité empêche qu'on aille le chercher. « Oh ! ça ! mon couſin ! dit-il, en lui adreſſant la parole, viens, & parle-moi, ou je vais prendre de tes carottes pour en porter à notre âneſſe ! »

Le kardouon n'ayant pas jugé à propos de répondre, ni de ſe montrer ; Xaïloun délibère comment il fera pour emporter les carottes.

Il ſe ſouvient qu'étant avec ſa femme dans une maiſon de leur voiſinage, on leur donna des prunes, & que ſa femme en avoit rempli le fond de ſon turban, après y avoir mis des feuilles.

Il a apperçu des feuilles de bardanne à l'entrée du ſouterrain ; il en va cueillir, en garnit exactement l'intérieur de ſa toque, comme il avoit vu faire à ſa femme, & va la remplir des prétendues carottes.

Après cette expédition, qui de ſa part lui ſemble fort intelligente, il dit adieu à ſon couſin, & reprend le chemin de Bagdad.

Tout en marchant, il veut eſſayer de rogner, ne fut-ce que d'une tranche, le repas de l'âneſſe; mais elle lui ſemble bien dure; il ſuppoſe que ſon couſin doit avoir de bonnes dents, s'il mange cela ſans le faire cuire, & il jette au loin la pièce qu'il a mordue; enfin il arrive chez lui.

Oitbha eſt ſurpriſe de le voir ſi-tôt de retour: « d'où viens-tu? lui dit-elle, qu'apportes-tu là dans ces feuilles?

« J'ai été voir le couſin dans ſa maiſon de campagne, dit Xaïloun; il n'a pas voulu me parler: j'ai ouvert ſa porte: je ſuis entré chez lui: j'ai mis la main dans ſes pots de proviſions, & j'en rapporte des carottes de quoi faire faire un bon repas à notre âneſſe; mais il faudra les faire cuire, car elles ſont bien dures. »

Pendant ce diſcours, Oitbha a pris le turban, & a vu que c'étoit de l'or: elle ſait que ſon mari ne peut pas l'avoir volé à deſſein, puiſqu'il ne ſait pas ce que c'eſt; mais il lui importe de ſavoir où il l'a trouvé. « Voilà qui eſt bon, » dit-elle, en

allant ſerrer ce qui étoit dans le turban, crainte d'être ſurpriſe par quelqu'un; puis elle diſpoſe Xaïloun de manière à lui faire raconter ſon hiſtoire ſans le troubler; & démêle qu'il a trouvé un tréſor.

L'endroit déſigné par Xaïloun ne ſauroit être qu'à une demi lieue de Bagdad. Le jour n'eſt pas aſſez avancé pour qu'on ne puiſſe pas en mettre le reſte à profit, & le caveau étant reſté ouvert, peut attirer des curieux, plus inſtruits que ne l'eſt ſon mari.

Elle prend ſon parti ſur le champ : elle bâte ſon âneſſe, prend deux beſaces, qu'elle met dans des paniers, fait monter Xaïloun deſſus, achète deux pains, pour qu'il puiſſe manger en route, & ſe fait conduire à la maiſon du couſin.

Elle trouve l'entrée du ſouterrain ouverte, comme Xaïloun le lui avoit annoncé, & l'urne où il avoit puiſé encore découverte; elle ſe fait apporter les beſaces, les remplit de manière que l'âneſſe n'en eût que ſa charge, & les fait porter hors du caveau par Xaïloun, qui les trouvoit un peu lourdes.

Pendant qu'Oitbha faiſoit ſon expédition, Xaïloun appeloit ſon couſin de toutes ſes

forces. Ce bruit inquiétoit ſa femme ; mais elle ſentoit qu'elle n'avoit point de temps à perdre : enfin elle eſt ſortie du ſouterrain, l'âneſſe a ſa charge.

Alors, en femme ſoigneuſe, elle fait repoſer par Xaïloun la pierre ſur l'ouverture, & la fait recouvrir de tous les débris qu'il en avoit écartés ; après quoi, elle reprend à pied le chemin de ſa maiſon, faiſant conduire par la bride & à pas lents l'âneſſe qui avoit une bonne charge.

Oitbha ſerre ſoigneuſement les beſaces ; comme elle eſt prudente, ce qu'elle a retiré du turban lui ſert peu-à-peu à ſe procurer une aiſance qui ne puiſſe attirer les regards de perſonne. Alors cependant, loin de forcer ſon mari à ſortir de la maiſon comme auparavant, elle l'engage, & même lui ordonne d'y reſter : elle le nourrit bien, & renouvelle ſes habits ; mais comme ce ſont toujours des vêtemens de même étoffe : quoiqu'habillé de neuf, il ne lui paroît point qu'il ſoit encore changé, & c'eſt à cela qu'il aſpire dans le fond de ſon cœur, pour être à l'abri d'être ou battu, ou grondé.

Cependant, ſa femme voulant lui faire

faire bonne chère, & n'ayant pas pris encore d'eſclave, le charge d'aller acheter de la viande, du ris, & des pois chiches; il a la valeur de chaque objet dans un paquet ſéparé : il va chez le boucher, & y remplit ſa commiſſion, il en fait de même pour le ris; mais il a oublié les pois chiches, & en rapporte la valeur, avec les proviſions dont il a fait l'emplette.

Ce ſont des pois chiches que je t'ai dit d'acheter, lui dit Oitbha, retourne vîte, & n'oublie pas.

Pois chiches, reprend Xaïloun, & pour le coup il ſe promet bien de ne pas l'oublier; mais un de ſes camarades le rencontre, & le voyant mieux vêtu & de meilleure mine qu'à l'ordinaire, veut s'amuſer à ſes dépens. « Oh! oh! Xaïloun, lui dit-il, te voilà bien mieux habillé que quand tu étois mauvais génie, & tu as gagné de l'embonpoint depuis que tu ne vis plus dans les cimetières. »

Voilà de nouveau Xaïloun troublé, quand on rappelle à ſa mémoire la plus cruelle de ſes infortunes. « Quand ma femme ne me diroit pas tous les jours que je dois changer, ſe dit-il à lui-même, je deman-

derois toujours à l'être pour qu'on ne vienne pas me dire que j'ai été âne, bœuf, & mauvais génie; mais qu'eſt-ce que je vais chercher, ce ſont.... c'eſt..... ce ſont....» il ne peut jamais trouver dans ſa mémoire, des pois chiches.

Il penſoit à ne pas retourner chez lui, pour s'épargner la honte de demander de nouveau à ſa femme ces mots ſi difficiles à retenir; mais il vouloit manger de la viande & du ris; il faut qu'il ſe haſarde.

Quand Oitbha le voit rentrer encore une fois les mains vides, la patience fut près de lui échapper; mais ſi elle lui avoit fait un crime de ſa pareſſe, tant qu'elle eut beſoin de le tenir en activité, elle ne pouvoit lui en faire un de ſon imbécillité. « Je te demande des pois chiches, dit-elle, entends-tu? des pois chiches; répète ſans-ceſſe des pois chiches, juſqu'à-ce que tu ſois ſur le marché; pour le coup, ſi tu ne fais pas ce que je te dis, je te corrigerai d'importance.»

Xaïloun, intimidé de la menace, s'en va répétant ſans-ceſſe, des *pois chiches*, des *pois chiches*.

Il paſſe au coin d'une rue, où un mar-

chand vendoit des perles, & annonçoit ſa marchandiſe, en criant fort haut, (1) *au nom de Dieu, des perles*; des curieux s'approchoient, & manioient les perles étalées dans des boites; Xaïloun attiré par un objet nouveau pour lui, & occupé en même temps de retenir ſa leçon, met la main dans la boite en prononçant très-haut, *des pois chiches*, (2) *des pois chiches.*

Le marchand croyant que Xaïloun ſe moquoit de lui, & déprécioit ſa marchandiſe, en la voulant faire paſſer pour fauſſe, le frappe rudement. « Pourquoi me frappez-vous ? dit Xaïloun. — Parce que tu m'inſultes, répond le marchand; me crois-tu capable de tromper le public? — Non, dit Xaïloun; mais je diſois.... Et comment faut-il donc que je diſe? — Si tu veux bien dire, repartit le marchand; crie comme moi, *au nom de Dieu, des perles.*

---

(1) En arabe *Beſſim Alla Lunos.* On annonce toutes les marchandiſes par ce cri *Beſſim alla*; au nom de Dieu.

(2) On appelle en arabe les pois chiches *chummo*, & les perles *lunos.* On voit que la reſſemblance du ſon de ces deux mots, pouvoit bien induire en erreur l'imbécille Xaïloun.

« Oui, dit Xaïloun, je crois que c'eſt là ce que ma femme m'a dit de dire, » & il pourſuit ſon chemin en répétant à demi voix. *Au nom de Dieu, des perles.*

Il paſſoit auprès de la boutique d'un homme à qui on venoit d'en voler. Cette manière de crier des perles, moins forte qu'à l'ordinaire, parut ſuſpecte à ce marchand. « Mon voleur, dit-il, vient apparemment de me reconnoître; il a baiſſé le ton, en annonçant la marchandiſe dont il veut ſe défaire, lorſqu'il a paſſé devant moi; » ſur ce ſimple ſoupçon, il court après Xaïloun & l'arrête : « Montrez-moi, lui dit-il, vos perles. »

Xaïloun ſe trouble, le marchand croit tenir ſon voleur : il lui met la main très-rudement ſur le collet, & appelle main forte : on entoure le faux vendeur de perles, & le marchand découvre enfin qu'il n'a arrêté & maltraité qu'un imbécille. « Pourquoi, lui dit-il, cries-tu que tu vends des perles? — Comment dois-je donc dire? répond Xaïloun. — Cela n'eſt pas vrai, dit le marchand ſans vouloir l'écouter, cela n'eſt pas vrai.

« Cela n'eſt pas vrai! dit Xaïloun; répétons

répétons donc ; *cela n'eſt pas vrai*, pour ne pas l'oublier ; » & il répétoit en marchant de toutes ſes forces *cela n'eſt pas vrai.*

Son chemin le conduit vers une place où un homme vendoit des *machs* ; (1) il crioit, *au nom de Dieu, des machs.*

Xaïloun, pouſſé par ſa curioſité ordinaire, la bouche pleine des derniers mots qu'il avoit retenus, vient mettre la main dans le ſac comme les autres, en diſant : *cela n'eſt pas vrai.*

Le villageois vigoureux donne un coup à Xaïloun, qui lui fait faire la pirouette. « Il te convient bien, lui dit-il, de venir donner un démenti à ma denrée, tandis que c'eſt moi qui la cueille & qui la sème.

« Moi ! dit Xaïloun, je ne donne point de démenti, je cherche à dire comme il faut dire. — Eh bien ! répond le villageois, il faut dire comme moi, *au nom de Dieu, des machs.* »

Xaïloun, pour pouvoir retourner chez lui, & éviter quelqu'autre mauvaiſe aventure, ſe met à répéter ce nouveau cri ; le

(1) *Mach*, eſpèce de petite lentille fébrifuge qu'on ne porte au marché qu'à certains jours de l'année.

haſard fait qu'il ſe trouve ſur le bord de l'Euphrate ; un pêcheur s'y morfondoit depuis deux heures à jeter ſon filet ; à chaque inſtant il changeoit de place, ſans prendre un ſeul poiſſon. Xaïloun, que tout amuſe, ſe met à le ſuivre, toujours répétant pour ne pas l'oublier, *au nom de Dieu, des machs.*

Tout-d'un-coup, ſans que Xaïloun ſe doute de quoi que ce ſoit ; le pêcheur faiſant ſemblant d'étendre ſon filet pour le tordre, ayant doublé & quadruplé dans ſa main la corde à laquelle il eſt attaché, prend l'imbécille par le côté, & le frappe à coups redoublés, en lui diſant : « abominable ſorcier, ceſſeras-tu de maudire ma pêche, au nom de Dieu !

Xaïloun emploie ſa force & ſe dégage. « Moi, ſorcier ! dit-il, en voilà bien d'une autre ! » & il pleuroit. Le pêcheur le regarde. « Pourquoi, ſi tu ne l'es pas, lui dit-il, portes-tu malheur par tes paroles à tous mes coups de filets ! — Je ne porte point de malheur : on m'a dit que je devois dire comme j'ai dit. »

Alors le pêcheur imagine qu'un ennemi peut avoir engagé l'homme ſimple qu'il

vient de frapper, à venir maudire ſa pêche pour lui nuire ſans s'expoſer.

« Je ſuis fâché, frère, de vous avoir battu, dit-il à Xaïloun; mais vous avez eu tort de prononcer les paroles que vous liſiez, puiſque par-là vous me portiez malheur, à moi qui ne vous ai rien fait.

« Mais je ne veux pas vous porter malheur, dit Xaïloun, je cherche les paroles que ma femme m'a dit de dire. — Les avez-vous? — Oui, je les ſais. — Mettez-vous à côté de moi, & quand je jetterai le filet, vous direz, *au nom de Dieu, au lieu d'un, ſept des plus grands & des plus puiſſans.* — Je crois qu'il n'y en avoit pas ſi long que cela. — Si, il y en avoit auſſi long; mais il ne faut pas qu'il s'en manque une parole, & je vous en donnerai pour porter chez vous; mais ſouvenez-vous bien qu'il ne faut pas qu'il s'en manque une parole. Alors le pêcheur lui répète de nouveau, dites, *au nom de Dieu, au lieu d'un, ſept des plus grands & des plus puiſſans.* »

Xaïloun répète de toutes ſes forces pour ne pas oublier; mais, comme il craint les coups de corde. « Il m'en donneroit, dit-il, en lui-même, je n'ai que faire de cela?

& dès qu'il voit le pêcheur occupé à retirer le filet, il s'enfuit de toute la force de ſes jambes, toujours répétant, *au nom de Dieu, au lieu d'un, ſept des plus grands & des plus puiſſans.*

Il prononce ces paroles au milieu d'une foule de peuple; car la foule, ſans qu'il fût pourquoi, l'attiroit toujours : il étoit alors à côté d'un char mortuaire qui portoit un cadi en terre; les Mollahs qui entourent le corps ſont ſcandaliſés de l'imprécation horrible qu'ils entendent. « Malheureux, lui diſent-ils, oſes-tu bien troubler une cérémonie comme celle-ci, en y venant dévouer tout haut à la mort les plus grands de Bagdad? ne te ſuffit-il pas qu'elle ait frappé celui que nous conduiſons ici. »

Xaïloun, bon muſulman, étoit élevé dans un grand reſpect pour les Mollahs; l'air & le ton dont ce reproche lui étoit fait, lui ſont plus ſenſibles que des coups de corde. Il s'écarte tout tremblant? « Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-il tout haut, qu'eſt-ce que je devois donc dire? »

Une vieille eſclave qui ſuivoit le convoi le tire par la manche; « tu devois, lui

dit-elle, dire, *Dieu préſerve ſon corps & ſauve ſon ame.* »

« Eh! que ne me diſoit-on cela! » dit Xaïloun, & il va répétant, juſqu'à-ce qu'il ſe trouve dans une rue, dont le paſſage eſt barré par un âne mort qu'on mène ſur une charette. Il ſe met à la ſuivre, en criant, *Dieu préſerve ſon corps & ſauve ſon ame.*

Les gens attroupés autour de la charette ſe récrient : « ah le malheureux qui blaſphême! ah le chien d'infidelle! » & c'eſt à qui le frappera de la main ou du bâton. Il s'élance par deſſus une des roues de la charette, & s'enfuit à toutes jambes.

« Malheureux Xaïloun, ſe dit-il, tout éploré, te voilà encore plus mal changé que quand tu l'étois en âne, en marmiton, en bœuf, en mauvais génie; tu es ſorcier, & pis que tout cela infidelle! » & il pleuroit, n'oſant retourner chez lui crainte d'être battu; puiſqu'il avoit oublié entièrement les mots que ſa femme lui avoit recommandé de dire, & qu'il ne rapportoit rien à la maiſon : il ne ſavoit où donner de la tête.

Dans cette perplexité, le haſard le con-

duit devant la porte de la maiſon de la mère d'Oitbha, il y avoit beaucoup de monde raſſemblé autour d'une des ſœurs de ſa femme qui étoit malade. Lui, qui ſe préſentoit timidement partout, hors dans les rues, n'eſt point encouragé à entrer, en voyant une nombreuſe compagnie; il ſe tient derrière la porte, & laiſſe entrevoir ſon viſage.

C'eſt Xaïloun, dit la belle-mère, elle lui adreſſe la parole. « Que veux-tu, Xaïloun? un morceau de chèvre? — Non. — Du ris? — Non. — Quelque choſe à boire? — Non. » Tous les gens qui ſont là, lui demandent tour-à-tour, ſi il veut telle choſe ou telle autre, en paſſant en revue tout ce qui ſe boit & ſe mange, & l'imbécille répond toujours non. « Ah! dit la malade, je vois ce qu'il demande, ce ſont des pois chiches. »

A ce mot, Xaïloun emporté par la joie, ſe précipite dans l'appartement, ſe rue vers un ſopha, ſur lequel ſa belle-ſœur eſt à demi couchée, & pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, il lui ſaiſit les deux bras avec tant de force, que, moitié ſurpriſe, moitié douleur, elle s'évanouit.

Pendant qu'on s'empreſſe à donner du ſecours à la malade, la belle-mère s'adreſſe à Xaïloun : « butord, cheval que tu es, que viens-tu chercher ici pour tuer ma fille ? — Des pois chiches ? — Eſt-ce que je vends des pois chiches ? — Des pois chiches, » diſoit Xaïloun, quoiqu'étonné de s'être entendu nommer cheval : il avoit été âne, mais il n'avoit pas encore été cheval ? « Que veux-tu dire avec tes pois chiches ? — Des pois chiches ! ma femme m'a dit des pois chiches, » & il avoit à la main le petit paquet pour les payer, qu'il avoit ſoigneuſement gardé au milieu de toutes ſes fâcheuſes aventures.

La mère d'Oitbha conçoit que ſa fille a chargé de cette emplette l'imbécille commiſſionnaire. Il y avoit un marchand vis-à-vis ſa porte : elle montre la boutique à Xaïloun ; va là, lui dit-elle, & demande des pois chiches. »

Le marchand prend l'argent, livre les pois chiches. Xaïloun, triomphant, accourt chez lui, & répète encore des pois chiches, juſqu'à-ce qu'il ait mis ſur la table la denrée qu'il venoit d'apporter. Il lui en avoit tant coûté pour avoir oublié ces

deux mots, qu'il étoit déterminé à les avoir ſur la langue pour le reſte de ſa vie.

Il n'étoit point queſtion pour Oitbha de faire cuire les pois chiches : elle tâche de ſavoir de Xaïloun ce qu'il eſt devenu toute la journée, il lui fait un récit confus de ſes aventures, ſe plaignant ſurtout amèrement d'avoir été pris pour un ſorcier, pour un infidelle, tandis qu'il ne cherchoit que des pois chiches.

La ſeule choſe qu'il y ait de clair dans ſon récit, eſt que ſa femme a une ſœur malade, & que Xaïloun a été chez leur mère commune.

Oitbha gémit de ne pouvoir mettre dans le moment ſon mari à l'abri de tant d'aventures ridicules; mais en attendant qu'elle puiſſe employer ce qu'elle a de richeſſes à cet objet, elle ſe réſout à ſouffrir quelque temps, & à le préſerver autant qu'elle le pourra de nouveaux accidens.

Le lendemain Oitbha s'arrange pour aller voir ſa ſœur malade. Elle allaite ſon enfant, recommande à Xaïloun de le bercer s'il ſe réveille, & s'il crie : ſi l'âneſſe a ſoif, il doit la faire boire, & avoir ſoin de donner à manger à une poule qui couve.

« Enferme-toi bien dans la maiſon, lui dit-elle; tu pourrois t'endormir, & l'on viendroit nous voler. » Après l'avoir inſtruit, du mieux qu'il lui eſt poſſible, elle ſort, lui laiſſant amplement de quoi déjeûner.

Xaïloun s'acquitte de cette première partie de ſes fonctions, de manière à ce qu'on ne put rien lui reprocher, après quoi il fait un ſomme; l'enfant ſe réveille & crie; il le berce, & juſques-là, tout va à merveille.

Comme il n'a rien de mieux à faire, il s'occupe des objets qui ſont autour de lui; il voit que la poule s'inquiète beaucoup, elle porte continuellement ſa patte à ſa tête pour ſe gratter. « Cette pauvre bête a des poux, dit Xaïloun : j'en ai auſſi, ma femme me peigne; je ferois bien de peigner la poule. »

Il ſe lève, prend le peigne & la poule, & eſſaye d'attraper les petits inſectes qu'il voit; mais la poule ſe débat, & la tête gliſſe ſous le peigne. Il lui ſemble alors qu'il lui ſera bien plus aiſé de tuer les ennemis de la bête avec une groſſe épingle, & comme il n'y va pas légèrement,

il l'enfonce dans le crâne, & voilà la poule morte.

Quand Xaïloun voit le meurtre qu'il a commis, il en eſt conſterné; mais ce qui le mortifie encore plus, c'eſt que les œufs vont ſe refroidir.

Pour comble d'embarras, l'âneſſe ſe met à braire. « Oh! pour le coup, dit-il, je n'ai pas le temps de tirer de l'eau : tu ſais bien me mener droit à la rivière quand je ſuis ſur ton dos, tu iras bien à préſent ſans moi; » il va lui ouvrir la porte, la referme ſur elle, & voilà l'âneſſe & ſon ânon au trot dans les rues de Bagdad.

Après cette expédition, notre homme approche du berceau de l'enfant le grand plat de terre dans lequel étoient les œufs de la poule, & s'aſſied deſſus; il pouvoit le faire ſans les écraſer; mais il falloit garder l'équilibre.

L'enfant ſe réveille, il le berce ſans changer d'attitude. L'enfant ſe réveille encore; mais on le berceroit alors inutilement. C'eſt la faim qui le fait crier, & rien ne peut l'appaiſer.

Xaïloun, bon homme dans le fond, ne connoiſſant pas de plus grand tourment

que celui de la faim. « Pauvre petit ! disoit-il, tu mourras si on ne te donne pas du lait ; ta mère ne revient pas ; mais j'en dois avoir, j'ai autant de gorge qu'elle. »

Alors il défait son vêtement, prend l'enfant, & toujours couvant ses œufs, il se l'applique contre son sein, comme eut pu faire une nourrice, de manière à le couvrir presqu'entièrement de sa barbe.

L'enfant trompé cesse de crier, & applique ses lèvres au sein stérile qui lui est offert, & Xaïloun enchanté le berce dans ses bras comme il a vu faire : il essaye aussi de chanter ; puis il se dit. « Ma femme veut que je change ; elle va être bien étonnée de me trouver changé en poule & en nourrice.

Pendant ce temps, l'enfant ne trouvant rien de ce que l'instinct lui faisoit chercher, se dépite & se met à crier sans relâche.

L'embarras de Xaïloun augmente : bientôt il est au comble : sa femme frappe à la porte, & n'est déjà pas de bonne humeur ; elle y a trouvé l'ânesse & l'ânon, & pense que Xaïloun s'est acquitté plus

que négligemment de ſes commiſſions. « Ouvre donc ! » lui dit-elle.

« Je ne ſaurois, » lui répond ſon mari. Oitbha entend crier ſon enfant. « Ouvriras-tu, butord ! lui dit-elle. — Je ne peux pas, répond Xaïloun ; je couve, je nourris. » La vigoureuſe Oitbha ramaſſe une pierre, & d'un ſeul coup elle fait ſauter la ſerrure.

Alors elle voit Xaïloun dans ſa ridicule poſture ; mais, quelqu'animée qu'elle puiſſe être, le devoir de mère va avant tout : elle lui enlève ſon enfant, à qui elle donne ſon propre ſein ; puis jette un coup-d'œil irrité ſur Xaïloun & ſur ce qui l'entoure : elle voit la poule morte auprès de lui. « Qui eſt-ce qui a tué cette poule ? — C'eſt que je l'ai peignée. — Où ſont les œufs ? — Je les couve. »

A ces deux nouveaux traits de ſtupidité, la patience échappe à Oitbha, elle lui détache un ſoufflet de la main qu'elle avoit libre. « Lève-toi de là, imbécille ! lui dit-elle ; ſi un de nos voiſins fut entré avec moi, vois ce qu'il auroit dit ? N'es-tu pas aſſez déjà la fable de la ville ? »

Quoique le ſoufflet ne fut pas bien lourd, il fit perdre l'équilibre à Xaïloun, & la

couvée eſt écraſée. Il vient de s'en appercevoir, & craignant que le malheur qui vient d'arriver ne retombe encore ſur lui, il ſe laiſſe aller de côté, un coude appuyé ſur la terre, prêt à pleurer comme un enfant.

« Te lèveras-tu, animal! » dit la femme en le menaçant : alors Xaïloun ſe lève, & ſe tourne de manière qu'Oitbha ne put manquer de voir ce nouveau chef-d'œuvre de ſon mari.

Oitbha ne regrettoit ni la poule, ni les œufs ; mais elle rêvoit comment elle pourroit faire pour que ſon mari fut, ou parut, moins imbécille. Le grand point étoit d'abord de le faire reſter à la maiſon : il étoit ſon mari, le père de ſes enfans ; c'étoit par ſon moyen qu'elle ſe trouvoit maîtreſſe d'une fortune qu'elle ne pouvoit réaliſer que par ſon ſecours ; elle ne manquoit pas de raiſons pour en prendre ſoin, & pour tâcher de le ſouſtraire aux diſgraces auxquelles l'expoſoient ſans ceſſe ſa curioſité & ſon imbécillité.

Elle faiſoit donc ce qu'elle pouvoit pour le retenir auprès d'elle, le nourriſſoit très-bien, & employoit tour-à-tour les bonnes

façons & les menaces, pour l'empêcher de ſe livrer à ſon humeur vagabonde ; mais elle combattoit un penchant invincible.

Xaïloun, dès qu'on ceſſe de l'épier, tout occupé de ſon changement, qui étoit devenu ſon unique idée, ſort pour chercher à s'en procurer enfin les moyens.

Il faut s'accoutumer à lui entendre répéter les mêmes propos. « J'ai demandé à Dieu d'être changé, & il ne m'a pas entendu, ni dans Bagdad, ni hors de Bagdad : c'eſt peut-être ma faute, & non pas la ſienne : ne m'a-t-on pas toujours dit qu'il falloit qu'un Muſulman ſe tournât au midi pour le prier ? il eſt donc au midi, il faut que j'aille l'y chercher, & ſurement il m'entendra. »

En réfléchiſſant de cette manière, il eſt déjà bien loin de la ville, toujours dirigeant ſes pas vers ſon nouveau but ; il apperçoit de loin une forêt : « il faut que j'aille voir ce grand jardin, ſe dit-il, j'y pourrai manger des fruits à mon aiſe : il eſt plus grand que celui où j'étois, il y en aura bien davantage ; en en mangeant beaucoup plus, je pourrai être changé ; car enfin, quoique je ne ſois pas âne, je ſuis

de chair & d'os, comme notre âneſſe. »

Xaïloun venoit de raiſonner de toute la portée de ſon génie : quand il eſt entré dans la forêt, la hauteur des arbres l'étonne ; il n'apperçoit point de fruits.

A meſure qu'il s'enfonce dans le bois, il entend du bruit ; il y court ſelon ſon uſage : le voilà tombé au milieu d'une bande de voleurs, qui ſe partageoient un vol qu'ils venoient de faire ; ces brigands l'entourent, & délibèrent, après l'avoir ſaiſi, s'ils lui couperont la tête & les pieds : « ah mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Xaïloun, eſt-ce que vous voudriez que je fuſſe changé en mort ? »

Il n'y avoit pas encore un coup de porté, lorſqu'un des voleurs, à cheval, vient avertir ſes camarades qu'on apperçoit des cavaliers à l'entrée du bois. Les voleurs laiſſent là Xaïloun & le butin, & ſur-le-champ montent à cheval, pour chercher à s'échapper comme ils pourront.

La frayeur de l'imbécille eſt diſſipée : la curioſité a repris ſes droits. Il s'amuſoit à défaire des paquets, pour voir ce qui étoit dedans, lorſqu'une partie des cavaliers, envoyés à la pourſuite des

voleurs, l'entoure : on le prend pour un d'entr'eux : on lui lie les mains, en le maltraitant de paroles, & on le conduit dans les priſons de Bagdad.

Il ſe voit remettre entre les mains du geolier, comme étant un de ces voleurs qui avoient fait un coup conſidérable, & les cavaliers annoncent qu'on amènera bientôt ſes camarades.

« Courir au midi, ſe dit Xaïloun, pour y être changé en voleur ! aſſurément, quoiqu'on ait pu me dire, Dieu n'eſt pas là ; mais je n'ai pas long-temps été âne, bœuf, ni mauvais génie, je ne reſterai pas long-temps voleur. »

Pendant qu'il fait cette réflexion dans le cachot où on vient de le renfermer, il excite la curioſité d'un compagnon à qui le crime plus que l'infortune l'a aſſocié : c'étoit Fetah, voleur auſſi fameux que redouté, qu'on avoit ſurpris la veille, occupé à un vol de conſéquence.

Depuis long-temps le procès de Fetah étoit fait : pris par la juſtice, il avoit toujours trouvé le moyen de s'échapper, & quand Xaïloun arriva, il s'occupoit de

quelque nouvel expédient pour ſe tirer d'affaire.

Fetah conſidère ſon compagnon de diſgrace à la lueur d'une lampe qui les éclaire : il lui adreſſe la parole pour ſavoir les raiſons de ſon empriſonnement : Xaïloun, qui ne demande que l'occaſion de parler, lui dit, qu'ayant été au midi pour demander à Dieu d'être changé, afin que ſa femme ne put ni le battre ni l'empêcher de ſortir, il avoit été tout d'un coup changé en voleur.

Fetah augure bien pour ſon projet de cette première ouverture : il apperçoit que ſon compagnon eſt un imbécille, dans le ſens duquel il faut donner pour le faire tomber dans quelque piége : au bout d'une heure il eſt au fait de ce qu'eſt Xaïloun, de ce qu'il a fait & penſé dans toute ſa vie, & d'après la manie de l'imbécille de vouloir abſolument être changé, le brigand forme le plan de ſe transformer lui-même tout de ſuite, de manière à pouvoir échapper.

Fetah, pour ſe rendre méconnoiſſable, en cas qu'il fut pris en faiſant ſon dernier vol, s'étoit noirci la barbe, les cheveux,

& épaiſſi les ſourcils, qu'il avoit naturellement très-clairs : c'étoit auſſi la couleur de ceux de Xaïloun : en noirciſſant ſa barbe & ſes cheveux, le voleur n'avoit pas ménagé ſa peau, & reſſembloit plutôt à un Nègre qu'à un Arabe : il avoit le viſage ſanguin, & Xaïloun auſſi : en ſe lavant bien lui-même, en noirciſſant Xaïloun, & en l'engageant à changer d'habits, la métamorphoſe ſera bientôt opérée & complète: voilà le plan de Fetah.

« Mon frère, dit-il à Xaïloun, vous avez eu tort d'aller chercher Dieu au midi: il a ſon palais partout : quant à moi, ſi je voulois changer avec vous, & que vous vouluſſiez changer avec moi ; en priant ici, avec fort peu de choſe, cela ſeroit fait ſur-le-champ : vous ne ſeriez plus vous ; vous ſeriez moi ; voyez pour le coup ſi on vous prendroit pour un voleur, & ſi votre femme oſeroit vous battre ? »

« Vous êtes bien noir, dit Xaïloun. J'avois le viſage à-peu-près comme cela quand je fus changé en marmiton, & ma femme me battoit tout de même.

« Cette couleur là ne vous plaît donc pas? — Non, dit Xaïloun. — Vous allez voir,

dit Fetah, qu'il eſt bien aiſé d'en avoir une autre : il n'y a qu'à bien prier ; tournons-nous le dos : vous allez chercher Dieu au midi, & moi j'irai au nord, nous le prendrons de partout. Demandons tous deux tout bas d'être changés : je vous avertirai quand tout ſera fait. »

Xaïloun obéit avec beaucoup d'empreſſement ; Fetah trempe un mouchoir dans ſa cruche d'eau, & enlève adroitement tout le noir qui déguiſoit ſa chevelure, ſa barbe & ſon teint. Il noircit à la fumée de la lampe un vaſe d'étain, dans lequel on lui avoit apporté à manger, & ſe barbouille les mains de noir. Tout-à-coup, il ſe retourne. « Regardez-moi, dit-il à Xaïloun, me trouvez-vous bien changé ? »

Xaïloun reſta émerveillé ; car le coquin de Fetah étoit d'une aſſez belle figure : « Quoi ! dit l'imbécille, je changerai comme vous venez de faire ? — Oui, dit Fetah, pourvu que vous me laiſſiez vous deſſiner mes traits ſur la face. » Xaïloun y conſent, & en un moment Fetah le rend plus noir qu'il ne l'étoit lui-même. « Ce n'eſt pas tout, dit-il, il faut auſſi changer nos

habits, & comme vous voyez, le mien eſt abſolument neuf.

Voilà Xaïloun transformé. Fetah veut lui donner la pierre que tout eſt pour ſon plus grand avantage. « Vous allez voir, dit-il, maintenant, comme vous allez être ſervi ici. J'entends ouvrir les portes, le guichetier vient, donnez-lui cette pièce, & dites-lui d'un ton ferme. Qu'on m'aille chercher du pilau, & une épaule de mouton pour mon dîner. »

Xaïloun, habitué à répéter ce qu'on lui dit, donne la pièce ſans la regarder, & rend l'ordre au guichetier. Celui-ci s'approche de la lampe, voit qu'on lui a donné de l'or; il ſalue Xaïloun, par reſpect pour ſon or, & va s'acquitter de ſa commiſſion.

Pendant que Xaïloun jouit de la ſatisfaction d'être changé, de manière à imprimer du reſpect, & Fetah de l'eſpérance de s'échapper par l'effet de ſa ruſe : on travaille en ſens inverſe, pour tous les deux : le caliſe, inſtruit que le fameux Fetah a été pris, ordonne qu'on le conduiſe hors de la ville, pour y ſubir à la rigueur la ſentence déjà rendue contre lui.

On a arrêté & interrogé une partie des

voleurs, parmi leſquels Xaïloun s'étoit fourré. On leur a demandé qui étoit cet homme; ils ont unanimément dépoſé que c'étoit un imbécille, à qui ils s'étoient amuſé à donner la peur, & il eſt décidé qu'il ſera mis en liberté.

Un juge arrive à la priſon, & ordonne qu'on lui amène l'imbécille; le guichetier vient, & frappant ſur l'épaule de Fetah. « Allons, marche, imbécille, lui dit-il, » on va te faire ton compte, » & Fetah le ſuit. — « Sortez, lui dit le juge, allez-vous-en chez vous, pauvre homme, & ſoyez moins ſot à l'avenir, ſi vous pouvez.

« Qu'on faſſe venir Fetah, » dit le juge; le guichetier vient à Xaïloun. « Monſeigneur, vous n'avez pas le temps d'achever votre épaule de mouton, le juge vous demande; je ne vous rends pas votre reſte, cela n'en vaut pas la peine. Si vous avez quelqu'autre pièce pareille, vous pouvez me la donner, votre affaire ne ſera pas longue, & dans peu vous n'aurez beſoin de rien. »

Xaïloun écoute le guichetier d'un air niais, il demeure bien convaincu qu'il eſt abſolument changé : il a vu traiter ſon

camarade d'imbécille, & lui, on lui parle d'un tout autre ton; de plus on l'assure, & il le croit, que bientôt il ne manquera de rien; cependant il ne fait aucun mouvement.

« Marchez donc! dit le guichetier, il ne faut pas donner la peine de vous faire tirer d'ici par force, si vous m'en croyez, marchez de bonne grâce.

« Moi, répond Xaïloun, je ne veux pas donner de peine, & voilà que je marche. Le guichetier le regarde, & lui dit : « suivez-moi. » Xaïloun obéit comme un enfant, & est conduit à la chambre de justice. Le juge lui adresse la parole.

« Fetah, voici votre sentence, écoutez-en la lecture; » sur le champ le greffier lit une liste de délits avérés, pour lesquels le criminel étoit condamné à être pendu hors de la ville de Bagdad, au lieu ordinaire des exécutions. »

« Qui est-ce qui a fait tout cela? dit Xaïloun, est-ce qu'il n'y a pas sur ce papier là que je suis changé? Je le suis pourtant, voyez. »

Le juge, qui ne connoit point le voleur, présume que Fetah veut faire l'imbécille

pour ſe ſouſtraire au ſupplice, & n'ordonne pas moins qu'on s'achemine vers le lieu de l'exécution.

Oitbha n'étoit pas demeurée tranquille depuis la diſparition de ſon mari ; elle avoit rêvé à toutes les eſpèces d'accidens qui pouvoient être arrivés à un homme de cette trempe. Elle ne ſoupçonnoit pas qu'il ſe fut éloigné de Bagdad. Il pouvoit s'être noyé dans l'Euphrate, s'être trouvé compromis dans quelque bagarre, avoir été bleſſé, porté dans un hôpital : elle a déjà parcouru toute la ville pour prendre des informations.

Elle arrive enfin à la priſon, dont on lui dit qu'on vient de renvoyer un imbécille. Elle retourne chez elle, & n'y trouve point Xaïloun ; toujours plus allarmée, elle revient à la priſon.

Un brigand renommé dans Bagdad, Fetah enfin, à ce qu'on lui dit, en ſort pour être conduit au ſupplice : il marche tête nue ; mais n'en eſt alors pas plus reconnoiſſable pour elle. Le noir répandu ſur ſes cheveux, le viſage & la barbe du perſonnage le déguiſent, l'habillement achève de la tromper ; mais il y a dans

l'attitude & dans la marche du perſonnage, dans ſa manière niaiſe de s'arrêter pour regarder à droite & à gauche ſur ſon chemin, quelque choſe qui lui retrace à chaque inſtant Xaïloun, & elle ne peut s'empêcher de ſuivre le cortège. Bientôt un nouvel incident ne lui laiſſe plus de doute.

On ſortoit de Bagdad, Xaïloun voit un kardouon à portée de lui ſur un monceau de pierres : il s'arrête tout court. Ah! bon jour, mon couſin! on veut le preſſer de marcher; mais il répond qu'il veut parler à ſon couſin, pour ſavoir de lui s'il le trouve bien changé.

Le juge & la garde s'étonnent de cet acte de ſtupidité, vraie ou feinte; mais dans le moment Oitbha ayant levé ſon voile, eſt tombée aux pieds du juge.

« Monſeigneur, ce n'eſt pas là ce Fetah qu'on cherche; c'eſt une créature innocente, qui ne fit jamais de mal à perſonne; c'eſt mon pauvre mari, l'imbécille Xaïloun, qui s'eſt ainſi laiſſé défigurer, par je ne ſais qui, & par un excès de ſimplicité; permettez que je le nettoie, & nous

nous trouverons ici des gens qui le reconnoîtront.

« Viens, malheureux! dit alors Oitbha à Xaïloun, de ce ton d'autorité qu'elle ſavoit ſi bien prendre avec lui; où as-tu été te fourrer, pour te faire arranger comme tu l'es? — C'eſt l'autre qui étoit avec moi qui m'a changé. — N'es-tu pas honteux, après tous tes ridicules changemens, de t'être laiſſé changer en brigand, en ſcélérat, pour t'expoſer à la mort? »

Xaïloun ne répondoit rien, & laiſſoit ſa femme lui enlever, avec un mouchoir, le noir dont il avoit la face & les cheveux couverts; des enfans du voiſinage de la priſon, ſe mirent à crier : « Eh! c'eſt le génie qui mangeoit les morts! » ſur ces entrefaites, un des cavaliers s'approchoit du juge, & l'aſſuroit que ce n'étoit point là le voleur Fetah. « Je l'ai arrêté, Monſeigneur; je l'ai eu trois jours ſous ma garde, je dois le connoître; l'homme que voilà eſt préciſément cet idiot que nous trouvâmes dans le bois il y a quelques jours, & que vous avez ordonné d'élargir; Fetah aura eu l'adreſſe de ſe mettre à ſa place. »

Le juge, éclairé par tant de rapports, mais ne pouvant que ſuſpendre l'exécution juſqu'à-ce qu'il eût rendu compte à ſes ſupérieurs & au calife de ce qui ſe paſſe, fait reconduire Xaïloun en priſon.

Oitbha le ſuit; ſur le champ elle va chercher des vêtemens neufs & convenables, pour pouvoir lui faire quitter ceux qui l'avoient expoſé à l'opprobre & à la mort. Elle paie noblement d'avance le geolier de tous les ſoins qu'elle lui recommande de prendre de Xaïloun, juſqu'au moment où l'ordre de ſa délivrance doit arriver; les gens de la priſon diſoient, « voilà un heureux imbécille! »

Quant à Xaïloun, un changement d'habit lui eut été agréable en toute autre circonſtance; mais dès que ſa femme le reconnoiſſoit, & qu'il ſe trouvoit expoſé à être menacé & battu, il n'y avoit plus de métamorphoſe qui pût lui faire plaiſir.

L'ordre vient de relâcher Xaïloun, & Oitbha le ramène avec elle: on ne doit point ſuppoſer qu'elle le traita doucement, ni dans le chemin, ni dans la maiſon. Il falloit bien lui en impoſer par la crainte, afin de l'empêcher d'aller de nouveau

chercher les aventures ; mais il étoit impoſſible de lui en ôter le goût, ni de lui faire faire d'autres raiſonnemens que ceux dont il avoit la routine.

Pour être à l'abri d'être grondé, maltraité, enfermé dans la maiſon, il falloit de néceſſité qu'il fût changé. Ce devoit être l'ouvrage de Dieu, & juſqu'alors il l'avoit cherché ſans le trouver.

« Dieu, diſoit Xaïloun, n'eſt pas de moindre condition qu'un viſir, il y a ici près de nous le palais d'un viſir : on va à lui, on lui parle ; j'irai au palais de Dieu & je lui parlerai. »

Il trouve un jour l'occaſion de s'échapper, & va demandant à tout le monde le palais de Dieu : on le mène à une moſquée. « Ce n'eſt pas cela, dit-il ; c'eſt ici qu'on fait des prières à Mahomet pour les muſulmans. » Et il continue de demander juſqu'à-ce qu'il ſoit dans les environs du palais du calife. Un huiſſier de la cour l'entend ; il trouve moyen de ſe faire expliquer quelle eſt l'eſpèce de grâce qu'il déſire obtenir ; quand il eſt au fait du caractère & des prétentions de Xaïloun, il imagine que le calife pourra s'en amuſer.

« Venez, dit-il à Xaïloun; je vais vous conduire où vous voulez aller. — Et je parlerai à Dieu? dit le pauvre imbécille. — Oui, vous lui parlerez, vous le verrez face à face. » En disant cela, il le fait entrer dans le palais, le fait asseoir, & lui ordonne de l'attendre.

Quoique Xaïloun ne fut que dans une première enceinte, & dans l'appartement d'un bas-officier, tout lui paroissoit déjà très-beau; mais quand l'huissier lui fit traverser les cours & les appartemens qui conduisoient au Divan, il ne cessoit de s'écrier: « le palais de Dieu! ah! que c'est beau. » Lorsqu'il vit le calife sur son trône, il fut absolument ébloui. L'huissier le prend par le bras, le fait avancer. « Le voilà, lui dit-il, prosternez-vous, & parlez à sa hauteſſe.

« Qu'est-ce que je dirai? dit Xaïloun, tout interdit. — Vous lui demanderez à être changé; & vous lui expliquerez vos raisons ».

On ne rapportera point la harangue de Xaïloun, il étoit si fort saisi d'étonnement, si troublé, qu'il n'avoit pas même sa dose de sens ordinaire. Sa femme, sa maison, sa rue, les coups de bâton, le changement

en marmiton, en âne, en bœuf, en mauvais génie, en forcier, en nourrice, en poule, en voleur prêt à être pendu : tout se trouvoit confusément mêlé dans son récit, grâces aux soins de l'huissier qui l'engageoit d'un détail dans un autre. Il finit enfin par dire, une fois pour toutes, mon Dieu ! puisque vous m'entendez, changez-moi ; mais de manière que ma femme ne me reconnoisse plus, que je ne me reconnoisse pas moi-même : changez-moi mieux que vous n'avez changé notre ânesse ; car on lui donne encore quelques coups.

Haroun-Alraschid & les gens de sa cour avoient bien de la peine à s'empêcher de rire ; cependant le calife se retint, & ordonna à l'huissier de conduire Xaïloun dans un appartement où on puisse le changer sur le champ ; s'il n'eut pas été éloigné du calife, il se fut jeté sur ses pieds pour les baiser, & eut pu les lui écraser ; mais il étoit hors de la balustrade.

Les eunuques le conduisent dans un appartement où il voit bientôt servir devant lui un repas abondant ; les mets sont inconnus pour lui ; ils flattent son goût pour la nouveauté, & ne lui en plaisent

que davantage : il trouve tout bon, & s'abandonne à ſon appétit, en ſe confirmant dans la penſée que l'homme ne peut changer que par la nourriture ; puiſque Dieu lui-même, dans le palais duquel il ſe trouve, n'emploie pas d'autre moyen.

Les vins exquis ſont joints à la bonne chère, il ne ſait ce que c'eſt, mais il ſe livre au plaiſir d'en boire ; ils ſont mêlés d'une liqueur puiſſamment narcotique, dont il reſſent bientôt l'effet, & avant de pouvoir ſortir de table, il s'y endort du plus profond ſommeil.

Les eſclaves n'attendoient que ce moment pour s'emparer de lui ; on le baigne, on le décraſſe, on l'épile de la tête aux pieds ; on a tiré du fond du ſerrail une vieille eſclave experte dans l'art de préparer les pommades, le fard, & tout ce qui tient à la toilette ; elle étoit en état, au moyen des baumes qu'elle compoſoit, de donner de la fraîcheur à une tête de mort : Xaïloun lui paſſe par les mains, & en ſort brillant & frais comme une roſe, & avec un léger duvet ſur la peau.

Une treſſe de beaux cheveux blonds, négligemment bouclés, remplacent ſa che-

velure rude, brune & hériſſée, ce qu'on lui a laiſſé de ſourcils, formoit un arc, qui eſt bientôt teint de la couleur des cheveux. Son corps eſt lacé dans un corſet bleu céleſte, un peu échancré ſur le devant, pour laiſſer voir ſon col & ſa poitrine, dont les veines, artiſtement imitées, relevoient la blancheur; un ſoleil en pierreries couvre ſon eſtomac, les perles qui tombent de ſon col, qu'il avoit fort beau, viennent ſe marier avec les diamans : on lui chauſſe des brodequins d'une richeſſe extraordinaire. Il eſt ceint d'une écharpe ſuperbe, & une gaze étoilée d'argent, relevée avec grâce ſur le côté par une agrafe de rubis, lui flotte ſur les épaules; on lui auroit mis des ailes; mais elles l'euſſent embarraſſé dans ſes mouvemens, dont on ne vouloit rien perdre.

Quand la vieille eſclave eut achevé de transformer en ange, le gros & maſſif Xaïloun; on le porta dans un ſalon magnifique, ſous un dais & ſur un ſopha d'une richeſſe extrême; quatre glaces en oppoſition rendoient & multiplioient ſa figure : c'eſt là & dans cet équipage qu'il achève ſon ſomme.

On devoit célébrer cette même nuit, dans l'intérieur du palais, la fête (1) des fleurs; & selon la fantaisie du calife, la transfiguration de Xaïloun ajoutoit à la gaieté de la fête.

Des eunuques devoient attendre que la cessation de l'effet des drogues par lesquelles on l'avoit endormi s'annonçât par des simptômes connus, pour donner le signal à des musiciens placés au haut du salon, dans une tribune voilée par une gaze, dans laquelle le calife étoit lui-même, pour jouir du spectacle du reveil, que la musique devoit achever d'opérer.

La nuit étoit venue; Xaïloun dormoit encore: l'art qu'on avoit employé pour l'assoupir étoit secondé par un très-heureux naturel: enfin il vient de remuer & de s'étendre; la musique commence d'abord très-doucement; mais bientôt le bruit des instrumens guerriers la rend plus vive: voilà Xaïloun réveillé.

Deux cent bougies éclairent l'endroit où

(1) Dans cette fête on met un miroir & deux bougies devant chaque fleur du jardin: cette fête est très-brillante & se renouvelle à chaque printemps.

il eſt : il regarde devant lui : il voit un ange dans le miroir ; il ſe retourne, la glace qui eſt derrière le ſopha lui en montre un autre : il regarde d'un autre côté ; puis de l'autre ; encore des anges ; enfin il jette les yeux ſur ſes mains, ſes pieds, ſon corps, & tout ce qu'il voit l'éblouit : il ne parle pas, il pouſſe des cris : il parcourt le ſalon, allant à toutes les glaces l'une après l'autre juſqu'à les toucher du nez, & il lui paroit que les anges s'approchent de lui & le baiſent : « oh ! oh ! s'écrie-t-il, ſans pouvoir dire autre choſe, tant il eſt ſaiſi d'étonnement : enfin il paroit recouvrer le ſens.

« Je vois bien tout cela, dit-il, mais où eſt-ce que je ſuis, moi ? que ſuis-je devenu ? Oh Xaïloun ! Xaïloun ! viens donc voir tout cela pour le dire à ma femme ? puis courant au miroir : dites-moi donc, vous autres qui êtes ſi beaux, où eſt ce pauvre Xaïloun ? tenez ; tout beau que je ſuis, je vais pleurer ſi je ne vois pas ce pauvre Xaïloun. »

Une voix douce & ſonore part du haut de la tribune : « ne cherche plus le Xaïloun que tu as connu, que ſa femme battoit :

c'eſt toi qui l'es ; tu as demandé à être changé, te voilà changé. »

« Et qui ſont ces beaux garçons, qui ſont tout autour de la ſalle, qui viennent à moi quand je vais à eux : qui me baiſent, & qui ont le bout du nez ſi froid : qui parlent & que je n'entends pas ? »

« Ce ſont tes portraits, qui ſe préſentent dans la glace : eſt-ce que tu ne t'es jamais miré ? — Oh que ſi ! mais je n'ai jamais vu qu'un portrait ; j'en vois juſques dans le fond, & il y en a là-bas qui me tournent le dos. »

« Ce ne ſont cependant que tes portraits. — Eh bien ! vous qui me parlez, dites à Dieu, qui eſt ſi riche, de me donner tous ces portraits, pour que je les donne à ma femme.

« Eſt-ce que tu veux retourner vers ta femme, qui te bat ? — Oui, elle ne me battra plus, puiſque je ſuis changé. — Mais, Xaïloun, tu ne veux donc pas reſter près de Dieu ? — Je reſterai près de Dieu & près de ma femme : nous avons un enfant & elle eſt groſſe ; je viendrai faire ici ma prière cinq fois par jour. »

Le calife s'amuſoit fort de cette conver-

ſation ; mais il étoit temps d'en faire partager le plaiſir à toutes les Dames de ſa cour.

Des officiers viennent avertir Xaïloun qu'il eſt attendu dans les jardins du palais : il dit adieu à tous ces portraits, qui le lui rendent ; & comme il eſt dans l'habitude d'obéir, il ſuit ceux qui l'invitent.

La fête à laquelle aſſiſte Xaïloun eſt faite pour le tranſporter : chaque fleur avoit un miroir au pied de ſa tige, & les portraits, qu'il avoit laiſſé dans le ſalon, ſemblent le ſuivre partout où il ira : quatre mille bougies éclairent, à fleur de terre, ce ſpectacle brillant ; & dix mille lanternes de couleur, décorent toutes les faces du palais.

La première idée de Xaïloun le porte à croire qu'il eſt en paradis : « Vous n'y êtes pas tout-à-fait, lui dit un des eunuques qui l'accompagnent : on ne veut pas vous tromper ; ce n'eſt ici que le paradis terreſtre ; & vous êtes chez *le lieutenant de Dieu*, nous allons vous conduire vers lui. »

Ce mot, *lieutenant de Dieu*, n'entre point dans la tête de Xaïloun, puiſque ſelon ſa profeſſion de foi, il n'y a qu'un Dieu ; cependant il n'a pas le temps de faire une

héréſie, car il apperçoit ſous un pavillon ſuperbe, le calife brillant de tout l'éclat du trône, & entouré de toutes les beautés de ſon harem.

A cette vue, Xaïloun s'écrie : « oh que de portraits! On l'introduit dans le cercle, & toutes les femmes lui font des agaceries à l'envi l'une de l'autre : il veut s'approcher d'elles de très-près : « baiſez-moi donc, leur dit-il, avez-vous le bout du nez froid comme les autres? Ah vous parlez! me reconnoiſſez-vous? n'eſt-ce pas que je ſuis bien changé? Oh! notre âneſſe & moi nous allons bien étonner nos voiſins : il n'y aura rien de mieux changé dans tout le quartier. »

Les femmes du calife étouffoient de rire; mais elles voulurent tenter la fidélité de Xaïloun, & l'engager de reſter avec elles : « attendez donc, leur dit-il, je vois bien que vous êtes des houris; mais je ne ſuis pas mort, & je ſuis marié. »

« Eſt-ce que vous aimeriez cette femme qui vous bat? dit une des ſultanes.— Qu'eſt-ce qu'aimer? dit Xaïloun, il faut que je vive avec Oitbha, c'eſt ma femme. Eſt-ce qu'aimer ça fait vivre? »

Le calife s'appercevant qu'on avoit tiré

à-peu-près de Xaïloun tout le parti qu'on pouvoit en attendre, ordonna qu'on lui ſervit un excellent ſouper, & qu'on le replongeât de nouveau dans le ſommeil, ſe propoſant d'envoyer le lendemain avertir Oitbha, de venir chercher ſon mari.

Xaïloun ſoupe d'un excellent appétit, ſans que l'amour de tant de beaux objets qu'il a vus lui tourne la tête : il eſt enchanté d'être changé, mais pour pouvoir retourner chez lui.

Cependant les eunuques & les eſclaves des femmes du ſerrail ſe préparent à prendre du plaiſir aux dépens de l'imbécille, & à l'inſçu du caliſe : dès qu'il eſt endormi, on le dépouille de ſes ornemens & de ſa parure, on l'habille de peaux de chèvres ; les enveloppes des mains, au lieu d'être terminées par une corne fourchue, le ſont par des griffes de vautour, adaptées à la peau, & on lui couvre la tête d'un énorme maſque de bouc : deux gros yeux de cryſtal couleur de feu, ſortent de cette figure effrayante.

Quand les eſclaves ont ainſi déguiſé le pauvre Xaïloun, pour le rendre méconnoiſſable à lui-même, elles le couchent ſur

une natte, dans un endroit ſouterrain du palais, où l'on mettoit en punition les eſclaves coupables de fautes légères ; mais pour lui ménager la cruelle faculté de ſe voir, elles éclairent cette eſpèce de cachot avec deux lampes, & elles attachent aux murs quelques miroirs.

Après avoir tout arrangé pour ſe ménager l'effet de cette nouvelle transfiguration, les femmes & les eunuques vont jouir, en attendant le réveil de Xaïloun, des reſtes de la fête donnée dans les jardins, où la nuit s'écoule dans la variété des amuſemens préparés pour le calife & pour ſes femmes.

Au jour, le chef des eunuques s'apperçoit que le ſervice manque de toute part. Il va pour chercher celles ou ceux qui en ſont chargés, & il les trouve enfin, s'amuſant de la frayeur, des tourmens & des hurlemens du pauvre Xaïloun. Le chef des eunuques feroit un exemple ſur le champ de cette barbarie ; mais la favorite de la favorite préſide au ſupplice ridicule auquel on a ſoumis l'infortuné.

Si l'on réfléchit que Xaïloun avoit pris dans l'eſpace de quatorze heures deux boiſ-

ſons narcotiques ; qu'il avoit paſſé ſucceſſivement de la viſion du paradis à celle de l'enfer, où le cryſtal qu'il avoit ſur les yeux lui peignoit tout de flammes : des délices de la bonne chère & des careſſes entre les mains d'une foule indiſcrète & brutale : on conviendra qu'un homme ſage, à ſa place, auroit pu devenir fou.

Hélas ! Xaïloun eſt là, comme il avoit été au moulin, à la charrue ; une choſe le conſole : d'après ſon expérience, les changemens bons ou mauvais ne peuvent pas durer ; mais quand il ſe voit ainſi métamorphoſé d'ange en diable, il ſe rappelle confuſément qu'on lui a dit dans le jardin qu'il étoit chez le *lieutenant* de Dieu. Il en conclut qu'il n'eſt pas venu chez le vrai Dieu, & que telle eſt la cauſe pour laquelle il eſt ſi horriblement changé. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, changez vous-même le pauvre Xaïloun, puiſque celui-ci l'a ſi mal changé !

Dans le moment même, la prière de Xaïloun eſt exaucée. Le chef des eunuques a envoyé tous les eſclaves à leur devoir, & fait débarraſſer ce pauvre homme de ſon horrible accoutrement ; il le fait vêtir de

neuf de pied en cap, conformément à son état, & couvre sa tête rasée d'un beau turban; le fait conduire dans un appartement extérieur du palais, & lui fait servir un très-bon déjeûné, que Xaïloun dévore, en réfléchissant à sa manière.

Le voilà encore changé, il peut se voir dans un miroir : quoiqu'il soit sans barbe, & qu'il ait la tête enveloppée par un vaste turban, il croit se reconnoître. « Ah ! dit-il, me voilà changé en jeune musulman : ma femme me dit déjà que je suis pis qu'un enfant, ce va être bien autre chose; cependant, moi je trouve que je ne suis pas mal, & s'il pouvoit me venir de la barbe, je ne serois pas fâché de rester comme cela.

Xaïloun, en continuant de s'entretenir avec lui-même vis-à-vis du miroir, ne perdoit pas de temps, il buvoit & mangeoit de grand appétit tout ce qui lui étoit présenté.

Cependant, le calife étant éveillé, le chef des eunuques l'avoit déjà instruit des indiscrétions commises par les esclaves : celle de la favorite étoit à la tête.

Le souverain, au lieu de s'en prendre à personne, se condamne lui-même : nous

donnons, dit-il, l'exemple des abus; il n'eſt pas ſurprenant que des eſclaves renchériſſent ſur nos folies. J'ai obſervé cet homme: il n'a point de cervelle, mais il a une ame. Je ſuis curieux de voir cette Oitbha; cette femme, qui, en domptant, à ce qu'il paroît, par la crainte & les coups, cette eſpèce d'ours dépourvu d'intelligence, a ſu ſi bien ſe l'apprivoiſer, qu'il veut toujours retourner à elle. J'eſſayerai ſon caractère comme j'ai fait celui du mari, & ſi je ſuis content d'elle, je ſaurai réparer la faute qui a été commiſe à leur égard. Il ordonne à un de ſes eunuques de dire à l'huiſſier qui avoit amené Xaïloun, d'aller chercher ſa femme Oitbha, & de la prévenir de tout ce qui a été fait cette nuit; ſi elle eſt eſtimable, ajoute le calife, comme j'ai lieu de le ſoupçonner, je ne veux pas tarder à réparer les torts que je puis avoir avec elle.

L'huiſſier a reçu ſes ordres, & Oitbha, inquiète de ſon mari, apprend qu'il eſt dans le palais du calife. On lui fait l'hiſtoire des événemens du jour & de la nuit. Enfin, on lui annonce que le ſouverain l'attend elle-même.

Elle avoit le ſentiment rapide, & ap-

perçut dans le moment tout le parti qu'elle pouvoit tirer de l'idée qu'on avoit fait de l'imbécillité de ſon mari.

Juſques-là, tout en ſe donnant une humble attitude dans l'intérieur de ſa maiſon, elle avoit abſolument caché la fortune qu'elle avoit faite.

Quand elle peut en faire voir une partie au calife ſans s'expoſer, il y auroit un grand danger pour elle à ce qu'un calife la lui ſoupçonnât le premier : elle s'habille honnêtement, prend deux bourſes, contenant chacune deux mille pièces d'or, qu'elle attache à ſa ceinture, ſe couvre d'un grand voile neuf, & ſe rend au palais avec l'huiſſier.

Le calife étoit ſur ſon trône ; on amène Oïtbha devant lui, elle ſe proſterne, il lui ordonne de ſe relever. Alors elle découvre ſon viſage, & dit : je me rends aux ordres du ſouverain prince des fidelles, que commande-t-il à Oïthba, la plus humble de ſes eſclaves ?

« Oïtbha, dit le calife, Xaïloun votre mari a été amené hier dans mon palais, & je vous ai fait prévenir que ſon extrême ſimplicité l'y avoit fait ſervir d'amuſement à ma cour ; de ſon aveu même, & par les

rapports qui m'ont été faits, je ſais que ſon inquiétude naturelle & ſon défaut de jugement l'ont expoſé même à la mort ; il n'eſt pas juſte qu'une jeune femme comme vous, demeure liée indiſſolublement à un homme entièrement dépourvu de ſens. Je vous offre de faire caſſer votre mariage, & de faire prendre ſoin moi-même de lui, dans une de ces maiſons où l'on renferme ceux qu'il faut mettre à l'abri des conſéquences de leur inconduite, en même temps que l'on préſerve la ſociété des dommages qu'elle pourroit en recevoir.

« Oh ! très-ſage calife ! dit Oitbha, le pauvre Xaïloun eſt mon mari devant Dieu, & ne peut par conſéquent, ceſſer de l'être par la loi. Je ſerois déſeſpérée qu'on l'enfermât quelque part, où il me fut impoſſible de lui rendre les ſoins que je lui dois ; il eſt le père de mes enfans ; il eſt ma couronne aux yeux du ciel, & elle ne peut briller que de l'éclat de ma propre conduite. Il ne fait de mal ni de tort à perſonne ; mais comme il eſt foible d'eſprit, j'ai dû mettre en action pour lui tous les reſſorts du mien. La fainéantiſe, à laquelle il eſt enclin, le faiſoit tomber dans une

imbécillité absolue, & l'eut infailliblement conduit à quelqu'accident fâcheux. J'ai employé la sévérité, les menaces, & même les coups, lorsque je ne pouvois réussir que par la crainte. Après me l'être assujetti, je me déterminai à changer de conduite à son égard, & à essayer de lui faire prendre, pour ainsi dire, un autre état dans le monde. Je le tirois chez moi, affranchi de tout travail, lorsque, pour notre malheur, il m'a échappé, & est venu ici. Comment n'a-t-il pas trouvé un asile dans ce séjour auguste, où tous les musulmans de la terre peuvent venir le chercher? c'est un effet de la bizarrerie de son sort & du mien, dont j'ose vous demander justice: rendez-moi Xaïloun! oh sage calife! mon devoir me le rend cher; c'est un homme sans jugement, mais c'est un musulman fidelle & sans malice, & l'innocence même: s'il a eu le malheur d'occasionner du tort à qui que ce soit dans Bagdad, voilà quatre mille pièces d'or; c'est toute notre fortune: je les apporte pour sa rançon, & je mettrois jusqu'à ma liberté, à la place de ce qui pourroit me manquer pour lui procurer la sienne.

Oitbha n'étoit pas belle ; mais elle avoit beaucoup de phyſionomie, de la jeuneſſe, de la fraîcheur, & ſes mouvemens avoient de la nobleſſe. Le calife fut honteux de s'être compromis avec elle, pour ſe procurer un inſtant d'amuſement aux dépens de l'imbécillité de ſon mari ; mais il avoit toujours ſous la main des expédiens pour ſe tirer d'embarras. Il parle à l'oreille de ſon premier eunuque, & un moment après celui-ci revient, tenant une caſſette, & conduiſant Xaïloun couvert d'une belle peliſſe.

Oitbha, dit Haroun, voilà votre mari ; la peliſſe dont je l'ai honoré, il la doit aux ſentimens qu'il a ſu vous inſpirer, tel qu'il eſt. Et je vois que j'avois bien jugé de vous, ſur l'attachement extraordinaire qu'a montré pour vous cet homme, que l'on ne croiroit pas être fait pour ſentir. Je vous prends tous deux ſous ma protection, & loin d'exiger une rançon pour la liberté de Xaïloun : voilà quatre mille ſequins que j'ajoute à ceux que vous vouliez ſacrifier.

Le premier objet que voit Xaïloun en entrant, c'eſt ſa femme ; après s'être excuſé auprès d'elle de ſa dernière fuite, il ſe

dépêche de lui montrer ſa peliſſe, en diſant : « changé ! changé ! bien mieux changé ! il voit le calife. Ah ! des grifes ! des cornes ! ſeigneur Dieu, lieutenant ! & il va ſe cacher derrière ſa femme.

Celle-ci, après une inclination reſpectueuſe, prend la caſſette où eſt le préſent du calife, des mains de l'eunuque : elle y met les quatre bourſes qu'elle avoit apportées, & la donne à Xaïloun : elle ſalue profondément & ſe retire.

Les quatre mille pièces n'ajoutoient guère à l'immenſe fortune qu'elle peut s'approprier, mais elles vont lui fournir le prétexte d'en jouir : le calife a donné quatre mille ſequins, une heure après, dans Bagdad, il en avoit donné un coffre plein.

En venant au palais, Oitbha avoit remarqué qu'il y avoit une maiſon d'honnête apparence à vendre près de la grande place ; elle y entre, & n'en ſort qu'après avoir conclu le marché : elle en prend les clefs.

Elle revient chez elle, & commence par faire charger les deux beſaces, qui contiennent ſa fortune actuelle, ſur l'âneſſe, & la conduit elle-même à ſa nouvelle maiſon, accompagnée de Xaïloun, qui eſt ſon

homme de peine pour les affaires ſecrètes ; pour les autres, telles que celles de faire tranſporter ſes effets, elle loue des porte-faix ordinaires, & dès le ſoir même elle occupe la maiſon qu'elle a achetée ; un riche négociant y demeuroit avant elle, ainſi elle y trouve toutes ſes commodités ; on ſait déjà dans le quartier qu'elle abandonne, que le calife lui a donné une caſſette pleine d'or.

Oitbha n'abuſe point de ſes richeſſes ; mais, dès le lendemain, elle achete une très-bonne mule & une paire de beſaces.

Le ſurlendemain, elle propoſe à Xaïloun de monter ſur la mule, & d'aller avec elle à la maiſon du couſin ; on juge que Xaïloun fut très-content de cette partie de plaiſir. Oitbha monte ſur l'âneſſe, & Xaïloun monté ſur la mule, la ſuit.

Ils arrivent aux ruines : le kardouon, le couſin adopté par Xaïloun, étoit préciſément au-deſſus du tas de pierres qui couvroit l'ouverture du caveau. En voyant les montures qui s'approchent, il ſe cache ; mais Xaïloun l'a apperçu, & s'écrie, ah ! voilà notre couſin !

« Il faut aller chez lui, dit Oitbha, nous

avons à préſent deux bêtes, & il nous faut de la nourriture pour toutes les deux; allons, Xaïloun, débarraſſe-nous de ces pierres, & nous entrerons chez lui.

Xaïloun travaille avec courage; la trappe & l'anneau à l'aide duquel on la ſoulève, paroiſſent. L'entrée du ſouterrain eſt dégagée, Oitbha s'eſt munie de quoi faire de la lumière: elle ſe promène dans le caveau: elle y trouve quantité de vaſes précieux qui lui ſont inutiles.

« Qu'eſt-ce que tu cherches donc, lui diſoit Xaïloun? — « Je cherche le couſin: il n'y eſt pas, il faut aller prendre de ſes carottes. » Et elle vient aux urnes où ſont les pièces d'or, en remplit les quatre beſaces, & les fait porter & charger par Xaïloun ſur le dos de leurs montures attachées à l'entrée du ſouterrain. « Allons, dit-elle, fermons la porte & partons, nous reviendrons après midi, voir ſi le couſin ſera plus honnête; & après avoir fait jeter quelques pierres ſur la trappe, elle reprend à pied le chemin de ſa maiſon.

Après dîner, elle fait un ſecond voyage, & vide abſolument les urnes qui contenoient les monnoies d'or; alors elle fait remettre la

la trappe à ſa place par Xaïloun, la fait couvrir d'autant de pierres qu'il lui eſt poſſible, & reprend le chemin de Bagdad: elle a laiſſé dans le ſouterrain de grandes richeſſes en vaſes précieux, elle en pourra révéler un jour le ſecret à ſes enfans; mais elle juge que ce ſuperflu eſt inutile pour le préſent.

Quand Oitbha ſe vit bien arrangée dans ſa propre maiſon, & que l'opinion publique de ſa fortune fut bien établie ſur le fondement de la protection & des largeſſes du calife, elle s'occupa d'en faire jouir Xaïloun.

Le nombre de ſes enfans augmentoit; ils auroient un jour à rougir d'avoir un père imbécille; il falloit le mettre à l'abri de faire des actes publics d'imbécillité, & donner une couleur à ceux dont elle ne pourroit pas cacher la connoiſſance.

Elle achète d'abord des eſclaves pour le ſervice de ſes enfans & le ſien; mais elle apporte une attention particulière à ceux qui doivent être attachés à Xaïloun.

Elle eut de la peine à trouver ce qui lui convenoit. Enfin, elle en acquit deux d'un

âge mûr, ayant de l'esprit; en un mot, à qui elle put donner sa confiance.

Ils devoient mener Xaïloun à la promenade, partout où elle lui seroit agréable; il se plaisoit à aller souvent aux ruines, & à converser avec le premier kardouon qu'il y rencontroit. Les conducteurs avoient ordre de ne pas le contrarier; mais dès qu'il voudroit déranger le tas de pierres pour chercher la maison du cousin, comme il l'appeloit; il falloit s'y opposer & lui dire: *Oitbha ne le veut pas.*

Dès les premiers jours où Xaïloun jouit de cette espèce de liberté, il prit le chemin des ruines, monté sur la mule; dès qu'il y fut, il voulut aller visiter le cousin, & prendre des carotes; mais à ce seul mot: *Oitbha ne le veut pas*, Xaïloun s'en abstient.

Ses guides l'empêchoient de se fourrer partout; s'il lui prenoit un mouvement de curiosité pour un objet, on alloit le lui chercher: on lui en désignoit l'usage; s'il en avoit la fantaisie, on le lui achetoit; étoit-elle extravagante, tout se terminoit par ces mots: *Oitbha ne le veut pas.*

Il n'étoit plus question de ses sorties dans Bagdad. Oitbha lui avoit persuadé qu'il

étoit absolument changé ; & qu'il n'avoit plus besoin de l'être ; mais qu'il falloit qu'il fût obéissant.

Sur ces entrefaites, un marchand des plus considérables de Bagdad, & voisin d'Oitbha, éprouva des revers dans son commerce, & vit tout d'un coup son crédit s'ébranler, par une perte qu'il fait sur mer ; il manquoit d'argent : Oitbha l'apprend, elle va chez lui.

« Vous traitez, lui dit-elle, humainement & amicalement le bon Xaïloun mon mari, chaque fois que vous avez occasion de le voir ; je vous en tiens grand compte. Vous êtes honnête homme & comme je sais que vous venez d'essuyer des malheurs, je viens vous offrir dix mille sequins que vous pouvez envoyer chercher ; je vous les prête, sans autre intérêt que celui que je retirerai du plaisir que j'ai d'obliger un honnête homme comme vous.

Le marchand accepte avec reconnoissance une offre aussi gracieuse, fait honneur à ses affaires, raffermit & augmente son crédit & sa fortune ; il communique à ses meilleurs amis le procédé généreux d'Oitbha : il

ſon égard, & cette belle action devient bientôt publique.

Dès qu'on ſait qu'on peut trouver dans l'occaſion une reſſource de cette eſpèce, en faiſant des careſſes à Xaïloun ; c'eſt à qui lui en prodiguera le plus.

Les eſclaves qui le conduiſoient avoient de la peine à le dérober aux démonſtrations d'amitié dont on le combloit ſur ſon paſſage ; mais ils ne le laiſſoient rien accepter de ce qu'on lui offroit.

Oitbha remboursée par le premier marchand qu'elle avoit aidé, eut occaſion de s'aventurer avec trois autres : l'un d'eux manqua tout-à-fait à ſes engagemens ; elle n'en eut pas le moindre regret. Elle recevoit des marques de conſidération dans toutes les rues de Bagdad, & paſſoit pour être intéreſſée dans les plus groſſes affaires de commerce ; dès-lors elle pouvoit ſans riſque faire ouvertement uſage de ſon opulence & riſquer de faire des pertes.

La table de Xaïloun étoit excellente. Les officiers du calife y venoient manger quelquefois, & il ne diſoit preſque plus de bêtiſes, parce que les deux eſclaves lui dictoient une réponſe, ou la faiſoient pour

lui. Enfin il parvint au point, ( qui n'eſt pas auſſi difficile qu'on croit quand on n'a pas la préſomption d'y mêler du ſien ) de ſe tirer d'affaire avec l'eſprit d'autrui.

Oitbha vécut heureuſe avec Xaïloun ; elle donna une excellente éducation à ſes enfans, qu'elle établit richement dans Bagdad ; elle continua à s'attirer la bienveillance & l'admiration publique par ſa bienfaiſance juſqu'à ſa mort, qui ſuivit de près celle de ſon mari, & qui fut le ſujet de l'affliction de tous ceux qui la connoiſſoient.

Eh bien ! ma ſœur, dit Dinarzade à la ſultane, quand celle-ci eut fini l'hiſtoire de Xaïloun, nous ne vous avons pas interrompue dans votre récit, quoiqu'il contienne cependant bien des choſes triviales ; mais vous nous avez fait naître une idée qui ne l'eſt pas autant ; c'eſt que ſi le mari d'Oitbha eût été tant ſoit peu moins imbécille, jamais il n'auroit fait fortune, & ſa femme eut encore moins pu le faire jouir des richeſſes que le haſard leur avoit procuré. Cette réflexion feroit croire qu'il y a en toutes choſes un point de perfection déſirable, même dans la ſtupidité. Vous nous avez

d'ailleurs promenés dans Bagdad, au point de nous avoir un peu fatigués, & fait appréhender quelquefois d'étouffer dans la foule; je penſe que vous nous devez quelque ſorte de dédommagement, ainſi qu'au calife Haroun-Alraschid, votre héros & le mien. Le jour ſous lequel vous venez de le montrer, n'eſt pas aſſez avantageux pour lui. En attendant que votre mémoire vous rappelle quelqu'autre trait de ſa jeuneſſe & de ſon âge mûr, racontez-nous, s'il vous plait, les aventures de la princeſſe Iſetilſone ſa fille, & de Simouſtapha. C'eſt là que nous verrons ce ſoleil de juſtice approcher de ſon couchant, encore tout radieux des ſublimes qualités annoncées dès ſon aurore, & dont il avoit brillé dans tout le cours de ſa carrière. Ma ſœur, reprit Scheherazade, l'hiſtoire eſt longue, & je ne mettrai à cette épreuve la patience du ſultan, mon ſeigneur, que quand il m'en aura donné l'ordre. Schahriar le donna avec plaiſir, & la belle ſultane entama le récit en ces termes.

*Fin du trente-huitième Volume.*

# TABLE

## DES CONTES RENFERMÉS DANS CE VOLUME.

LE CALIFE VOLEUR, *ou aventures d'Haroun Alraschid avec la Princeſſe de Perſe & la belle Zutulbé.* . . . . . page 11

LE POUVOIR DU DESTIN, *ou hiſtoire du voyage de Giafar à Damas, contenant les aventures de Chebib & de ſa famille.* . 112

HISTOIRE *d'Halechalbé & de la Dame inconnue.* . . . . . 271

L'IMBÉCILLE, *ou hiſtoire de Xaïloun.* 337

Fin de la Table.